

HORS-SÉRIE

SCIENCES
ET
AVENIR

EXCLUSIF

« Nous allons percer le secret
de la Grande Pyramide »

Zahi Hawass, directeur des Antiquités égyptiennes



ÉGYPTÉ

3000 ans d'énigmes

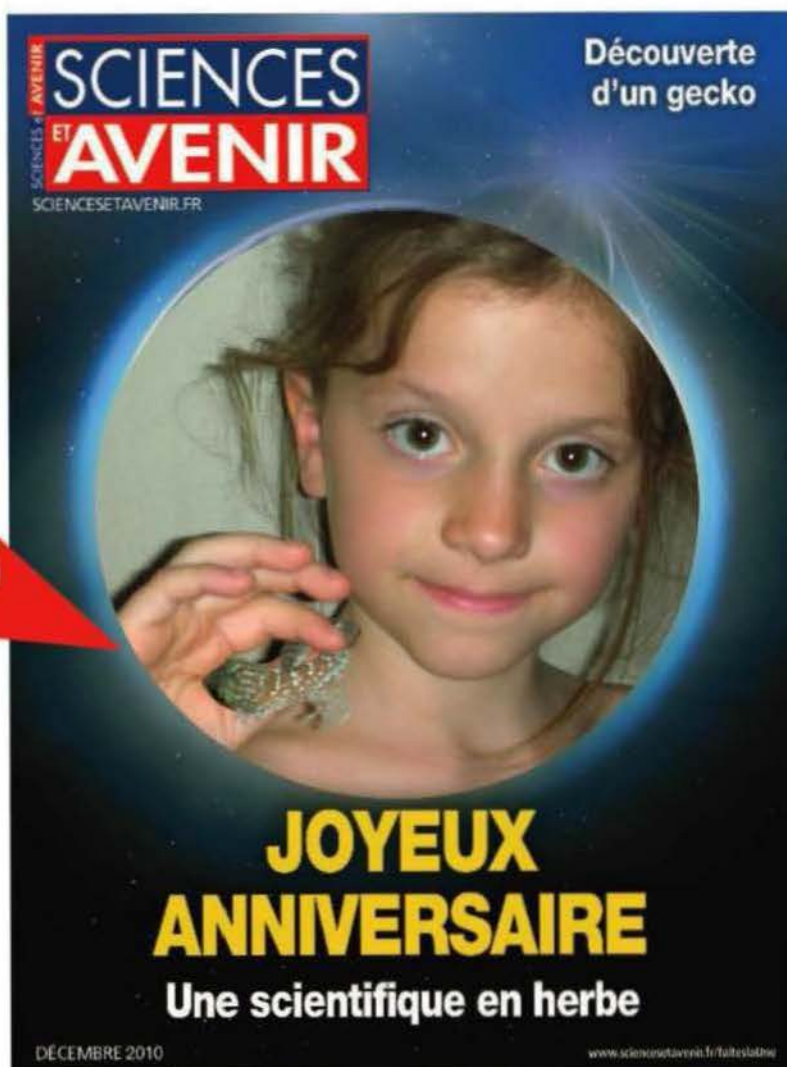


Khéops, Khéphren : qui est le Sphinx ? • La fin d'Akhénaton
Le mystère des animaux sacrés • Pourquoi les momies ?
Le pouvoir magique des hiéroglyphes...

Pour les moments forts de la vie



offrez-lui la Une!



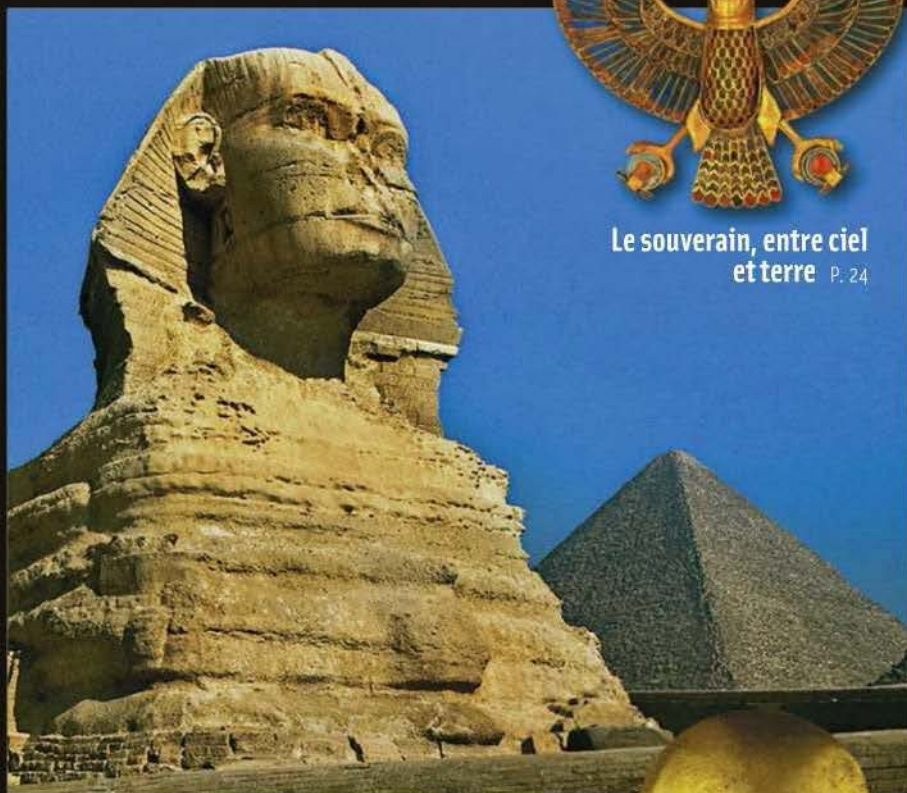
Faites votre Une sur
www.sciencesetavenir.fr/faiteslaune

Anniversaire, événement familial ou professionnel, voyage...

Sommaire



Le souverain, entre ciel et terre P. 24



L'énigmatique gardien des pyramides P. 51

Le visage secret des dieux animaux P. 12



Vivants pour l'éternité P. 66



Rencontre : Zahi Hawass P. 6



Hiéroglyphes : la puissance magique du signe P. 74



- 5 ÉDITO**
Jeu d'ombres
- 6 RENCONTRE**
Zahi Hawass : « Nous nous préparons à percer le mystère de la Grande Pyramide »
- 11 CHRONOLOGIE**
Du roi Scorpion à Cléopâtre
- 12 Divinités animales**
Le visage secret des dieux animaux
- 20 UN ÉGYPTOLOGUE, UNE ÉNIGME**
Comment la civilisation pharaonique est-elle née ?
Qui était le *Scribe accroupi* ?
- 24 Pharaon**
Le souverain, entre ciel et terre
- 32 Akhénoton**
Dans l'ombre du roi solaire
- 39 Cléopâtre**
La renaissance d'un temple oublié
- 42 Khéops**
Chronique d'un chantier pharaonique
- 51 Le Sphinx**
L'énigmatique gardien des pyramides
- 54 Le phare d'Alexandrie**
Le lent réveil d'un géant englouti
- 59 Le Nil**
Les caprices du fleuve dieu
- 62 UN ÉGYPTOLOGUE, UNE ÉNIGME**
Que cache notre fascination pour l'Égypte ancienne ?
Où sont passées les momies de la Vallée des Reines ?
- 66 Momies**
Vivants pour l'éternité
- 74 Hiéroglyphes**
La puissance magique du signe
- 81 LIVRES**
L'autre vallée des merveilles

CROISIÈRE EN MER ROUGE ET EN MÉDITERRANÉE



En partenariat avec l'Institut du monde arabe

Du 18 avril au 1^{er} mai 2011

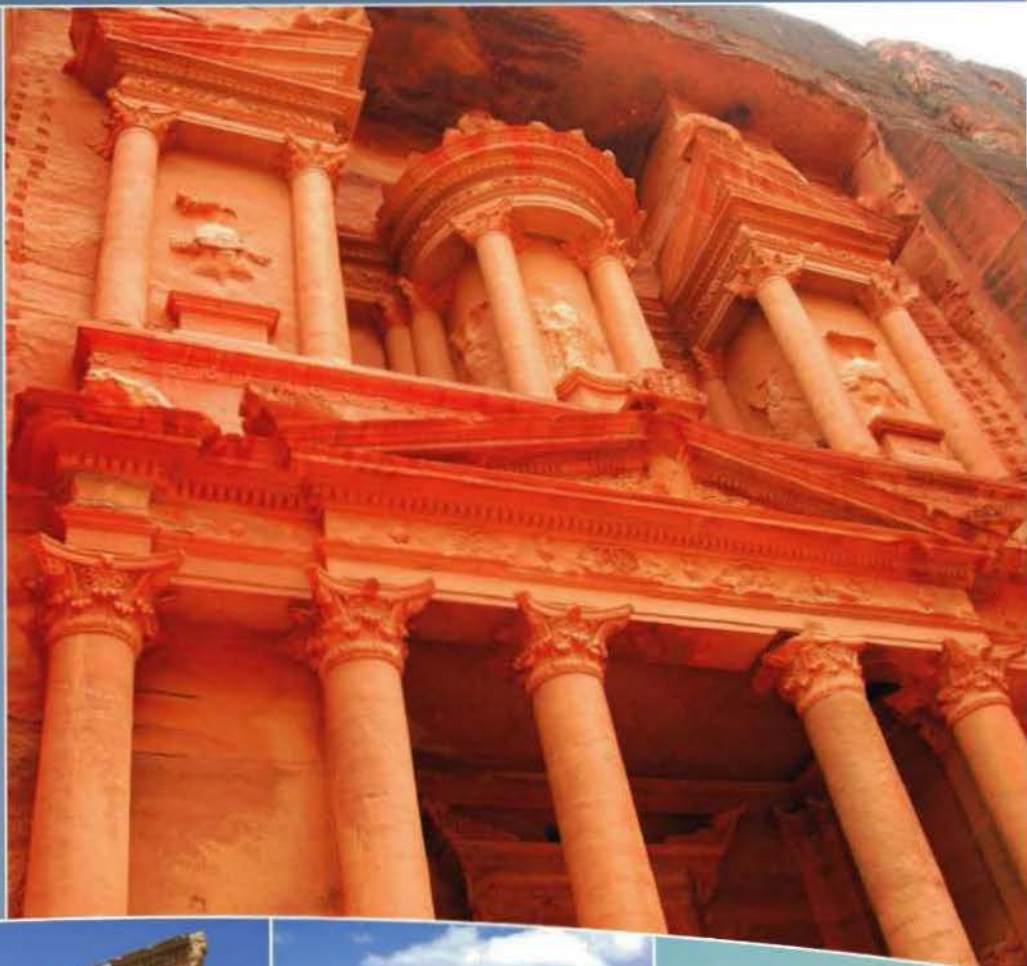
« PEUPLES DU DÉSERT, CIVILISATIONS DE LA MER »

Terre Entière poursuit son œuvre de création de voyages de qualité et vous présente un itinéraire inédit pour cette croisière en mer Rouge et en Méditerranée.

Nous irons vers le Moyen-Orient retrouver les traces des « Peuples de la mer ». Nous entrerons dans le mystère caché au creux des montagnes mystérieuses du Sinaï. Nous fréquenterons Pétra, la capitale des Nabatéens, et suivrons les traces des nomades dans le Wadi Rum. Les escales en Crète et en Sicile compléteront heureusement cette rencontre des civilisations de la mer.

Cette croisière exceptionnelle est organisée en partenariat avec l'Institut du monde arabe. Conçu pour faire connaître et rayonner la culture arabe, l'IMA est devenu aujourd'hui un véritable « pont culturel » entre la France et le monde arabe.

Une croisière à bord du Princess Daphné, un paquebot convivial et à taille humaine.



Je désire recevoir gratuitement et sans engagement :

- ☐ La documentation sur la croisière *Peuples du désert, civilisations de la mer* (du 18 avril au 1^{er} mai 2011)
- ☐ La documentation sur la croisière *Les fleuves de la nouvelle Russie* (du 22 juin au 3 juillet 2011)
- ☐ Le catalogue *Croisières et voyages culturels 2011*
- ☐ Le catalogue *Pèlerinages et itinéraires spirituels 2011*

Si vous souhaitez transmettre cette documentation à certains de vos parents ou amis, merci de nous adresser leurs coordonnées sur papier libre.

☐ Mme ☐ Mlle ☐ M.

Nom : Prénom :

Adresse : Code Postal : Ville :

Tél. : Adresse électronique :

Coupon à découper ou à photocopier et à retourner à : TERRE ENTIÈRE - 10 rue de Mézières - 75006 Paris ou Tél. : 01 44 39 03 03

TERRE ENTIÈRE ne communique vos coordonnées à aucun tiers. Conformément à la loi n°78-17 du 6 janvier 1978, vous pouvez à tout moment accéder aux informations personnelles vous concernant, demander leur modification ou leur suppression.

www.terreentiere.com

HORS-SÉRIE

SCIENCES ET AVENIR

33, rue Vivienne 75083 Paris cedex 02
Tél. : 01.55.35.56.00.
Fax : 01.55.35.56.04.
redaction@sciences-et-avenir.com

Directrice de la rédaction

Dominique LEGLU 56.02

Rédactrice en chef Aline KINER 56.42

Secrétaire de rédaction Florence LEROY 56.36

Directeur artistique Jean-Louis GILBERT 56.28

Photo-iconographie

Andreina DE BEI

(rédactrice en chef adjointe) 56.31

Isabelle TIRANT 56.32

Documentation Isabelle DO O'GOMES

(chef de service) 56.49, avec

Astrid SAINT AUGUSTE

Photogravure Karine HUET 56.25

Collaborateurs Bernadette ARNAUD,

Azar KHALATBARI

Ont collaboré à ce numéro : Sylvie BRIET,

Nadège MONSCHAU, Hervé PONCHELET

Renseignements aux lecteurs, vente au numéro

Isabelle PAJAU 01.55.35.56.50/56.30.

courrier-lecteurs@sciences-et-avenir.com

Informatique : Daniel de la REBERDIÈRE 56.06

Gestion : Agnès LE BOUCHER 56.16

Comptabilité Marie-Claude BOUDET 56.12,

Tania MINISTRO 56.14, Patrice PAIN 56.13

Assistante de direction

Valérie PELLETIER 56.01

Abonnements:
01.40.26.86.11

142, rue Montmartre, 75002 Paris

Publicité Médiaboos

44 rue Notre-Dame-des Victoires 75002 Paris

Tél. : 01.44.88.97.70

Fax : 01.44.88.97.79

Pour joindre votre correspondant par téléphone,

composez le 01.44.88 suivi des 4 chiffres qui

figurent à la suite de son nom; pour adresser un

e-mail à votre correspondant, l'initiale de son

prénom puis son nom suivi de @mediaboos.com.

Directrice générale Corinne ROUGE 93.70

assistée de Julie CABRERA 93.70

Directeur de publicité Frédéric ARNOULD 97.75

Responsable Internet Arthur VOJODA 93.76

Assistante commerciale Camille CANON

DUPLOUIS 39.75

Exécution

Nicolas NIRO 89.26

Administration des ventes Caroline HAHN 97.58

Ventes : Directeur commercial

Jean-Claude ROSSIGNOL 01.44.88.35.40

Directrice commerciale adjointe

Pauline COUDERAT 01.44.88.34.55

Directeur des ventes Valéry SOURIEAU

Directeur des abonnements Philippe MENAT

01.44.88.35.02 assisté de Lina QUACH 34.54

Relations extérieures

France ROQUE 01.44.88.35.79

Sciences et Avenir SARL

Gérance : Claude PERDRIEL

Directeur de la publication : Claude PERDRIEL

Vente au numéro, 33, rue Vivienne, 75002 Paris.

Tél. : 01.55.35.56.00. Fax 01.55.35.56.04. Les

abonnements et réabonnements doivent être

adressés à Sciences et Avenir, Service abon-

nements, 142, rue Montmartre, 75002 Paris. Tél. :

01.40.26.86.11. Tarif des abonnements : France,

1 an simple (12 numéros) : 35 €. 1 an complet

(12 numéros + 4 hors-série) : 48 €. Tarifs pour les

pays étrangers sur demande.

Multimédia : ID OBS, 10-12, place de la Bourse,

75002 Paris. Tél. : 01.44.88.34.34.

Les noms et adresses de nos abonnés seront

communiqués aux organismes liés contractuelle-

ment avec Sciences et Avenir, sauf opposition.

Dans ce cas, la communication sera limitée au

service de l'abonnement.

Copyright Sciences et Avenir.

Commission paritaire n° 55491.

Distribué par NMPP.

Photogravure :

FCH, 10-12, place de la Bourse 75002.

Dépôt légal : 562. Imprimerie : Segro, Taverny.

Printed in France.



KENNETH GARRETT

Jeu d'ombres

C'est une tombe creusée au bord du désert, dans la nécropole de Taposiris Magna, près d'Alexandrie. Le soleil tombe à la verticale, tout est blanc – les marches de calcaire, et le sable, qui s'est glissé jusqu'à l'embrasure de la porte. Quelques pas, vous voici dans l'obscurité de la sépulture. Au fond, un puits. Il faut se mettre à genoux, tâtonner des pieds dans le noir, descendre encore, se pencher, et là, tout près de votre visage, vous découvrez deux momies, couchées flanc contre flanc depuis près de 2000 ans. Si proches que vous avez envie de tendre la main pour les toucher. Mais inaccessibles.

L'Égypte ancienne, c'est cela : un monde d'une familiarité immédiate. Et, en même temps, d'une irrémédiable étrangeté.

Cette civilisation a duré plus de 3000 ans, elle nous a légué une quantité invraisemblable de vestiges – souvent de taille ! Pyramides, temples et hypogées, fresques, textes et statues, par milliers. Momies, par millions. De quoi donner la sensation de la connaître intimement. Et pourtant. De sa naissance, incertaine, dans les sables de Haute-Égypte, à sa disparition qui coïncida avec celle, obscure, de Cléopâtre, elle est une source inépuisable d'énigmes.

De tous les mystères, le plus grandiose se nomme bien sûr Khéops : voilà 4500 ans que la Grande Pyramide fut bâtie, avec des techniques rudimentaires, et aucun égyptologue n'est aujourd'hui encore capable d'expliquer comment. A quelques centaines de mètres d'elle, le Sphinx, longtemps endormi, s'éveille. Depuis des décennies, on nous disait que ce molosse, mi-homme, mi-lion, incarnait le pharaon Khéphren. Pas si sûr, répliquent aujourd'hui certains archéologues, qui scrutent son profil sans nez et s'interrogent.

Mais ces énigmes-là, colossales, en cachant d'autres, plus subtiles. Comme dans un jeu d'ombres, toute figure évidente, connue, devient impalpable sitôt qu'on l'approche. Les dieux animaux, au profil si familier de faucon ou de chacal, montrent-ils leur vrai visage ? Néfertiti, la reine solaire, fut-elle seulement un fantôme ? Et les momies elles-mêmes, à la si troublante présence, les pâles spectres d'un au-delà qui nous reste inaccessible ?

La science ne fonctionne pas par énigmes, ont protesté certains égyptologues à qui nous demandions laquelle ils aimeraient voir résolue. Tous, pourtant, ont joué le jeu. Et de nouvelles questions ont jailli, inattendues.

La plus troublante vient peut-être de Pascal Vernus, de l'Ecole pratique des hautes études. Face à un portrait de la belle Néfertiti, il s'interroge : « *Regardez cette posture – le visage de profil, les épaules de face, cette coiffure compliquée, ces vêtements... Tout est codifié, renvoie à un symbolisme alambiqué, qui ne devrait pas nous intéresser. Et pourtant, par une mystérieuse alchimie particulière à l'art égyptien, nous sommes séduits, touchés.* »

Voilà peut-être la plus grande énigme. Ce monde si lointain dont nous n'avons plus les clés, ce monde impalpable malgré la matérialité, la monumentalité de ses vestiges, non seulement nous fascine. Il nous émeut.

ALINE KINER, RÉDACTRICE EN CHEF

Zahi Hawass, secrétaire général du Conseil des antiquités égyptiennes

« Nous nous préparons à percer le mystère de la Grande Pyramide »

Il recherche Khéops, Néfertiti et les tombes perdues de la Vallée des Rois. Pour Zahi Hawass, l'Égypte ancienne est un réservoir inépuisable d'énigmes.

Parmi tous les mystères de l'Égypte, lequel aimeriez-vous élucider en priorité ?

Sans hésiter, celui de la Grande Pyramide. Je pense que la chambre secrète du pharaon Khéops (2551-2528 av. J.-C.) s'y trouve encore cachée. Pour tenter de la découvrir, nous avons lancé, ces dix dernières années, plusieurs campagnes d'exploration au cœur de l'édifice, en particulier dans les deux conduits dits « d'aération » de la chambre de la Reine, qui intriguent les chercheurs depuis toujours. Car ces boyaux, percés au nord et au sud dans les murs de la pièce et partant en oblique à travers le corps de l'édifice, n'aèrent rien, puisqu'ils ne débouchent pas sur le parement extérieur (*lire pp. 42-51*).

Comment résoudre cette énigme ?

En 1993, l'Allemand Rudolf Gantenbrink avait envoyé un robot muni d'une caméra explorer ces étranges structures. Il était resté bloqué par une courbure dans le conduit nord, mais avait parcouru 65 mètres dans le conduit sud avant de buter sur une porte. En 2002, avec Pyramid Rover, un robot financé par la National Geographic Society, j'ai à nouveau prospecté ce dernier, percé un trou et glissé une fibre optique à travers la porte, pour découvrir qu'il en existait une seconde derrière la première. Enfin, en parcourant le conduit nord, après la courbure, nous sommes tombés sur une troisième porte.

Tous ces indices m'ont amené à demander depuis 2002 à des équipes de Singapour, de Hong Kong et du Royaume-Uni de concevoir un nouveau robot. J'ai fait construire un tunnel dans le désert afin qu'elles me montrent l'efficacité de leurs prototypes. Et finalement, j'ai choisi l'équipe de l'université de Leeds, associée à celle de Manchester, en Grande-Bretagne. Nous

nous préparons à percer le mystère de la Grande Pyramide. Cela aura lieu en 2011.

Qu'espérez-vous découvrir ?

J'ai toujours pensé que ces portes, dans les conduits, pouvaient cacher la seconde chambre de Khéops. Je ne peux pas croire qu'un souverain comme lui ait conçu sa dernière demeure dans un lieu aussi accessible que la chambre dite « du roi ». Pour moi, cette pièce avec son sarcophage, au sommet de la pyramide,

était un leurre pour tromper les pilliers de sépultures. Les portes sont comme une clé indiquant l'entrée de la véritable chambre, qui doit se trouver plus bas dans l'édifice. Et dans laquelle repose peut-être le pharaon.

Les pyramides focalisent de nombreuses spéculations. Menez-vous d'autres recherches sur ces complexes

funéraires de l'Ancien Empire ?

Un projet me tient particulièrement à cœur. Pour la première fois, une équipe travaille à Saqqara sur le mystère de la tombe d'Imhotep (*lire aussi p. 22*). Voilà des décennies que l'on recherche la sépulture de cet architecte mythique, l'inventeur des pyramides, puisqu'il a construit le premier édifice du genre en pierres : la pyramide à degrés de Djéser (2630-2611), roi de la III^e dynastie (2650-2575).

Je suis parti de ce constat : la pyramide à degrés est très différente des autres car les reines et les filles du roi, habituellement inhumées à l'écart du tombeau, se trouvaient ensevelies sous sa base, à l'extrémité de onze tunnels. J'ai imaginé qu'Imhotep pouvait être enterré tout près de son chef-d'œuvre. Un peu à la manière de Senmout, le bâtisseur du temple de la reine Hatchepsout (1479-1458) à Deir el-Bahari. Un homme du peuple comme Imhotep, qui a conçu une ●●●

“ La chambre du Roi, un leurre pour tromper les pilliers de sépultures ”





“ A ce jour, soixante-trois sépultures ont été dégagées dans la Vallée des Rois. Mais aucune ne l'a été par un Egyptien.

●●● œuvre unique et à qui la reine a accordé le privilège d'avoir un tombeau non loin de la première terrasse de son sanctuaire. Nous dégagons actuellement la zone ouest de la pyramide, où pourrait se trouver la sépulture d'Imhotep.

Un autre site fascine les passionnés de l'Egypte ancienne : la Vallée des Rois, à Louxor. Y menez-vous des fouilles ?

Quand j'ai pris la direction des Antiquités égyptiennes, j'avais en tête un mystère qui intriguait depuis de nombreuses années les égyptologues, celui du magnifique tombeau de Séthi I^{er} (1289-1278). Quand l'Italien Giovanni Belzoni l'a exhumé, en 1817, il a découvert au fond de la chambre funéraire un tunnel qui s'enfonçait dans la falaise. Depuis, ce tunnel faisait l'objet d'un débat : s'agissait-il d'une construction symbolique, liée au voyage du pharaon dans le monde des morts, ou d'un accès à la véritable chambre funéraire du roi et à tous ses trésors ?

Pour moi, l'histoire a commencé il y a quarante-quatre ans. Jeune étudiant, j'ai rencontré à Louxor le cheikh Ali Abd el-Rassoul, de la famille qui a trouvé la cachette des momies royales à Deir el-Bahari, en 1881 (*lire aussi p. 65*). Ce vieil homme de 70 ans m'a conduit à la tombe de Séthi I^{er}, m'expliquant qu'il avait obtenu en 1960 une autorisation pour explorer le tunnel. Mais il avait dû s'interrompre car les ouvriers ne pouvaient pas respirer dans ce boyau de 100 mètres de long, lui-même situé à l'extrémité d'une tombe profonde de 100 mètres. Après lui, aucun archéologue n'avait voulu travailler dans cette galerie dont le plafond risquait à tout moment de s'effondrer. J'ai demandé au cheikh Ali : « *En quoi puis-je vous aider ?* » Il m'a répondu : « *Si, un jour, tu deviens un archéologue important, tu dois revenir fouiller ici.* »

Avec mon équipe, nous nous sommes mis au travail durant l'hiver 2007.

Qu'avez-vous découvert ?

Nous avons progressé jusqu'à la partie où le cheikh Ali avait interrompu ses travaux. Et là, sur une zone non explorée, nous avons retrouvé plusieurs objets dont deux ouchebtis (serveurs funéraires) royaux, un petit bateau en faïence et des fragments de pierre portant le nom de Séthi I^{er}. Puis, à environ 140 mètres du début du tunnel, trois marches qui, au fur et mesure des fouilles, se sont transformées en 54 marches ! Une configuration typique des escaliers que l'on trouve à l'intérieur des tombes royales. Enfin, sur les murs d'un second corridor, nous avons vu une porte taillée dans le roc, avec une inscription en lettres cursives par laquelle l'architecte donnait des indications pour l'aménagement du passage, ainsi que des dessins de préparation pour des décors.

Avec mon assistant Tarek el-Awady, nous nous sommes dit : « *Nous voici face à un tombeau royal caché dans un tombeau royal.* » Mais 17 marches plus loin, à 174,50 mètres, nous nous sommes retrouvés dans une impasse. Qu'est-ce que cela signifiait ? Certaines des marches étaient achevées, d'autres à peine taillées. J'ai compris qu'en cours de chantier, les ouvriers avaient appris la mort de Séthi I^{er} et arrêté leurs travaux.

Le mystère du tunnel était résolu. Mais il m'a donné une autre idée.

Laquelle ?

Ramsès II, fils de Séthi I^{er}, qui a régné 66 ans et enterré son père, a lui aussi construit sa tombe dans la Vallée des Rois. Une très petite tombe, alors que ce prestigieux souverain a élevé des monuments grandioses comme le temple d'Abou Simbel ou le Ramesseum. C'est illogique. Actuellement, nous sécurisons son hypogée, qui est très endommagé, afin de vérifier l'existence d'un tunnel semblable à celui que son père n'a pu terminer. Et peut-être retrouver sa véritable sépulture.

Cherchez-vous d'autres tombes dans la Vallée des Rois ?

A ce jour, soixante-trois sépultures y ont été dégagées. Mais aucune ne l'a jamais été par un Egyptien. Or il reste encore à découvrir les hypogées de plusieurs souverains du Nouvel Empire (*voir chronologie p. 11*) : Amenhotep I^{er}, Thoutmosis II, Ramsès VIII... Tous les rois, les reines de la XVIII^e dynastie, et même des vizirs, ont été enterrés là. Ce qui signifie que les sépultures manquantes doivent s'y trouver.

Récemment, derrière la tombe du successeur de Ramsès II, Merenptah, près de la falaise, nous avons identifié 18 graffitis dessinés par des ouvriers, certains, d'ordre sexuel, montrant des animaux copulant, d'autres portant le nom d'un ouvrier, d'un homme disant avoir construit la tombe de son père dans cette zone, peut-être aussi celui d'une reine... Se trouvait de plus, à proximité, un collecteur conçu pour évacuer l'eau d'une cavité. De quoi imaginer qu'une sépulture se trouve non loin de là.

Par ailleurs, dans la Vallée des Singes, un des rameaux de la Vallée des Rois, nous avons identifié quatre dépôts de fondation près de la tombe d'Aï, successeur de Toutankhamon. Ces dépôts, qui contiennent toutes sortes d'objets : poteries, couteaux... signalent généralement la présence d'une sépulture. Ce pourrait

L'homme qui tutoie le Sphinx

Tandis qu'il vous parle, signe une épaisse pile de diplômes apportée par l'une de ses cinq secrétaires, fait entrer trois autres personnes à qui il jette quelques mots avant de les éconduire, passe de l'anglais à l'arabe en une phrase, l'homme-tornado qu'est Zahi Hawass répond « aussi » à vos questions, sans jamais perdre le fil... Depuis 2002, il dirige d'une main de fer le Conseil suprême des antiquités égyptiennes. Une vieille institution, créée par le Français Mariette en 1850, qui s'en est trouvée bien secouée. Né à Al-Ubaydiah, dans le Delta, il y a soixante-trois ans, l'homme a suivi des études d'archéologie gréco-romaine à Alexandrie avant d'obtenir un doctorat d'égyptologie aux Etats-Unis, à l'université de Pennsylvanie. Un intermède américain qui a marqué cette personnalité pragmatique alliant efficacité, sens des médias et autorité impérieuse, dans la tradition égyptienne du Raïs. Autre moment fondateur, plus intime, ce jour où, tout jeune homme, il regarde à la télévision un documentaire sur la Vallée des Rois. En 2007, il nous

confiait ne jamais avoir oublié cette image humiliante : « *Un archéologue américain présentait la sépulture de Néfertari, tandis que son homologue égyptien tenait la porte* » (lire S. et A. n° 719). Aussitôt arrivé à la tête du plus grand chantier de fouilles du monde, Zahi Hawass fixe des règles : tous les archéologues, quelle que soit leur nationalité, devront travailler sous son contrôle. Publier leurs résultats, y compris en arabe. S'intéresser à des régions négligées, comme le Delta ou les oasis... L'Égypte

ne sera plus ce bac à sable géant où chacun peut fouiller à sa guise. Il s'empare aussi du combat pour la restitution à leur pays d'origine des pièces exposées dans les musées occidentaux. Vice-ministre de la Culture, il aime voyager avec son ami Omar Sharif. Tous deux ne sont-ils pas, depuis la disparition d'Oum Kalsoum et de Youssef Chahine, les Égyptiens les plus célèbres ? Il l'est presque autant qu'Hosni Moubarak, dont il est très proche : « *Je vous retrouve à 14 heures,*

car je déjeune avec le Président », nous glisse-t-il lors de notre entretien. En 2006, il a été pour *Time Magazine* l'une des cent personnalités les plus importantes de la planète. Mais l'homme au stetson et à la chemise bleue, qui reçoit devant le Sphinx, à Guizeh, les grands de ce monde, qu'il s'agisse de Barack Obama ou Kylie Minogue, se prête aussi volontiers à la pose avec des enfants venus du bout du monde pour le rencontrer. On imagine derrière la carapace, derrière cette légende qu'il écrit lui-même, jusqu'à la caricature, une faille insoupçonnée. L'habitant du Caire, loin d'être dupe, sourit de ce besoin démesuré de notoriété. Alors, mégalomane ? Sans doute... Mais surtout convaincu de mener une mission. Après les grincements de dents, beaucoup reconnaissent aujourd'hui sa légitimité. Christian Leblanc, archéologue français qui a vu passer bien des directeurs des Antiquités, salue « *une personnalité hors norme, qui a décidé de redonner une dignité à l'égyptologie égyptienne* ».

BERNADETTE ARNAUD ET ALINE KINER



être celle d'Ankhésenamon, épouse de Toutankhamon. Car après la mort du petit roi, elle se serait mariée avec Aï.

Par contre, nous avons mis fin à toutes sortes de spéculations autour de la tombe de Toutankhamon.

Lesquelles ?

En 2006, un archéologue anglais, Nicholas Reeves, a diffusé sur Internet des images radar qu'il avait réalisées à l'époque où il fouillait le site de la sépulture (1). Elles montraient la présence d'une cavité. Reeves pensait qu'il s'agissait peut-être de la tombe de Néfertiti, supposée mère de Toutankhamon (lire pp. 32-38). Nous avons exploré le secteur, et n'avons découvert qu'une fissure dans la roche.

A propos de Toutankhamon, vous avez livré il y a quelques mois les résultats d'une grande étude génétique. Toutes les questions sont-elles aujourd'hui levées autour de sa filiation ? Nous avons pu prouver qu'Akhénaton (1350-1333) était bien le père du jeune pharaon, que les deux

foetus découverts dans sa sépulture étaient ses filles, et nous l'avons relié à son grand-père Amenhotep III, sa grand-mère Tiye et ses arrière-grands-parents, Youya et Touya (lire *Sciences et Avenir*, avril 2010). Mais il demeure deux grandes énigmes : il nous manque la dépouille d'Ankhésenamon, son épouse, et celle de Néfertiti. Nous nous retrouvons aujourd'hui avec deux momies « suspectes » : l'une sans tête, l'une avec une tête. Nous pensons que celle sans tête pourrait être Ankhésenamon. Et l'autre, Néfertiti. Hypothèse que nous sommes en train de vérifier, notamment grâce à l'intégration dans notre étude des os de Moutnedjemet. La momie de cette reine a été découverte en 1978 dans l'un des puits de la sépulture que le général Horemheb s'était fait aménager à Saqqara avant de devenir le dernier roi de la XVIII^e dynastie. Elle fut sa seconde épouse mais, surtout, la sœur de Néfertiti. Son nom a notamment été découvert gravé au-dessus de celui ●●●

Le blog de Zahi Hawass :
www.drhawass.com

Derniers livres parus en français :

- *Les Tombes oubliées de Thèbes*, Thames and Hudson, 2010
- *La Fantastique Histoire des bâtisseurs de pyramides*, Editions du Rocher, 2009
- *Le Royaume des Pharaons*, Prisma, 2006

●●● d'Ankhésenamon dans le temple de Louxor. La comparaison des génomes de toutes ces momies nous permettra peut-être d'identifier Néfertiti.

Que changent pour vous ces études ADN ?

Nous travaillons aujourd'hui sur les Ramsès. De nombreuses momies de cette période n'ont pas encore été identifiées : grâce à l'étude de leur ADN, nous pourrions savoir si elles appartiennent ou non à la lignée royale. Nous pensons retrouver, notamment, Ramsès III (1184-1153), le fameux pharaon victime d'une conspiration menée par sa femme, la reine Tiye, et son fils Pentaour. Et vérifier l'identité d'une momie restituée en 2003 à l'Égypte par le musée Michael C. Carlos d'Atlanta. Découverte avec d'autres dépouilles royales dans la cache secrète de Deir el-Bahari, elle est généralement présentée comme celle de Ramsès I^{er} (1291-1289). Nous allons enfin pouvoir vérifier la réalité de cette hypothèse.

Nous avons projeté l'égyptologie dans le futur, en inventant une nouvelle discipline : l'égyptologie moléculaire.

Les tombes cachées, les trésors... N'est-il pas, du coup, difficile de promouvoir des recherches plus complexes ?

Mais nous travaillons aussi sur des sujets moins spectaculaires ! Nous avons récemment tranché un vieux débat : non, les hommes qui travaillaient à la construction des pyramides n'étaient pas des esclaves. Nous avons mis au jour, au début de l'année, des tombes d'ouvriers ayant bâti les pyramides de Khéops et de Khéphren, sur le plateau de Gizeh. Leur proximité avec les sépultures royales et le soin apporté à leur inhumation montrent avec évidence que leur statut était celui d'hommes libres. Il n'y a pas de trésor dans les tombes des ouvriers, mais elles nous apportent une quantité d'informations qui éclairent un aspect important de la civilisation égyptienne !

Chaque jour, nous reconstruisons l'histoire, comme les hommes ont construit les pyramides... Bien des périodes, méconnues, méritent d'être approfondies. Les débuts de la I^{re} dynastie, par exemple : il reste des incertitudes sur les dates de certains règnes, même si aujourd'hui beaucoup de chercheurs s'accordent pour dire que le premier roi était Ménès, 3000 ans avant Jésus-Christ. Il faut aussi accentuer les recherches sur ces époques de troubles que furent les trois périodes dites intermédiaires qui ont succédé aux apogées de l'Ancien Empire, du Moyen Empire et du Nouvel Empire.

L'Égypte attire aujourd'hui un tourisme de masse. N'êtes-vous pas inquiets pour les sites archéologiques ?

J'envisage la création d'une Vallée des Répliques à Louxor, à l'image de ce qui a été fait en France pour la grotte de Lascaux. Elle abriterait trois tombes, parmi les plus belles et les plus prestigieuses du Nouvel Empire : celles de Séthi I^{er}, de Néfertari, l'épouse de Ramsès II, et de Toutankhamon. Nous devons sauver les sépultures de la Vallée des Rois : les niveaux d'humidité et de moisissures augmentent sans cesse à cause du nombre important de visiteurs, et les décors, très fragiles, risquent de disparaître dans moins de cent ans si elles ne sont pas définitivement protégées.

Vous avez organisé en avril dernier au Caire une conférence internationale sur le thème des restitutions d'antiquités à leur pays d'origine. Pourquoi cette initiative ?

J'ai d'ores et déjà obtenu le retour en Égypte de 5000 pièces archéologiques par de nombreux pays, États-Unis, Espagne, France... L'année dernière, nous avons interrompu les fouilles des équipes du Louvre, qui avait acheté cinq objets volés en 2000 et 2003 : plus personne aujourd'hui ne peut monnayer de pièces sorties illégalement d'Égypte (2). En organisant ce congrès, j'ai voulu donner une dimension internationale à ma politique de restitution. Nous devons nous battre tous ensemble, comme une équipe, si nous voulons faire évoluer les mentalités. Une autre rencontre est prévue en avril prochain, au Caire.

Quelles sont vos autres priorités ?
Ce à quoi je tiens le plus, c'est la formation des jeunes. Je suis très heureux de pouvoir dire que deux mille étudiants

ont été formés. Pour la première fois, de jeunes Égyptiens sont compétitifs parce qu'ils ont pu étudier. Avant, nous étions au service des étrangers, maintenant, nous sommes leurs partenaires.

On dit souvent de moi que je fais un « one man show ». Ce n'est pas vrai. Aujourd'hui, je peux partir. Il y a des gens meilleurs que moi. Mais ils n'ont peut-être pas ma passion. Ça, je ne peux pas l'enseigner.

**PROPOS RECUEILLIS PAR BERNADETTE ARNAUD ET ALINE KINER
PHOTOS : KHALED DESOUKI/AFP POUR SCIENCES ET Avenir**



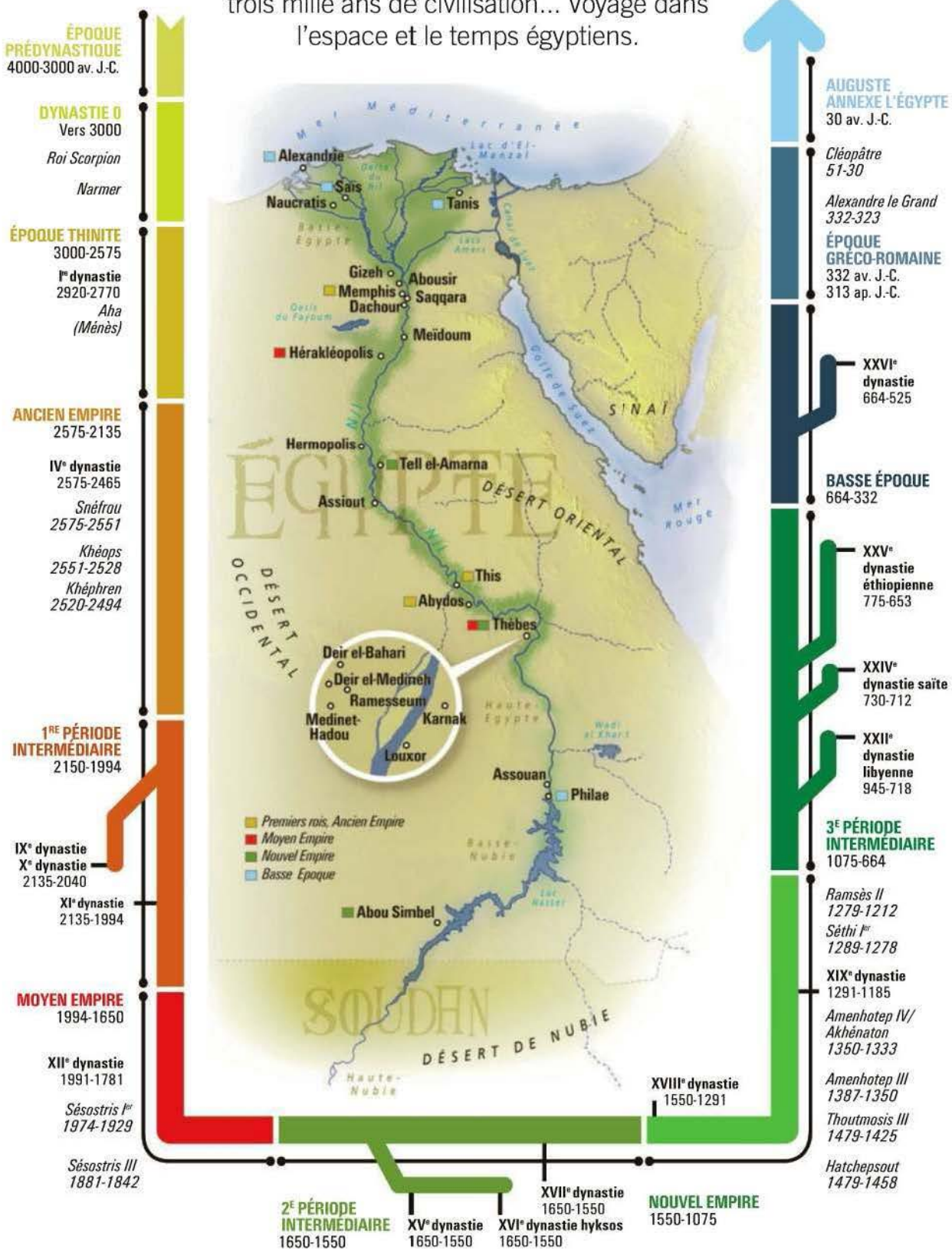
“ Avant, nous étions au service des étrangers. Maintenant, nous sommes leurs partenaires ”

1. Le permis de fouilles de Nicholas Reeves a été révoqué en 2002 après des accusations de détournement d'antiquités. Totalement innocenté, le directeur de l'Amarna Royal Tombs Project n'a jamais obtenu le droit de reprendre ses activités.

2. Il s'agit de cinq fragments de stèles acquis en toute bonne foi par le Louvre.

Du roi Scorpion à Cléopâtre

Trois empires, une trentaine de dynasties, trois mille ans de civilisation... Voyage dans l'espace et le temps égyptiens.



INFOGRAPHIE : MEDHI BENEZZAR

La chronologie de l'Égypte ancienne étant incertaine, nous avons retenu pour ce hors-série les dates du catalogue de l'exposition « Reines d'Égypte », Somogy, 2008

Pourquoi tant de divinités **animales** ?

Le visage secret des dieux animaux



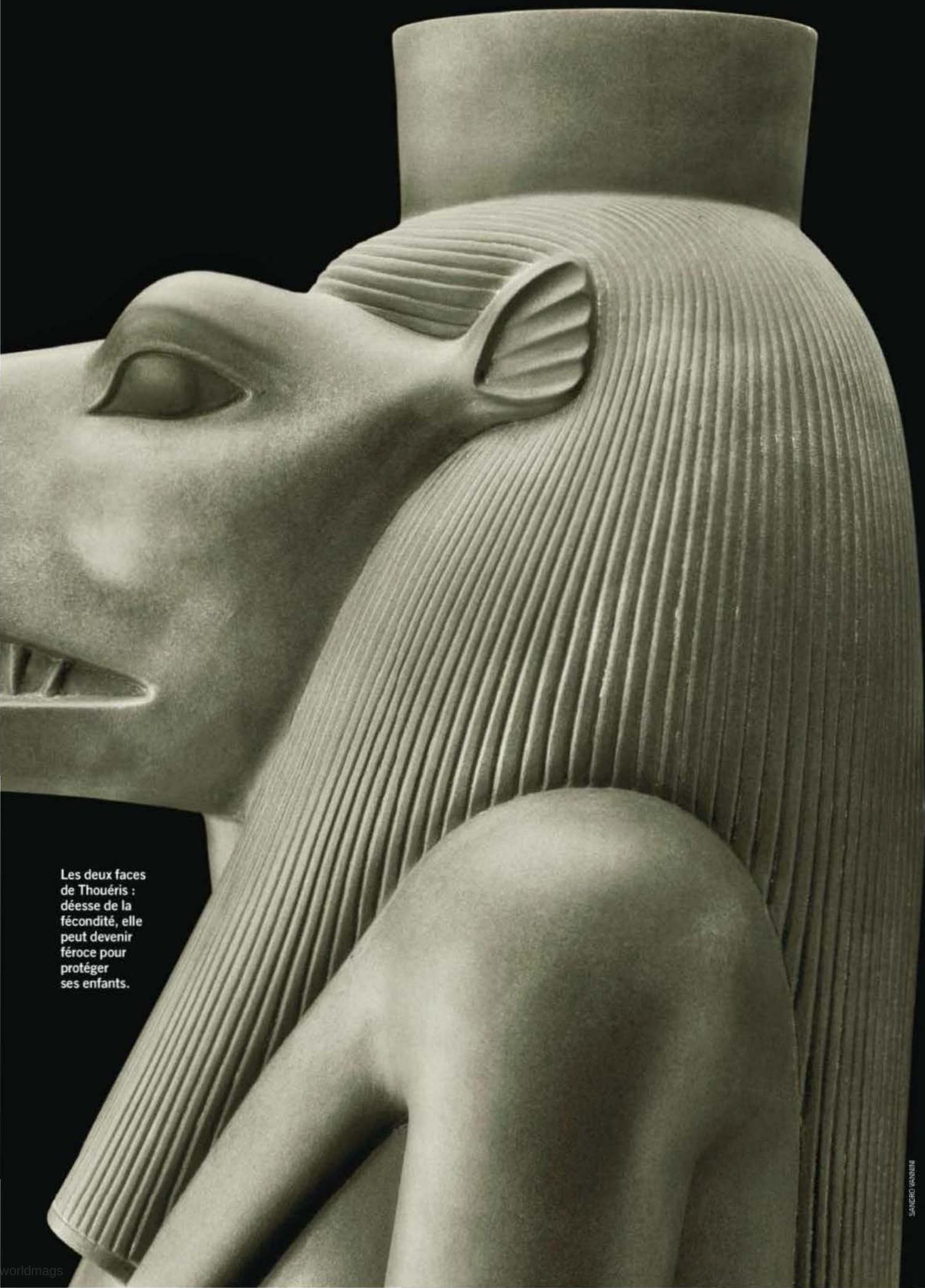
Horus à tête de faucon, Thot à bec d'ibis, Bastet à corps de chatte... Le panthéon égyptien est peuplé de créatures hybrides au symbolisme subtil et ambivalent.

Peint dans le tombeau d'un artisan de la Vallée des Rois, le dieu chien Anubis, seigneur des nécropoles, se penche sur une momie et réchauffe son cœur. Son attitude bienveillante ne suffit pas à dissiper la troublante impression provoquée par son corps d'homme doté d'une tête de chacal noire, aux oreilles et au museau effilés. Sur les murs de la tombe de Ram-

sès VI (1143-1135), c'est la déesse vautour Nekhbet qui déploie ses ailes protectrices pour éloigner les forces maléfiques opposées au voyage de Pharaon dans l'autre monde. Bien loin de l'image de charognard qui colle aujourd'hui à ce rapace. Quant à l'étrange défilé ornant le plafond de la tombe de Séthi I^{er} (1289-1278), il semble plus déconcertant encore : la déesse Thouéris, symbole de la fécondité, y prend la forme d'un hip-

popotame au gros ventre, aux seins tombants et aux bras humains. Sa coiffe se termine en queue de crocodile, et elle avance au milieu de Thot l'ibis, Horus le faucon, Sobek le crocodile...

Aucune civilisation n'aura accordé une place aussi éminente aux animaux que l'Égypte ancienne. Au cœur de ses croyances et de ses rituels, ils peuplent un étrange et fascinant panthéon, où ●●●



Les deux faces
de Thouéris :
déesse de la
fécondité, elle
peut devenir
féroce pour
protéger
ses enfants.



●●● se côtoient des créatures hybrides au symbolisme mystérieux et ambivalent. Bestiaire fantasmagorique, dont le rôle exact dans la religion pharaonique reste discuté par les spécialistes.

Une seule certitude : dès qu'ils apparaissent dans l'histoire, aux alentours du troisième millénaire avant Jésus-Christ, les Egyptiens sont dotés d'une multitude de dieux. Un héritage de l'époque néolithique, selon l'égyptologue Pascal Vernus. A l'époque, le pays était peuplé de tribus indépendantes, expliquant chacune à sa manière les phénomènes naturels, le soleil, les crues du Nil... Des divinités incarnaient les différentes forces de l'univers, mais leurs pouvoirs étaient limités dans l'espace, devenant moins efficaces au fur et à mesure que l'on s'éloignait de leur lieu d'origine. Après l'unification de l'Egypte, vers 3000 av. J.-C., les différentes contrées auraient donc conservé leurs croyances et leurs dieux. « Sur la célèbre palette de Narmer datant de cette époque, un des plus anciens documents d'Egypte, le pharaon a pour allié des régions représentées chacune par un fétiche, remarque le chercheur : un arc, un animal, une gazelle... Certains de ces fétiches sont deve-

Sur le plafond « astronomique » de la tombe de Séthi I^{er}, dans la Vallée des Rois, les constellations sont représentées sous la forme d'un défilé de dieux dotés de têtes d'hommes et d'animaux. Ainsi, à droite, la déesse hippopotame Thouéris, portant sur son dos un crocodile, symbolise un groupe d'étoiles septentrionales.

+ Pascal Vernus et Jean Yoyotte, *Bestiaire des pharaons*, Agnès Viénot/Perrin, 2005

Jean-Pierre Corteggiani, *L'Egypte ancienne* illustrée, Fayard, 2007

Françoise Dunand et Christiane Zivie-Coche, *Hommes et dieux en Egypte*, Cybèle, 2006

nus les emblèmes des régions – les nomes – et quand l'Etat pharaonique s'est constitué, ont été associés aux cultes locaux. »

La langue originelle créée par Thot

Si les animaux abondent au sein de ce vaste panthéon venu de la préhistoire, c'est à cause de la richesse de la faune dans un pays généreux en biotopes : le fleuve, les marais, le désert, autant d'écosystèmes abritant une multitude d'espèces. Mais leur présence est sans doute aussi liée à la conception que les Egyptiens ont de la place de l'homme dans la nature : « Ils ne considéraient pas qu'il y a une différence radicale entre lui et l'animal, d'où ce côtoisement si caractéristique de représentations humaines, animales ou composites », indique Christiane Zivie-Coche, directrice du centre Wladimir Golenischeff « Religion de l'Egypte ancienne » à l'Ecole pratique des hautes études. Mais attention, insiste Pascal Vernus, auteur avec Jean Yoyotte d'un somptueux *Bestiaire des pharaons* (1) : si les animaux sont liés au divin, ils ne lui sont pas identifiés. La notion d'hypostase est fondamentale pour comprendre cette nuance. Le terme désigne le support physique – peinture, statue,

animal – qui permet aux dieux de s'incarner, selon les anciens Egyptiens : « Quand ils remarquaient qu'une plante ou un animal possédait une caractéristique illustrant un des grands principes de la création, comme la violence ou la fertilité, précise le chercheur, ils donnaient à la divinité de ce grand principe la forme de l'animal ou de la plante. Prenons l'exemple du soleil zénithal : comment cette idée de zénith aveuglant peut-elle être représentée ? Par le faucon, car c'est l'oiseau qui monte le plus haut dans le ciel, fondant sur sa proie à une vitesse foudroyante. Il ne s'agit pas de dire que tous les faucons sont le dieu soleil, mais bien que la force présente dans le soleil zénithal se manifeste dans le faucon. »

Autre exemple : le *Tilapia nilotica* (perche du Nil), qui fait éclore ses alevins dans sa bouche, évoque la puissance du démiurge. Mais il ne la contient pas toute, elle s'exprime également dans d'autres créatures. L'animal n'en est qu'un réceptacle temporaire et partiel. Aussi une même espèce peut-elle être l'hypostase de plusieurs divinités : le vautour représente la déesse Nekhbet mais aussi Mout, épouse du roi des dieux Amon.



SANDROVANNINI

A l'inverse, une même divinité peut avoir plusieurs hypostases : Thot, dieu des phénomènes cycliques, notamment de la lune, est représenté par un ibis au bec recourbé en forme de croissant. Mais son caractère se manifeste aussi dans le babouin, l'être qui a parlé la langue originelle créée par le dieu. La déesse chatte Bastet peut se transformer en lion, devenant alors Sekhmet ; Hathor apparaître en femme, en vache ou en femme à tête de vache. Chaque représentation ne donne qu'un aspect d'une nature trop complexe pour se résumer à une seule image. Plus les animaux jouant le rôle d'hypostase sont nombreux, plus on peut approcher une divinité insaisissable. La spéculation religieuse va jusqu'à créer des hybrides qui permettent d'associer plusieurs principes. Ainsi le corps d'hippopotame à queue de crocodile et pattes de lion de la déesse Thouéris symbolise-t-il à la fois la fécondité et la férocité de la mère protégeant ses petits.

Khnoum, dieu béliet d'Elephantine

Aux époques anciennes de la civilisation égyptienne, la représentation animalière apparaît donc comme un moyen d'expression de la théologie. Les Egyptiens n'adorent pas

les animaux, ils adorent les dieux qui les habitent. Mais, selon Pascal Vernus, cette tendance va évoluer assez radicalement au fil du temps. *« L'animal est de plus en plus intimement lié à la divinité et, vers 1200 à 1100 av. J.-C., une étape est franchie : le lien n'est plus simple affaire de langage théologique ; de véritables cultes d'animaux apparaissent, étroitement associés aux*

L'animal n'est qu'un réceptacle temporaire de la puissance divine

cultes des divinités traditionnelles. »

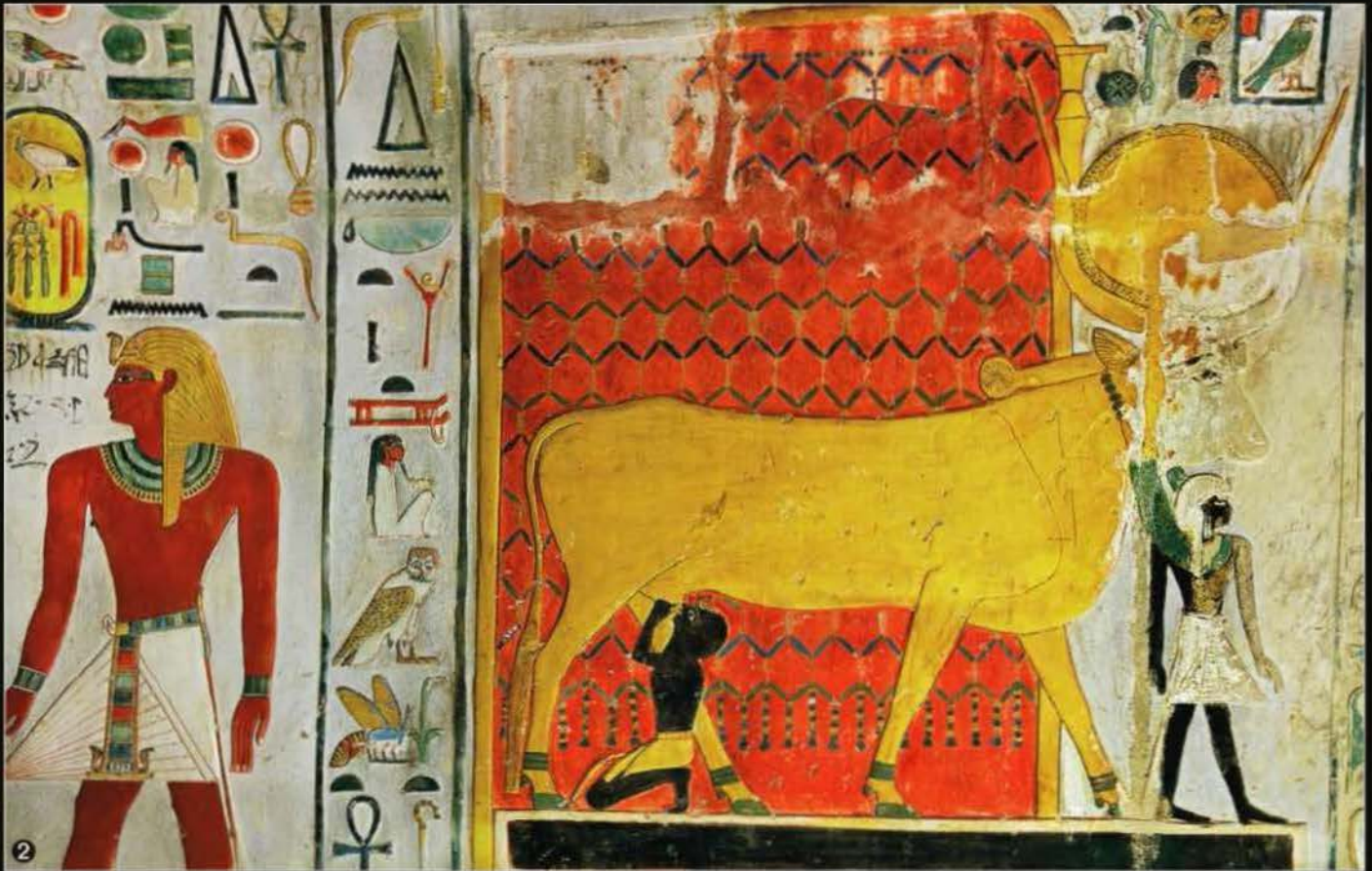
Alors que chaque ville du royaume est placée sous la protection d'un dieu local particulier – Sobek le crocodile dans le Fayoum, Ptah, parfois associé au taureau Apis, à Memphis, Khnoum, dieu béliet, à Elephantine –, la divinité sera bientôt adorée à travers un représentant de son espèce. C'est ainsi que le dieu Sobek est vénéré dans le Fayoum sous la forme d'un saurien (lire l'encadré p. 18). L'animal est nourri par les prêtres, comblé, et reçoit un culte. Il est bien sûr intouchable, mais tous ses congénères

également. Des récits de l'époque romaine montrent que l'affaire était sérieuse : mieux valait ne pas tuer accidentellement un représentant de l'espèce sacrée, sous peine de se voir lynché.

Ce statut particulier accordé à certains animaux à la Basse Époque est confirmé par le géographe et historien grec Strabon. Il raconte notamment cette pratique des habitants de Momemphis, ville du Delta (2), qu'il a découverte lors de son voyage en Égypte vers 24 av. J.-C. : *« On entretient [...] chez eux une vache sacrée, tout comme à Memphis on entretient le bœuf Apis et à Héliopolis le bœuf Mnévis. Seulement, tandis que le bœuf Apis et le bœuf Mnévis sont rangés au nombre des dieux, les animaux qu'on entretient ailleurs (et c'est un usage commun à bon nombre de villes, tant au-dedans qu'au-dehors du Delta, d'entretenir ainsi soit des bœufs, soit des vaches) n'ont pas le rang de divinités, mais reçoivent simplement un caractère sacré. »*

Pour Vincent Rondot (CNRS-université de Lille III), rien ne dit cependant que ces dévotions soient une innovation tardive : *« On peut penser que le culte de l'animal lui-même a toujours* **Suite page 18**

Pourquoi tant de divinités animales ?



Bestiaire céleste

1 HORUS Le roi céleste

Divinité à tête d'oiseau, Horus symbolise la suprématie de la fonction royale dès les débuts de la période pharaonique. Il se confond avec le ciel, ses yeux droit et gauche représentant respectivement le soleil et la lune. Il incarne l'ordre et se veut garant de l'harmonie universelle. Dans le mythe osirien, il est le fils d'Osiris et d'Isis. Après le démembrement d'Osiris par son frère Seth, Isis en rassemble les morceaux, ranime le corps et conçoit Horus, qui n'aura de cesse de venger son père. (Musée égyptien, Le Caire.)

2 HATHOR La porteuse de joie

Hathor porte le soleil et lui redonne vie tous les matins. Sous l'apparence d'une vache, elle protège le roi et allaite le monarque. Mais c'est aussi une gracieuse jeune femme, dont la coiffe est souvent surmontée d'un disque solaire entouré de deux cornes de vache. Elle symbolise alors l'amour, la danse, la joie. Elle assure nourriture et boisson

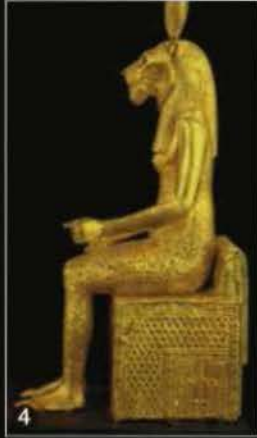
aux défunts. (Chapelle d'Hathor de Deir el-Bahari, Musée égyptien, Le Caire.)

3 BASTET La protectrice

Les fêtes organisées en l'honneur de cette divinité de Bubastis, à 80 kilomètres du Caire, étaient très populaires : Hérodote évoque une foule « d'au moins 700 000 personnes ». Il décrit également les centaines de chats embaumés sur place. Sous sa forme de chatte, Bastet est une déesse de la musique, de la joie, de la maternité, protectrice de l'humanité. Elle stimule l'amour et l'énergie charnelle. Mais en colère, elle s'identifie à Sekhmet. (Musée d'Imhotep à Saqqara.)

4 SEKHMET La fureur de Rê

Epouse de Ptah, de Memphis, elle représente la fureur de Rê. Elle inspire la terreur car elle peut répandre la maladie et la mort. Elle sait cependant se montrer bienveillante et guérir, ce qui en fait aussi la protectrice des médecins et des magiciens. Bastet et Sekhmet forment un couple mariant les deux



aspects de la féminité.
(Musée égyptien, Le Caire.)

⑤ **THOT** Le gardien de la lune

« Ce qui est petit au début du mois et grand au milieu du mois, c'est Thot »
(Texte des Sarcophages).

La courbure de son bec d'ibis évoque le croissant de la Lune, astre dont il est à la fois le gardien et le protecteur. Maître du calcul du temps, Thot possède un savoir illimité. Inventeur du langage, il est parfois figuré sous forme d'un babouin, un scribe à ses pieds.
(Musée de Malawi.)

⑥ **ANUBIS** Le guide des défunts

Homme à tête de chacal ou de chien sauvage, ce seigneur des nécropoles apparaît également dans l'attitude d'un chien gardant un tombeau. Certaines vignettes du Livre des Morts le montrent guidant les défunts vers le tribunal présidé par Osiris et vérifiant l'équilibre de la balance au moment de la pesée du cœur.
(Musée d'Imhotep à Saqqara.)

Interview

VINCENT RONDOT *

« Les Egyptiens entretenaient avec leurs dieux un rapport magique »

Vous avez passé plus de vingt ans à fouiller les nécropoles égyptiennes. Pourquoi s'intéresser au dieu crocodile Sobek et à son culte dans le Fayoum ?

Dans cette région, il est le dieu universel, le dieu des origines. Il endosse toutes les fonctions, et la province entière lui est consacrée. Il est exclusivement représenté par un crocodile, animal abondant dans ce qui fut, jusqu'à l'époque

ptolémaïque, une zone de marécages très riche en poisson et en gibier : les puissants y avaient leur pavillon de chasse. Comme dans tous les temples égyptiens, le culte de Sobek à Crocodilopolis, la capitale du Fayoum, était organisé exclusivement par les prêtres. Dans son cas, cependant, on trouvait à l'intérieur du naos non pas une statue divine, mais une momie de l'animal. Le crocodile sacré était entretenu dans un étang de son vivant et momifié à sa mort. Nous avons retrouvé des représentations montrant la procession de sa dépouille sur la chaussée montante du temple. Un texte d'Hérodote, dont le thème a été repris par Strabon, nous raconte comment les prêtres de Crocodilopolis préparaient du miel et de la viande pour le crocodile. Ce lieu de culte était d'ailleurs devenu un but touristique à l'époque romaine : les voyageurs de marque tenaient à voir l'animal et lui apportaient des friandises. En même temps, les Romains méprisaient



« Les prêtres préparaient du miel et de la viande pour le crocodile »

ce culte des bêtes, qu'ils ne comprenaient pas, et de nombreux textes s'en moquent.

Il y a, dans ces pratiques, une grande familiarité avec la divinité...

Les Egyptiens entretenaient avec leurs dieux un rapport magique au sens où, comme l'écrivait l'égyptologue Jean Yoyotte, récemment décédé, il fallait « *les intéresser à ses petites affaires* ».

Les questions oraculaires, par exemple, avaient une grande importance. On consultait la divinité sur des problèmes de vie quotidienne : est-ce que je l'épouserai ? Untel est-il coupable ? Vais-je vendre ma chèvre ? La religion égyptienne est un système théologique plein, elle décrit l'ensemble du monde et de la vie quotidienne. Si l'accès aux temples était réservé, un nombre considérable de fêtes

ponctuaient le calendrier et associaient toute la population. Les gens pouvaient consulter des formes particulières du dieu Amon dans leur cité : nul besoin d'aller jusqu'au temple principal à Karnak. **Quel était le rôle des prêtres ?**

Considérable : il en existait des familles entières, car leur charge était héréditaire. D'autres fonctions, comme l'entretien du temple ou les travaux des champs, se transmettaient également de génération en génération. Elles assuraient la bonne marche des temples, qui étaient parmi les plus grands propriétaires terriens du pays : l'Egypte tout entière était innervée par ce système.

Un temple égyptien n'était pas une église, les prêtres n'étaient pas des guides pour leurs ouailles, mais des ingénieurs très spécialisés : ils entretenaient le culte de façon technique, selon des protocoles précis. Leur rôle n'était pas moral. Ils servaient de courroie de transmission entre le pays et ses divinités. C'était une charge, avec avantages financiers à la clé. En dehors du culte, les prêtres pouvaient avoir d'autres fonctions dans la société égyptienne. Certains, par exemple, rendaient la justice à la porte des temples. Enfin, des souverains ont été intronisés par oracle divin, (lire pp. 24-31). A la fin de l'époque ramesside, c'était devenu un système de gouvernement.

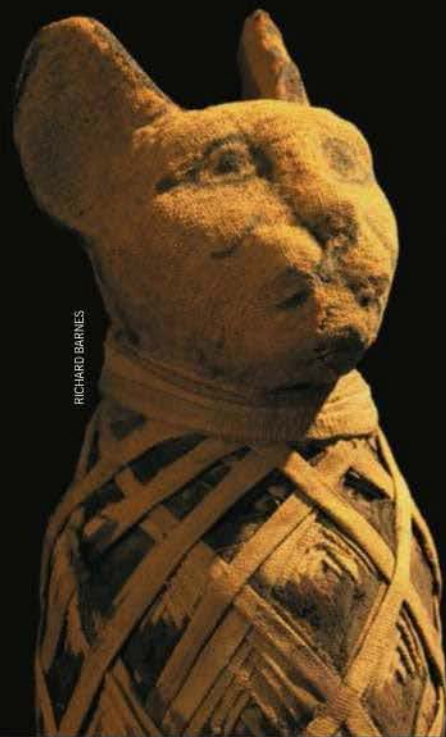
* Chercheur à l'université de Lille III.

Suite de la page 15 existé. On sait par exemple que celui du taureau Apis, et le rituel de son enterrement, sont attestés dès le règne d'Amenhotep III, au Nouvel Empire. Ces pratiques semblent très développées aux époques tardives, mais peut-être est-ce l'archéologie qui nous donne cette impression. Il faut se méfier. »

Quatre millions d'ibis momifiés

Fait étonnant, note Pascal Vernus, plus l'Egypte ancienne perd de sa splendeur et de son prestige – conquise tour à tour par des Libyens, Assyriens, Perses... –, et plus ces cultes prennent de l'importance. « *Je ne dis pas qu'il y a un lien de cause à effet*, précise l'égyptologue. *Mais c'est un constat. La piété populaire veut du concret, ne se contente plus de représentations théologiques.* » A tel point, dit-il, que lorsque les Grecs arrivent en Egypte, ils sont choqués par les pratiques religieuses, ne comprenant pas qu'une civilisation réputée raffinée et sage rende un culte à des êtres inférieurs (lire aussi pp. 62-63). Pour la fin de l'époque dynastique, l'époque ptolémaïque et l'époque romaine, l'égyptologue n'hésite pas à parler de zoolâtrie. Une idée à laquelle n'adhère pas, cependant, Vincent Rondot : « *Quel sens veut-on donner au mot ? Depuis qu'elle existe, l'Egypte nous montre une culture qui baigne dans la représentation de dieux, qu'ils soient animaux, humains, ou mi-humains, mi-animaux.* » Même réticence chez Frédéric Servajean, directeur d'études à l'université de Montpellier. Il fait partie de la mission égypto-française qui fouille depuis trois ans une nécropole de vaches sacrées à Atfih, à 80 kilomètres au sud du Caire. Durant les époques ptolémaïque et romaine, un culte à la vache sacrée, Hesat, s'y est développé, au moins durant quatre siècles : « *Pour moi, les cultes des animaux, qui ont toujours existé, se sont codifiés de cette manière au fil du temps. Mais c'est bien la manifestation d'un dieu qui est vénérée. Il ne s'agit pas de zoolâtrie.* »

L'égyptologue est plus perplexe devant un autre phénomène qui se développe à l'époque ptolémaïque (330-30 av. J.-C.) : des mil-



RICHARD BARNES



RICHARD BARNES



BRIGITTE ORTI

Des millions d'animaux sont sacrifiés et momifiés en l'honneur des dieux au premier millénaire avant notre ère. Présents parfois trompeurs : l'intérieur du crocodile ci-dessus, dédié à Sobek, est vide. A droite, un babouin consacré à Thot dans la nécropole de Tuna el-Gebel.



RICHARD BARNES

liens de momies d'animaux ont été découvertes dans des nécropoles datant de cette période tardive, aux quatre coins de l'Égypte. Crocodiles, chats, ibis, singes..., alignés comme des bouteilles de vin dans des caves ! Lorsqu'un animal sacré meurt, on prend alors l'habitude de lui organiser de grandes funérailles. Les dévots affluent pour lui rendre hommage, offrant soit une statue le représentant, soit, plus troublant, des momies de ses congénères. L'espèce protégée devient brusquement une espèce massacrée pour vendre son effigie aux pèlerins !

Les chiffres sont impressionnants : rien qu'à Saqqara Nord, où un culte était rendu à Thot, signale Pascal Vernus, « on évalue à pas moins de quatre millions le nombre des ibis inhumés de la fin de l'époque dynastique au début de l'époque romaine, soit à peu près 10 000 par an pendant quatre siècles. C'est un spectacle hallucinant que ces galeries souterraines de 300 à 400 mètres, chaque paroi étant doublée jusqu'au plafond d'empilements de jarres remplies de momies. »

« Les analyses ont montré que ces individus étaient tués pour être momifiés, précise Christiane Zivie-Coche. Ils apparaissent comme des sortes d'ex-voto à la divinité, mais ce ne sont pas des animaux sacrés. Parfois, à l'intérieur de la

Le dieu crocodile Sobek.



SANDRO VANNINI

superbe momie d'un animal, se trouvent des os appartenant à une autre espèce : c'était l'apparence qui comptait. » Pour elle, il est difficile d'être catégorique sur l'idée d'une dérive des pratiques religieuses : « On a le sentiment d'une dévotion personnelle qui s'exerce en marge de ceux qui pratiquent le culte, mais en accord avec eux. Et cette dévotion est plus sensible aux époques récentes. »

La question du statut de l'animal dans la religion égyptienne n'est donc pas tranchée, alors qu'on continue à découvrir régulièrement de nouvelles nécropoles d'animaux comme, en 2002, ces tombes humaines réutilisées pour des centaines de canidés dans l'oasis de Kharga. Mais, parallèlement aux fouilles, des chercheurs explorent une autre piste prometteuse, celle des papyrus. Des textes certes récents – la plupart datent du début

de notre ère –, mais qui précisent certaines pratiques. Depuis quinze ans, Joachim Quack, directeur du département d'Égyptologie à l'université de Heidelberg, traque ainsi, à travers le monde, les 45 manuscrits composant ce qu'il appelle le « manuel du temple », un ouvrage de référence pour les prêtres, répandu dans toute l'Égypte à l'époque romaine. Sa tâche n'est pas facile : beau-

coup de ces documents, découverts lors de fouilles clandestines, ont été vendus entre 1890 et 1930, époque où il n'était pas illégal pour un musée de les acheter, et ils sont aujourd'hui disséminés entre Copenhague, Berlin, Oxford, Florence, Londres ou Vienne.

A partir de ces fragments, dont une partie provient du site de Tebtynis, dans le Fayoum (I^{er} et II^e siècles de notre ère), Joachim Quack essaie d'établir une version complète du Manuel du Temple. « Ils confirment qu'il existait un culte officiel pour certains animaux, précise-t-il. Des employés du temple devaient prendre soin de l'animal sacré, désigné comme un dieu. On lui réservait un complexe architectural, et le manuel signale qu'il faut des ouvertures pour la lumière car les animaux se sentent bien lorsqu'ils voient le soleil. Il indique également où ils doivent être embaumés, et fournit un plan de l'atelier où est effectuée cette opération. »

Mais ces manuscrits donnent essentiellement des instructions sur l'ordonnancement du temple ou les activités quotidiennes des employés. Ils ne disent rien sur la théologie. Pour Joachim Quack, il doit exister d'autres manuels. Il espère qu'ils lui permettront un jour de mieux comprendre les arcanes de la religion égyptienne et de son fabuleux bestiaire.

SYLVIE BRIET

Béatrix Midant-Reynes

« Comment la civilisation pharaonique est-elle née ? »

“ C'est la grande question que se posent tous les protohistoriens de l'Égypte : que s'est-il passé sur les bords du Nil autour de 4000 avant notre ère pour que des populations néolithiques, dont la culture était ni plus ni moins développée que d'autres, donnent naissance en un millénaire à la première royauté étatique du monde ?

Quelles étaient ces populations ?

On a longtemps pensé que les Égyptiens étaient arrivés du Levant, que ce pays n'avait pas de préhistoire. Mais des fouilles menées à partir des années 1990 ont révélé l'existence, vers 6000-5000 av. J.-C., de peuples nomadisant à travers le Sahara, éleveurs de chèvres et de moutons. Autour de 4500 av. J.-C., le climat s'étant aridifié, ils se réfugient vers les zones d'eau permanente, en particulier les oasis et la vallée du Nil, contribuant en amont à l'éclosion de la civilisation pharaonique.

Tout au long du IV^e millénaire, entre Assiout et Assouan, en Haute-Égypte, ces populations se sédentarisent et connaissent un développement extraordinaire, avec une intensification de l'agriculture et de l'élevage et des phénomènes de hiérarchisation sociale.

Comment pouvez-vous les percevoir ?

À travers les nécropoles. Peu à peu, certaines tombes se distinguent des autres. Au départ, nous trouvons de simples trous creusés dans le sol avec des défunts enveloppés dans des nattes, et quelques pots. Bientôt, certains morts sont inhumés avec des objets en ivoire bien manufacturés. Plus tard encore, d'autres commencent à accumuler des poteries dans leur sépulture : des objets communs, mais en grande quantité, comme s'ils transposaient là leur capacité de stockage dans la vie quotidienne, ce qui est une façon d'exprimer leur supériorité. Au cours du temps, les tombes vont se structurer en fonction de ce mobilier funéraire. On élabore un compartiment spécifique pour le corps, séparé du matériel de stockage et déposé dans un coffre. Les sépultures deviennent de véritables petits monuments. **À cette période prédynastique, quels aspects de la civilisation pharaonique peut-on déjà voir en germe ?**

Tout simplement... le pharaon ! Car en suivant le développement de ces tombes, de plus en plus grandes et

fournies, on voit émerger des sépultures à l'architecture élaborée qui ne concernent qu'une minorité d'individus, et enfin une tombe monumentale réservée à une seule personne ! C'est ainsi qu'apparaissent vers 3300 av. J.-C. à Abydos, en Moyenne-Égypte, les grands mastabas en briques crues des premières dynasties.

L'Égypte ancienne est donc née du désert ?

C'est plus compliqué que cela. Ces peuples du Sahara sont à l'origine de la néolithisation de la vallée. Mais à la même époque, dans le Delta, la région de Memphis, se développent d'autres populations, en prise directe avec le Levant, peut-être même le Maghreb. Dans cette Basse-Égypte, la néolithisation suit un cours autonome, très différent. Avec, par exemple, la culture du blé, de l'orge, qui n'existe pas dans le domaine africain. On ne perçoit pas non plus les mêmes phénomènes de hiérarchisation qu'en Haute-Égypte. Il ne s'agit pas pour autant d'une société égalitaire, comme on l'a parfois lu, mais d'un monde de paysans, de céréaliers. Dans cette grande plaine inondable du Delta, qui devait être intensément cultivée puisqu'on a trouvé des vestiges de silos à grains, ils installent un habitat fugace sur de petits îlots sableux.

Finalement, la civilisation égyptienne serait le résultat d'une connexion entre les cultures du désert et celles du Nil ?

Ou plutôt les cultures de l'Afrique et du Levant... Reste à savoir comment cela s'est passé. Vers 3500 avant notre ère, de façon tout à fait énigmatique, l'ensemble de la vallée se retrouve unifiée, avec une culture matérielle identique : on voit, du Delta jusqu'à Assouan, les mêmes modes d'inhumation, les mêmes poteries, les mêmes palettes à fard. Les spécialistes ont longtemps parlé d'expansion « nagadienne », du site de Nagada, une importante cité prédynastique qui a donné son nom à la culture de Haute-Égypte entre 3800 et 3500 av. J.-C. : les peuples du Sud auraient conquis le Nord. Aujourd'hui, cependant, certains chercheurs pensent que cette unification est plutôt le fruit d'évolutions culturelles parallèles.

Est-ce aussi votre sentiment ?

Non, pour moi, c'est une évidence : il y a eu expansion du sud vers le nord. Mais plutôt que d'une conquête guerrière, il a pu s'agir d'une acculturation, les gens du

UN ÉGYPTOLOGUE, UNE ÉNIGME

Nous avons demandé à une vingtaine d'égyptologues, de diverses nationalités et spécialités, de nous confier quelle énigme égyptienne ils aimeraient voir résolue. Merci à eux d'avoir joué le jeu. (Lire aussi pp. 62 à 65.)



DENS DANIEL KINER POUR SCIENCES ET AVENIR

Delta adoptant les modes de vie, de représentation des peuples de Haute-Egypte.

Reste cependant la question de l'architecture : vers 3300, les Egyptiens commencent à bâtir en briques crues. Le Sud est-il aussi à l'origine de cette innovation, ou vient-elle du Nord, après avoir diffusé depuis la Mésopotamie ? C'est mon hypothèse, car dans le Delta, où je travaille actuellement sur le site de Tell al-Iswid, on trouve très nettement dès la période prédynastique des maisons, des palais aux magnifiques murs de briques crues...

Ainsi le Sud aurait inventé le pharaon et le Nord apporté les briques pour l'inhumer...

Reste tout de même l'énigme fondamentale. Qu'est-ce qui s'est cristallisé autour de ces deux grandes cultures qui ont néolithisé les bords du Nil pour qu'elles passent au stade supérieur : celui de l'Etat ? Il y a là des phénomènes internes, sociaux, culturels, qui restent très difficiles à cerner.

Cette civilisation que vous voyez émerger au cours du IV^e millénaire durera plus de 3000 ans. Comment expliquez-vous une telle pérennité ?

D'abord, par la cohérence géographique de l'Egypte ancienne. C'est une vallée encadrée de deux déserts. Ces déserts sont des zones peu pénétrables, occupées par des nomades, des Bédouins, qui ne représentent pas des ensembles culturels forts même s'ils demeurent un danger potentiel durant toute la période pharaonique. Au nord, la Méditerranée restera pour ainsi dire une mer morte jusqu'au II^e millénaire... Le pays est donc protégé des influences extérieures qui sont

souvent cause de la disparition progressive ou brutale des cultures.

Le deuxième élément de réponse, c'est le statut particulier du pharaon, hérité de cette période du IV^e millénaire où se façonne son image. Il ne s'agit pas d'un despote, comme l'écrivait autrefois l'Allemand Karl Wittfogel, mais d'un personnage hors du commun, monstrueux d'une certaine façon, ancré dans une idéologie très forte. Il relève d'une vision magique de la royauté : l'ordre du monde, la Maât, repose sur ses épaules. Ce n'est pas simplement le potentat qui a le plus de silos à grains. Très vite, il devient celui qui a le pouvoir d'ensemencer les champs. L'intercesseur entre les hommes et les dieux, celui qui maintient éternellement le cycle de la vie.

Les Egyptiens savaient, bien sûr, que le pharaon vieillissait comme tout un chacun. Mais ils avaient conçu des cérémonies de régénération, tel le jubilé de la fête-*sed*, célébré traditionnellement dans la trentième année de règne du pharaon. Et ces cérémonies étaient sans doute une réminiscence de rites, remontant à la préhistoire, de mise à mort du chef de clan.

Pour moi, le miracle égyptien est là. Dans ses racines en terre africaine, un monde qui entretient une forte relation à la terre et aux symboles mais au carrefour de deux continents. Si cette civilisation a pu tenir si longtemps, c'est parce qu'elle était fondée sur une idéologie inscrite très profondément dans le vécu de tout un peuple.

PROPOS RECUEILLIS PAR ALINE KINER AVEC BERNADETTE ARNAUD

Directrice de l'Institut français d'archéologie orientale

Des racines en terre africaine, mais au carrefour de deux continents

+ Béatrix Midant-Reynes,
Aux origines de l'Egypte, Fayard, 2003

Un égyptologue, une énigme



DR
GUILLEMETTE ANDREU-LANOË

« Qu'y a-t-il au fond du Nil ? »

“ L'exploration subaquatique des eaux du fleuve à la hauteur des temples de Karnak et Louxor serait riche de surprises. En effet, de nombreuses fêtes religieuses, au Nouvel Empire, se déroulaient sur le Nil. Les barques processionnelles du dieu Amon passaient d'une rive à l'autre. Ces embarcations sont-elles toutes arrivées à destination ? De même, des statues divines ou de grandes stèles ont franchi le fleuve sur des barges. Il est difficile d'imaginer qu'aucun vestige de ces traversées ne demeure au fond du Nil. Son lit s'est modifié, l'exploration ne sera pas chose aisée, mais ce peut être un des défis archéologiques du XXI^e siècle. ”

RECUEILLI PAR SYLVIE BRIET

Directrice du département des Antiquités égyptiennes du Louvre

CHRISTIANE ZIEGLER

« Qui était le Scribe accroupi ? »



DR
XAVIER ROMÉDER

“ Œuvre phare du département égyptien du Louvre, le *Scribe accroupi* garde une grande part de mystère. Alors que la statue, par un réalisme et une expressivité très rares dans l'art égyptien, reflète une véritable personnalité, on ignore tout de l'identité de son modèle. Sa date aussi est controversée. L'œuvre est entrée au Louvre en 1854, à la suite de ”

fouilles conduites par Auguste Mariette à Saqqara. Les informations données par l'archéologue sur les circonstances de sa découverte sont parfois erronées. Il s'agit de toute évidence d'une statue déposée dans une tombe afin de perpétuer un défunt. Elle était probablement fixée sur un socle inscrit aux nom et fonction de son propriétaire. L'attitude du *Scribe*, celle d'un lettré, et sa perfection plastique témoignent d'un niveau social très élevé. Une réponse à nos questions se trouve sans doute dans le tombeau d'où provient la statue. Cette sépulture du temps des pyramides est enfouie sous les sables de Saqqara, mais rien n'interdit de l'explorer à nouveau avec des méthodes contemporaines...

RECUEILLI PAR SYLVIE BRIET

Directrice honoraire du département des Antiquités égyptiennes du Louvre

PATRIZIA PIACENTINI

« Où se trouve la tombe d'Imhotep ? »

“ J'aimerais que l'on puisse un jour découvrir la sépulture d'Imhotep, l'architecte de la pyramide de Djoser, à Saqqara. Ce bâtisseur a eu l'intuition géniale d'utiliser la pierre à la place des briques crues avec lesquelles les édifices funéraires et les temples étaient réalisés jusqu'à la fin de la II^e dynastie. Imhotep a été l'un des grands personnages de l'Égypte ancienne. Il a même été divinisé à l'époque tardive, et l'on a retrouvé des milliers de statuette à son nom. Sa tombe devrait se trouver à Saqqara, près de la pyramide de son pharaon, mais où ? Découvrir sa sépulture et son équipement funéraire, qui sait, un texte dans sa tombe, nous permettrait de mieux connaître ce génie. ”

RECUEILLI PAR BERNADETTE ARNAUD

Professeur à l'université de Milan (Italie)



DR

PASCAL VERNUS

« Pourquoi le Moyen Empire, si prospère, s'est-il effondré ? »

“ Pour moi, l'un des grands mystères de l'ancienne Égypte reste la fin du Moyen Empire (1994-1650). Cette période, qui débute sous la XI^e dynastie, voit renaître, après une époque intermédiaire de troubles et de désunions, une civilisation si prospère qu'elle rivalisera même avec celle de l'Ancien Empire. Pour la première fois, l'Égypte s'étend au-delà de ses frontières habituelles, colonisant le Fayoum, annexant le nord de la Nubie, assujettissant une partie de l'Asie. C'est un temps faste, marqué par des pharaons aux noms prestigieux comme les Sésostris, des réalisations prodigieuses tel le labyrinthe d'Amenemhat III, et une littérature à son apogée : c'est alors qu'est composé le célèbre conte de Sinouhé. Mais, à partir de la XIII^e dynastie, l'État, tout en perpétuant le même régime, semble peu à peu se nécroser. L'art s'abâtardit, les monuments perdent de leur qualité. Un roi asiatique instaure une petite principauté dans le nord de l'Égypte. Puis c'est le coup fatal : vers 1650 av. J.-C., les Hyksos, des sémites, prennent le pouvoir à Memphis. L'Égypte restera un siècle sous leur férule. ”

Pourquoi un tel processus d'érosion ? La conquête du pays par les Asiatiques, souvent évoquée, est selon moi la conséquence plus que la cause. Peut-être ce déclin est-il lié à une évolution de la société. Une nouvelle classe bureaucratique prend de plus en plus de pouvoir aux dépens des anciens nomarques régionaux, nommés par le pharaon. On pourrait imaginer un parallèle avec la Russie soviétique, évoquer une sorte de sclérose interne liée à l'administration. Mais je me méfie de ce genre de comparaison, et pour l'instant, aucune hypothèse ne paraît vraiment satisfaisante.

RECUEILLI PAR ALINE KINER

Titulaire de la chaire d'égyptologie à l'Ecole pratique des hautes études



VALENTINO VINCENZO

JEAN-YVES EMPEREUR

« Comment retrouver, sous la cité moderne, l'Alexandrie passée ? »

“ Alexandrie, la capitale de la dernière dynastie égyptienne des Ptolémées (305-30 av. J.-C.), est une énigme à l'échelle d'une ville. Nous avons, grâce aux sources anciennes, la description de nombreux monuments. Mais leurs plans demeurent comme en lévitation au-dessus de l'Alexandrie actuelle. C'est la seule grande cité antique d'Égypte qui soit ainsi recouverte par une ville moderne.



Parfois, lors de travaux de fondations, une fenêtre s'ouvre sur le passé. A ce jour, nous avons procédé à une bonne vingtaine de fouilles archéologiques et retrouvé des ruines que nous n'aurions jamais imaginées : des maisons datant des premières années

après la fondation de la ville en 331 av. J.-C., avec des mosaïques de galets comme on trouve en Macédoine, patrie d'Alexandre, d'immenses nécropoles...

Malheureusement, pour une fouille menée, vingt autres nous auront échappé. Ce que j'aimerais, c'est voir les entrailles de l'Alexandrie d'aujourd'hui s'ouvrir et nous révéler, par 10 à 12 mètres de profondeur, les Alexandrie passées. Découvrir les palais des Ptolémées. Nous savons qu'ils sont dans le quartier de l'ancienne bibliothèque d'Alexandrie. Strabon nous dit : « Chaque Ptolémée a ajouté un palais à celui de ses prédécesseurs. » Et il ajoute que ce quartier représentait un quart, voire un tiers de la surface totale de la ville. Mais là-bas, l'urbanisation est intensive. C'est une archéologie poignante. A Saqqara ou Louxor, les vestiges sont protégés. Ce qui ne sera pas trouvé l'année prochaine le sera dans un siècle. Ici, ce qui n'est pas découvert aujourd'hui ne le sera jamais.

PROPOS RECUEILLIS PAR BERNADETTE ARNAUD ET ALINE KINER

Directeur de recherche au CNRS, directeur du Centre d'études alexandrines (CEAlex)



PETER DER MANUALIAN

« Qui conservait les archives de la nécropole de Gizeh ? »

“ J'aimerais en savoir plus sur le développement des nécropoles qui entourent les pyramides de Gizeh. Je me demande en particulier quel type de témoignage les Égyptiens conservaient sur la construction des sépultures, le nombre de puits, la direction des chambres funéraires... Je suis en permanence stupéfait, depuis que je dirige le projet d'archivage des sites archéologiques du plateau, de constater qu'il n'y a pas davantage de puits qui se pénètrent les uns les autres. Est-ce que cela signifie que les Égyptiens gardaient des archives très précises de ce « business » de la construction des tombes ? Comment fonctionnait l'administration de la nécropole ? Qui prenait les décisions sur le lieu où pouvait être aménagée une sépulture ? Et combien de temps durait le culte rendu au défunt, avant que la tombe ne soit abandonnée et éventuellement réutilisée ?

RECUEILLI PAR ALINE KINER

Titulaire de la chaire d'égyptologie de l'université d'Harvard (Etats-Unis), directeur des Archives de Gizeh

HOURIG SOUROUZIAN

« Comment ont été transportés les colosses de Memnon ? »

“ J'aimerais pouvoir remonter le temps pour visiter, à Louxor, le temple funéraire du pharaon Amenhotep III (1387-1350), le père d'Akhénaton, au moment de la mise en place des « colosses de Memnon ». Savoir comment ces deux colosses de quartz rouge, de plus de 700 tonnes chacun, ont été transportés depuis Héliopolis du Nord (et la carrière de Gebel el-Ahmar, près du Caire) jusqu'à Héliopolis du Sud (Thèbes) ainsi que l'indique un texte antique. Connaître également la façon dont ils ont ensuite été acheminés, jusqu'à leur érection sur les hauts piédestals qui les attendaient, de part et d'autre de l'axe du temple.

RECUEILLI PAR BERNADETTE ARNAUD

Directrice du Projet de conservation du temple d'Amenhotep III



Pharaon était-il un dieu ?

Le souverain, entre ciel et terre

Né de la semence des dieux, dialoguant sans cesse avec eux, pharaon règne sur le monde comme Horus sur l'horizon. Garant de l'ordre universel.

Darius, Alexandre, Trajan, Marc Aurèle... Ces noms d'empereurs perses ou romains, on ne s'attendrait pas à les trouver sur une liste de pharaons égyptiens !

Pharaons d'opérette, bien sûr, ou plutôt de façade. Pourtant, si certains de ces « souverains » de l'Égypte ne virent jamais le Nil, d'autres, comme Alexandre, reçurent officiellement la double couronne de la royauté. C'est dire le prestige que n'avait cessé de garder le titre, plus de trois mille ans après les rois inconnus de la dynastie 0. *est parfois difficile de déterminer si ce sont les prêtres égyptiens de l'époque qui ont présenté les empereurs romains de manière traditionnelle, ou si les souverains eux-mêmes ont désiré se montrer sous les atours du pharaon, remarque Dominique Valbelle, directrice du Centre de recherches égyptologiques de la*



Palette de Narmer, vers 3000 av. J.-C.

Sorbonne (université Paris IV). *Cela témoigne en tout cas de la fascination pour cette image royale.* » Qui dit Égypte dit pharaon. Et qui dit pharaon sous-entend (à bon escient ?) homme-dieu. Car le souverain a commerce avec le divin dès l'affirmation de la royauté en tant qu'institution, vers 3000 av. J.-C.

« Dans les témoignages les plus anciens, reprend Dominique Valbelle, le roi est déjà un Horus. » Le dieu faucon, planant haut dans le ciel, honoré dans la ville de Hiérakonpolis d'où sont originaires les pharaons unificateurs de l'Égypte, apparaît sur l'une des plus anciennes représentations anthropomorphiques du roi, la palette de Narmer : au-dessus du monarque saisissant l'ennemi qu'il va massacrer, Horus, en miroir, agrippe le lien entourant des prisonniers. Comment mieux dire que pharaon règne sur la terre à l'instar d'Horus dans le ciel ? Quelques siècles

plus tard, ce seront les Textes des Pyramides, « guides » du roi pour l'aider à affronter les épreuves de l'au-delà, qui l'exprimeront clairement : « Je suis né en tant qu'Horus habitant de l'horizon. » Nombreuses seront les représentations du roi assis, un faucon juché sur le dossier du siège.

Après sa mort, la vocation de pharaon est de se transformer d'Horus en Osiris, son père, celui que le dieu faucon, dans la légende osirienne, n'a de cesse de venger. « Osiris apparaît tel le prototype du roi mort, bénéficiaire des rites de momification, destinataire des offrandes », expliquent les égyptologues Marie-Ange Bonhême et Annie Forgeau. Les Textes des Pyramides promettent au roi qu'au ciel, les dieux l'accueilleront comme leur égal en tant qu'Osiris. Leur égal, et leur fils. « C'est mon père. Je suis son fils. Il m'a ordonné de prendre place sur son trône, tandis que j'étais dans son nid. Il m'a engendré de la semence de son désir », dit ainsi d'Amon ●●●



Masque mortuaire en or du roi
Psousennès I^{er} (1045-994 av. J.-C.).
Il porte la barbe postiche, attribut que
les pharaons partagent avec les dieux.

Pharaon était-il un dieu ?

●●● Thoutmosis III (1479-1425 av. J.-C.). Mais pharaon peut se prévaloir de nombreux pères divins. Plus important encore qu'Amon, et présent dès les origines, est Rê, le dieu créateur par excellence, le solaire animateur du cosmos. Les Textes des Pyramides l'indiquent : le roi doit, à sa mort, monter vers « son père Rê ». Il peut en outre, au gré des circonstances, se réclamer fils de n'importe quel dieu. Parmi ses mères célestes, elles aussi innombrables, il s'en détache une, surtout au I^{er} millénaire : Isis, épouse d'Osiris et mère d'Horus.

Cette filiation se lit dans la titulature qui, peut-être autant que la cérémonie du sacre elle-même, distingue sans ambiguïté le roi des autres hommes. Pour les Egyptiens, l'énergie d'un être est contenue dans son nom même. Parmi les cinq noms que porte le souverain, et qui annoncent en quelque sorte son programme de règne, trois attestent de ses ascendances divines. Le nom de couronnement ou solaire, qui apparaît dès la IV^e dynastie, est le signe le plus sûr que l'on a bien affaire à un pharaon, à côté des « nom d'Horus » et « nom d'Horus d'or », qui le rattachent directement au dieu faucon. Ramsès II porte ainsi le nom d'Horus « Taureau victorieux de Maât, maître des fêtes-sed comme son père Ptah-Taneten », le nom d'Horus d'or « A la grande puissance de frappe, l'aimé des Deux-Terres », et le nom de couronnement « La justice de Rê est puissante, l' élu de Rê ».

Un mythe plusieurs fois représenté montre la reine mère engrossée par le dieu en vogue à son époque. Ainsi, Ahmès, la mère de Hatchepsout (1479-1458 av. J.-C.), représentée sur le temple de cette dernière à Deir el-Bahari : « *Après qu'il [Amon, dieu dynastique au Nouvel Empire] eut pris l'apparence de son époux [...], elle s'éveilla à l'odeur du dieu et sourit, en présence de Sa Majesté. Il vint aussitôt près d'elle et, brûlant d'ardeur pour elle, lui donna son cœur, faisant en sorte qu'elle le vît en sa forme de dieu.* » Après quoi la

future femme pharaon et son *ka*, sa force vitale, seront modelés sur le tour de Khnoum, le dieu potier. Comme le sait Hatchepsout, qui a gentiment écarté du pouvoir son beau-fils Thoutmosis III, il est bien utile d'avoir un dieu pour père afin de renforcer une légitimité douteuse. Si c'est le dieu lui-même qui vous sélectionne pour exercer le pouvoir, bien fort doit être celui qui s'oppose à un tel choix...

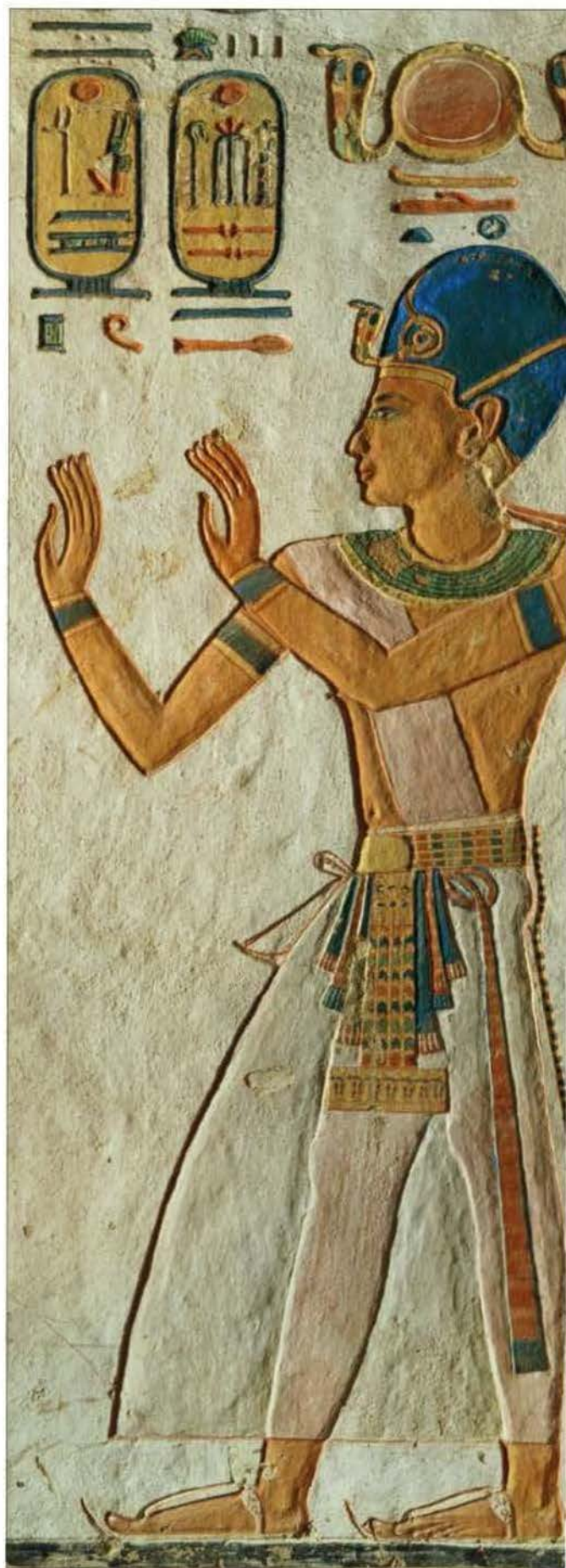
Après la naissance, l'allaitement par une déesse semble être une suite obligée ; pourtant, à l'Ancien Empire, le divin breuvage paraît réservé au pharaon mort, afin de lui garantir une vigueur sans défaut dans sa nouvelle existence. Au fil du temps, cependant, ce rite, qui peut être dispensé par une foule de déesses différentes,

se rattache également au couronnement puis à la naissance. Cette éternelle jeunesse, le pharaon la doit aussi aux matériaux d'une solidité et

d'une richesse incomparables dont son corps est constitué : sa chair est d'or comme celle du soleil, ses os de cuivre « *comme les étoiles impérissables* ».

L'affaire est donc entendue, pharaon est fils des dieux, du moins les innombrables reliefs des temples, les statues, les textes le proclament avec éclat. Un épisode illustré dans les tombeaux de Toutankhamon et Ramsès II, le mythe de la Vache du ciel, précise même que ses fonctions lui ont été conférées par le grand Rê lui-même. Car le dieu solaire régnait jadis sur terre, gouvernant dieux et hommes. Ces derniers s'excitant sans cesse à tramer des complots contre lui, il décida de les châtier et leur envoya son oeil sous la forme de la déesse Hathor. Mais celle-ci se complut à verser des flots de sang. Repentant, le dieu décida d'épargner les hommes mais de s'en éloigner, et s'éleva dans le ciel sur le dos... d'une vache, la déesse Nout, transformée en ruminant pour l'occasion. Il laissait le pouvoir terrestre d'abord à des dieux et demi-dieux, enfin au pharaon, se réservant bien sûr, de loin, le commande-

**Sa chair est d'or
comme le soleil,
ses os de cuivre
comme les étoiles**





La puissance du cobra

Portant le *khéresh* ou couronne bleue, une coiffe de guerre spécifique du pharaon, Ramsès III arbore également à son front l'uræus. Ce terme désigne une femelle cobra dressée, la fille du dieu solaire, l'œil de Rê. Symbole de la force destructrice, l'uræus est une arme au service du roi, exterminant ses ennemis qui sont aussi ceux de l'Égypte. Ramsès III est ici suivi de l'un de ses fils en porteur d'éventail. Tombe de Khaemouaset.

ment suprême. La mission confiée au roi est donc claire : poursuivre l'œuvre du démiurge, et organiser un monde sans cesse menacé par le chaos en maintenant l'ordre, la Maât (*lire l'encadré p. 29*).

L'encens, marque du divin

Car l'obsession des Egyptiens, c'est l'harmonie universelle. Il faut conserver en équilibre non seulement le territoire égyptien, mais l'univers, confié au pharaon, car il a vocation à le soumettre tout entier à la Maât. « *Les Egyptiens sont très conscients que rien n'est acquis et qu'il leur faut sans cesse trouver des formules pour que les choses persistent comme elles doivent être. C'est le génie de cette civilisation : avoir su adapter en permanence un système pour qu'il apparaisse immuable, alors qu'il était en perpétuelle évolution !* », s'enthousiasme Dominique Valbelle.

Point d'histoire en apparence : elle se résume à la répétition d'événements qui se sont passés une Première Fois. Ainsi, « *les faits ne sont là que pour "réaliser" le mythe* », a pu dire l'égyptologue Jean Leclant. Certes, la tâche quotidienne de pharaon se décline sous différentes formes : rendre la justice, veiller à nourrir son peuple, étendre son territoire aux confins de l'univers. Mais ces missions n'ont pour but ultime que de conserver au monde originel sa perfection. Cela, grâce au contrat tout pragmatique passé avec les dieux, dans lequel chaque partie trouve son avantage, et qui se résume ainsi, selon Marie-Ange Bonhême et Annie Forgeau : « *Tu me donneras une crue haute et abondante afin de pourvoir à tes offrandes divines et de* » ●●●

ARALDO DE LUCA



SANDRO VANNINI

●●● *pourvoir aux offrandes divines des dieux et déesses maîtres de la Haute et de la Basse-Egypte, afin de faire vivre les taureaux sacrés, afin de faire vivre tout le peuple de ton pays, leur bétail, et leurs arbres que ta main a créés.* » C'est pourquoi la fonction essentielle du pharaon est de rendre le culte aux dieux, incarnés dans leurs statues, afin qu'ils répandent leurs bienfaits sur le pays. « *Le dialogue avec le divin passe à travers les paroles, le rituel et les objets liturgiques* », précise Claude Traunecker, professeur émérite de l'université de Strasbourg. Encore s'agit-il de définir ce qui, pour les Egyptiens, est divin. Selon Claude Traunecker, « *il faut faire un détour en se demandant, comme l'a fait l'égyptologue Dimitri Meeks, du CNRS, comment on devient divin. Et la réponse est claire : en égyptien, le mot qui désigne ce qui rend divin, c'est l'encens. Par conséquent, tout ce que l'on encense, tout ce qui est l'objet d'un culte est divin. C'est-à-dire les dieux et les défunts, dont*

le point commun est de faire partie de l'imaginaire, d'être inaccessibles dans le monde sensible. Le lieu sécurisé où l'on manipule le divin, où l'on communique avec l'imaginaire, c'est le temple. »

A côté de l'offrande de la Maât, rite par excellence (*lire l'encadré ci-contre*), le roi a pour devoir essentiel de faire bâtir des temples, les « *centrales nucléaires* », selon le terme de l'égyptologue Jean Yoyotte, où s'accomplissent les rites indispensables à la préservation du monde. Il doit aussi présider aux fêtes, essentiellement des processions de statues. Bien évidemment, ne pouvant être partout à la fois, il dispose de petites mains, les « *serviteurs du dieu* », spécialistes chargés, dans tous les temples du pays, de vêtir et nourrir la divinité et de dire les textes sacrés.

Oracles et rêves

Pharaon et ses pères divins dialoguent, donc. Mais comment les dieux parlent-ils à leur « *enfant chéri* », en dehors du cadre rituel ? Dans des circonstances exception-

Des filles de hauts dignitaires, portant des aiguières d'or et des vases d'électrum, font des libations devant le roi, à l'occasion d'une des fêtes-sed d'Amenhotep III. Tombe de Kherouef, Thèbes.

nelles, ils peuvent utiliser différents canaux de communication, en particulier des oracles et des rêves. C'est ainsi qu'en songe, la statue de Ptah donne à Merenptah, successeur de Ramsès II, un glaive, signe de victoire future. Thoutmosis IV (1397-1387 av. J.-C.), est-il inscrit sur la *Stèle du songe* au pied du Sphinx de Gizeh, reçoit la promesse du pouvoir. Les dieux confèrent également au souverain un discernement supra-humain, et donnent à sa parole des propriétés créatrices. Exécuteur de leurs œuvres, il peut dire à ses sujets : « *Je veux vous informer de ce qui a été ordonné de par moi. J'en ai pris connaissance auprès de mon père.* » Il est à peine besoin de mentionner les avantages que confère l'inspiration divine : on peut ainsi se dédouaner de ses actes sur plus haut placé que soi...

A l'intersection du ciel et de la terre, le roi « *a un pied dans les deux camps* », explique Claude Traunecker. *Quand le pharaon accomplit le culte, il dialogue, par le rituel, avec les dieux. A ce moment-là, il fait partie de la famille. Une fois qu'il a posé*

La Maât, fragile équilibre du monde

Du chaos originel, le dieu créateur a fait jaillir l'ordre, ou *maât*, l'harmonie universelle de l'univers comme de la société. A la suite du démiurge, et à son image, le pharaon doit rendre le monde conforme à la *maât* et permettre à celle-ci d'anéantir *Isefet*, le mal, l'injustice toujours menaçants, inhérents aux hommes et aux phénomènes naturels. Rite suprême, l'offrande de la *maât* permet au pharaon de montrer aux dieux qu'il exerce correctement son mandat. Hatchepsout pourra dire : « *Je lui ai offert Maât qu'il [le dieu Amon] aimait, car je sais qu'il en vit. Elle est mon pain et je bois sa rosée.* » Le pouvoir est ainsi borné : le pharaon ne peut aller contre Maât, car ce serait courir le risque que les dieux se détournent des hommes et laissent la terre retourner au chaos.

Concept abstrait aux débuts de

l'Ancien Empire, la *maât* symbolise non seulement l'ordre, mais aussi la vérité et la justice, en vient très vite à être représentée comme une déesse portant un bandeau dans lequel se glisse une plume d'autruche.

Sœur mystique du pharaon, elle est associée au dieu Rê : dans les Textes des Pyramides, dès la V^e dynastie, elle se tient derrière lui, avant de devenir sa fille au Nouvel Empire. Comme époux, la tradition lui accorde Thot. La *maât*, notion centrale dans la vie de l'Etat, l'est aussi dans celle des individus. Elle est souvent figurée dans les sépultures, car elle joue un rôle capital dans les péripéties qui attendent le défunt dans l'au-delà, lors de son jugement devant le tribunal d'Osiris : le cœur du mort, siège de sa conscience et de

ses pensées, est placé sur l'un des plateaux de la balance, l'autre contenant Maât, représentée parfois sous forme d'une statuette, parfois seulement par sa plume. Lorsque le cœur pèse plus lourd, c'est qu'il est entaché de péché et mérite un châtiment immédiat : un monstre se tient aux aguets pour dévorer le défunt. Si l'âme est plus légère que Maât, le mort pourra accéder au monde des bienheureux.

son encensoir, son vase à libations, qu'il a rendu les textes au ritualiste et qu'il retourne aux soins du gouvernement, il est comme les autres Egyptiens. » « *Le roi n'est pas d'essence divine, mais sa fonction l'est*, précise Dominique Valbelle, à la suite de l'égyptologue Georges Posener qui, le premier, a défini dès 1960 la double nature de la divinité pharaonique. *Sa personne l'est par ricochet.* »

Un rituel spécifique, la fête-*sed*, marque clairement cette dichotomie. Au fil du temps, en effet, l'énergie divine qui emplit la personne royale s'épuise, et il lui faut « recharger ses batteries ». C'est le but de la fête-*sed*, ou jubilé, mise en œuvre au bout d'une certaine période de règne, en général trente ans. La célébration de cette véritable renaissance est marquée par l'érection de nombreux monuments et donne lieu à de grandes réjouissances populaires, musiciens et danseuses étant au premier rang. Accompagné de la reine, le roi effectue différents déplacements soigneusement codifiés, tant en

litière qu'en barque. Il reçoit solennellement les tributs de ses vassaux et tire des flèches vers les quatre points cardinaux, s'assurant ainsi de la possession de l'univers tout entier. La fête culmine dans une course rituelle dite « du taureau Apis » : vêtu d'un pagne appelé *chendjil*, une queue d'animal accrochée à sa ceinture, le souverain démontre ainsi qu'il conserve force, vigueur et faveur des dieux.

Que le pharaon ne soit après tout qu'un homme, une anecdote le démontre clairement. La scène se passe en 1274 avant notre ère, à Qadech, dans l'actuelle Syrie du Nord. Ramsès II livre contre les Hittites une grande bataille, celle-là même qu'il fera représenter sur son temple d'Abou Simbel dans une débauche d'auto-glorification. Pourtant, à côté de l'affirmation de sa puissance guerrière d'homme-dieu, les fresques le montrent aussi sous une face plus humaine. Seul, entouré d'ennemis, il demande son aide au dieu Amon, lui rappelant les temples qu'il lui a construits, les offrandes qu'il ●●●

Roi d'époque
ramesside
(vers 1300-1100
av. J.-C.), présenté
dans le rite de
l'offrande
de la Maât aux
dieux.



MUSÉE DU LOUVRE/DAGLI ORTI

Pharaon était-il un dieu ?



Khéphren (2520-2494 av. J.-C.) protégé par le dieu faucon Horus.

●●● lui a faites. *« A cet instant, souligne Claude Traunecker, il est un Egyptien comme un autre : il a peur, et s'adresse à la divinité avec une humilité qui n'est pas celle d'un dieu. »* Le grand Ramsès lui-même ne serait donc pas invincible... Amon, heureusement, écouterait sa prière : *« Je suis ton père et ma main est avec toi. »*

« Flairer le sol » devant le roi

Aux oubliettes, donc, le mythe de la toute-puissance royale, puisque le roi ne peut changer le cours des événements. Mais s'il n'a pas en tout point la stature des dieux, il s'élève cependant au-dessus des hommes ordinaires. Ce statut à part s'expose d'abord dans les complexes funéraires, comprenant pyramide et temple, construits pour lui dès l'Ancien Empire et conçus pour associer le roi et la divinité. En province se multiplient les chapelles du *ka*, destinées à rendre un culte au roi vivant. *« Au Nouvel Empire, explique Dominique Valbelle, dès que le roi est nommé, on construit sa sépulture pour qu'il puisse avoir la destinée solaire qui lui revient, ainsi qu'un "temple de millions d'années", centre du processus religieux et économique qui permettra le culte royal. »* Ce temple peut être un édifice complet ou une partie de bâtiment, comme la salle hypostyle du sanctuaire d'Amon à Karnak. *« Le culte du roi s'exprime surtout par des rites concernant les statues, en particulier des processions d'effigies royales, poursuit Dominique Valbelle. Sur un portique de Thoutmosis IV à Karnak sont par exemple représentées plusieurs figures du roi de type différent, destinées à divers rituels. »*

Les simples sujets n'avaient pas accès à l'intérieur des temples, réservé au pharaon et à ses prêtres, mais pouvaient se masser sur les parvis. Au Nouvel Empire, on voit se développer des cultes aux colosses placés en avant des temples, qui deviennent ainsi des sortes d'entremetteurs entre le peuple et le roi. *« On possède des stèles très plaisantes où l'on voit des gens rendre ce culte à l'effigie royale, et le roi vivant leur jetant des récompenses », s'amuse Dominique Valbelle.*

Mais certains souverains bénéficièrent aussi au fil du temps de cultes populaires, qui s'adressaient à leur personne à travers leur effigie. Ils sont une dizaine à avoir été l'objet de la vénération de leurs descendants, voire de communautés locales ou professionnelles. Ainsi Amenhotep I^{er} (1525-1504 av. J.-C.) et sa mère, Ahmès-Néfertari, ont été particulièrement vénérés à l'époque ramesside, longtemps après le règne du pharaon. Chez les artisans de Deir el-Medineh, le souverain était même considéré comme un « saint patron », et l'on sortait sa statue lors des processions ! Il était réputé pouvoir guérir des maladies, et l'on rédigeait à son attention des questions écrites afin qu'il règle les conflits de la communauté. « Un grand nombre de statues et de stèles témoignent de ce culte, depuis la haute société jusqu'à des gens très simples », rapporte Dominique Valbelle.

Le sommet de la popularité a peut-être été atteint par le roi Snéfrou, de la IV^e dynastie, dont la littérature et les contes ont dressé un portrait amusé et flatteur auquel son goût pour la bonne chère et les belles femmes n'était peut-être pas étranger. Au contraire de son fils Khéops, qui a laissé à ses sujets une très mauvaise image. Les rois conquérants font également l'admiration de siècle en siècle : Thoutmosis III, Sésostri III ou Ramsès II sont restés légendaires, tout comme le premier des premiers, le pharaon unificateur de l'Égypte, Narmer-Ménès.

Malgré ce culte rendu au souverain à travers ses statues, « il n'y a pas beaucoup de témoignages d'une adoration du roi vivant en tant que tel », remarque Dominique Valbelle. Même s'il est certain que sa personne pouvait causer un certain émoi à ses sujets ! Les courtisans « flairent le sol » devant lui. « J'ai fait des adorations très grandement, des louanges à m'étouffer, j'ai jubilé car on m'a fait toucher le sol, ma tête a percé le firmament ; j'ai éraflé le ventre des étoiles », dit le prince d'Assouan Sarenpout en apprenant les faveurs que Sésostri III lui réserve. Tandis que dans le conte de Sinouhé, le héros raconte que lorsqu'il a approché pharaon, « j'étais étendu sur mon



ARALDO DE LUCA

ventre, je perdis connaissance » « On a beaucoup dit qu'on ne pouvait pas toucher la personne du roi », rappelle Claude Traunecker. Il est certain qu'il y a des tabous. « La magie n'est pas loin. « Les pas du roi provoquent des ondes d'énergie sacrée », expliquent Marie-Ange Bonhême et Annie Forgeau. Et, rapporte Claude Traunecker, « un conte de la V^e dynastie raconte qu'un jour, le roi laissa échapper son sceptre qui frôla un certain Raour. Pour conjurer les effets néfastes que cet effleurement aurait pu produire, le roi lui dit aussitôt : "Ne t'inquiète pas, il ne te sera pas fait de mal." »

La titulature de Caligula

A côté de ces pratiques déférentes, voire superstitieuses, d'autres étaient moins révérencieuses... Car le peuple savait, lui aussi, bien distinguer la fonction royale, intouchable, de la personnalité qui l'incarnait, et il ne se privait pas de juger et gloser sur ses souverains, même à quelques siècles de distance. Un texte du Nouvel Empire met ainsi en scène le roi Pépi II de la VI^e dynastie, détenteur, soit dit en passant, du plus long règne de l'histoire égyptienne : 96 ans ! Or, dit le conte, le soir venu, le roi se rendait seul dans la maison de son général en chef. Une échelle lui était tendue, et Sa Majesté grimpait pour « faire avec le général ce qu'elle désirait faire avec lui... ». Manière

Eventail de cérémonie orné de vautours portant les couronnes de Haute (à gauche) et de Basse-Egypte. Fléau et sceptre, insignes de l'autorité royale. Trésor de Toutankhamon.

Catalogue d'exposition
Pharaon, Institut du monde arabe, Hachette, 2004

Marie-Ange Bonhême et Annie Forgeau, Pharaon, les secrets du pouvoir, Armand Colin, 1997

Pascal Vernus, Dictionnaire amoureux de l'Égypte pharaonique, Plon, 2009

discrète de raconter une aventure homosexuelle ! « Nous avons aussi quelques caricatures », rapporte Dominique Valbelle, mais ce sont des jeux de dessinateurs. » Les cas sont rares de véritables critiques. Pour autant, y avait-il une censure ? « Il existait probablement une opposition, une littérature de contestation, mais ce devait être très limité à certains milieux de scribes. La censure est difficilement concevable dans l'État pharaonique, car elle aurait mis en péril ses fondements mêmes. Lorsqu'il y a contestation d'un roi, c'est toujours pour mieux mettre en valeur l'action d'un autre. »

Quant aux pharaons eux-mêmes, comment considéraient-ils leur royale personne ? « Ce ne devait pas être aisé d'être dieu sur terre, réfléchit Claude Traunecker. Passer de l'état de simple Égyptien à celui de divinité, même dans une dynastie bien en place, c'est compliqué, parce qu'il y a des rivalités de palais... » « Dans la famille royale, il ne devait pas être difficile de se sentir prédestiné, nuance Dominique Valbelle. Et depuis la première période intermédiaire, au tournant du II^e millénaire, les souverains expriment leurs qualités humaines, qui sont prises en compte dans l'exercice du pouvoir. Les hymnes royaux détaillent les qualités propres aux pharaons, et les raisons pour lesquelles ils sont souverains à juste titre. Lors d'un changement de dynastie, ce sont ces qualités qui sont considérées comme les raisons de l'accession à la fonction pharaonique. »

Au-delà de l'évidence de leurs imperfections, du vieillissement et de la mort, les pharaons croyaient-ils eux-mêmes à leur caractère divin ? « Je l'espère pour eux ! s'amuse Dominique Valbelle. Je ne vois pas pourquoi ils seraient les seuls à ne pas en être convaincus. » S'ils n'y croyaient pas assez, de toute évidence, d'autres s'en chargeaient, et cette idéologie royale perdura trois mille ans, « engluée dans les vieux rituels jusqu'à l'absurde : c'est ainsi qu'on retrouvera Néron ou Caligula avec une titulature », conclut Claude Traunecker. Car seul le christianisme aura raison de cet homme-dieu qu'était le pharaon.

FLORENCE LEROY

Que s'est-il passé à la mort **d'Akhénaton** ?

Dans l'ombre du roi solaire

Une capitale arasée, des momies disparues, un successeur fantôme...
À la disparition d'Akhénaton, l'Égypte entre dans des temps obscurs.

 **Dimitri Laboury,**
Akhénaton,
Pygmalion, 2010

Marc Gabolde,
Akhénaton, du mystère à la lumière,
Gallimard,
« Découvertes »,
2004

Catalogue d'exposition,
Akhénaton et Néfertiti. Soleil et ombres des pharaons, Musées d'art et d'histoire de Genève, 2008

Le projet Aton 3 D :
<http://archeovision.cnrs.fr>

Le dixième jour du troisième mois de la saison de l'inondation de l'an III d'Ankhkhépérouré-Méritaton, le fils de Rê Néfernéferouaton-Méritaton », soit vers 1333 avant notre ère, Paouah, « scribe des offrandes d'Amon », adressait au dieu cette supplique que l'on peut encore lire dans une tombe de Thèbes : « *Je désire te voir, afin que mon cœur se réjouisse, ô Amon, le protecteur du pauvre [...]* Comme c'est bon de prononcer ton nom ; c'est comme le goût de la vie, c'est comme le goût du pain pour l'enfant, comme l'odeur des plantes parfumées au moment des grandes chaleurs [...] Tu étais là alors qu'ils n'étaient pas encore advenus, et tu es là alors qu'ils s'en sont allés. » En une date et une prière, voici qu'un Égyptien lambda annonce les énigmes qui, trois millénaires plus tard, passionneront les « égyptophiles » : qui est ce mystérieux pharaon désigné par les deux noms Ankhkhépérouré-Méritaton et Néfernéferouaton-

Méritaton, dont le règne apparaît à la charnière entre ceux de souverains légendaires entre tous, Akhénaton et Toutankhamon ? A qui font allusion ces « ils », venus et repartis ? Quels rapports entretiennent Aton et Amon, et les pharaons qui, par leurs noms, se réclament de l'un ou l'autre dieu ?

C'est que les trois années obscures qui s'étendent de la mort d'Akhénaton (1350-1335 av. J.-C.) à l'avènement de son fils Toutankhamon (1333-1323 av. J.-C.) ont été fertiles en intrigues politiques, trahisons et vengeances en tout genre, sur fond de contre-réforme religieuse. Entre ces deux bornes sûres apparaissent toutes sortes de personnages énigmatiques... Et il faut bien de la perspicacité aux égyptologues pour tenter de reconstituer le déroulement de la pièce de théâtre qui s'est alors jouée à Amarna, la capitale bâtie de toutes pièces par Akhénaton en Moyenne-Égypte. Dans une documentation à la fois pléthorique et peu explicite, les indices sont ténus : représentations non

datées et objets datés mais sans rapport avec des événements, mobilier funéraire avec momies, momies sans mobilier funéraire, souvent en piteux état et parfois sans tête, textes difficilement interprétables, bâtiments démantelés, inscriptions lacunaires... Dernière technique enrôlée dans cette véritable enquête policière, la science médico-légale. En février dernier, Zahi Hawass, secrétaire général du Conseil suprême des antiquités égyptiennes, annonçait ainsi les résultats de l'analyse d'ADN censée déterminer avec certitude les parents de Toutankhamon (*lire Sciences et Avenir n° 758, avril 2010*).

Cette pénurie de sources fiables, qui fait de l'intuition une alliée obligatoire de l'égyptologue, alimente chaque année les hypothèses les plus farfelues comme les plus sérieuses, d'autant que chacun voit Akhénaton à sa porte. Et que les pharaons eux-mêmes se sont entendus pour brouiller les pistes, effaçant des personnages ●●●



Statue colossale
d'Akhénaton
provenant du
temple de Karnak.
La physiologie
particulière du
pharaon a fait couler
beaucoup d'encre.
Souffrait-il d'une
maladie génétique,
que l'on retrouverait
dans les traits de
ses filles ? Ou est-ce
l'expression de
l'esthétique naturaliste
si particulière à
l'épisode amarnien ?
Musée égyptien,
Le Caire.

●●● de l'Histoire, s'appropriant leurs possessions, rayant leurs noms d'un trait de calame ou d'un coup de marteau... Bien difficile de deviner, derrière le filtre religieux, la réalité des faits et les luttes de pouvoir.

Le « complexe du fils de »

Le premier temps de cette pièce en trois actes se déroule dans l'atmosphère de drame qui marque la dernière période d'Akhénaton. Fini les années excitantes du début du règne, lorsque le jeune pharaon doit s'imposer après un père, Amenhotep III, sous le gouvernement duquel l'Égypte, devenue pour la première fois un véritable empire, est au sommet de sa puissance et de sa richesse. « *Akhénaton semble souffrir du "complexe du fils de"*, avance Dimitri Laboury, professeur à l'université de Liège, auteur d'une récente biographie très fouillée. *Monté, tout jeune adolescent, sur un trône qui ne lui était pas destiné, puisqu'il est fils cadet, il lui faut s'imposer face à des courtisans aguerris. Il n'aura de cesse de montrer qu'il est lui aussi un grand roi.* » Dès les premières années, le jeune garçon, tournant le dos aux dieux millénaires de l'Égypte, promeut



COLLECTION DAGL'ORTI

Aton, le disque solaire, comme dieu suprême (*lire l'encadré p. 38*). Pour mieux asseoir sa vision, radicale, de la royauté et de la religion, il élève dans un *no man's land* une ville entièrement nouvelle (*lire l'encadré p. 36*). « *Cet homme n'était pas comme les autres, s'enthousiasme Claude Traunecker, professeur émérite à l'université de Strasbourg, qui prépare un livre sur le souverain. C'était probablement un personnage très têtu, plutôt autoritaire, en rien le gentil pacifiste qu'on a trop souvent décrit.* »

L'an XII marque l'apogée de la course du roi solaire. Aux côtés de

Sur les murs d'une villa d'Amarna, deux des six filles d'Akhénaton et Nefertiti. L'art du temps abonde en scènes familiales empreintes de tendresse.

sa grande épouse royale, la légendaire Nefertiti, et de leurs six filles, il est figuré dans deux tombes de dignitaires recevant solennellement les somptueux tributs de ses vassaux : or et défenses d'éléphants, vases précieux et animaux de prestige comme des chevaux, des gazelles, un léopard.

Dès l'année suivante, cependant, l'atmosphère change. Des deuils rapprochés, peut-être dus à l'épidémie de peste qui sévit alors dans tout le Proche-Orient, frappent la famille royale : en l'an XIV, quatre des petites princesses et Tiye, la mère du roi, sont inhumées dans

Une succession mouvementée

Pharaons

AMENHOTEP III Il aura avec Tiye au moins six enfants : quatre filles, Satamon, Hénoutaneb, Isis et Nébetah ; et deux fils, Thoutmosis (mort jeune) et Akhénaton.



AKHÉNATON Fils de Tiye et d'Amenhotep III, il rompt avec ses prédécesseurs, instituant un nouveau culte et déplaçant la capitale du royaume.



SMENKHARÊ ? Peut-être le prince hittite Zannanza. On ignore s'il monta réellement sur le trône d'Égypte et s'il se maria avant d'être assassiné.



NÉFERNÉFEROUATON

Son identité reste discutée : Nefertiti ou Méritaton ? On ne lui connaît pas d'époux pendant son règne.



Dates de couronnement

1389

1352

1335

1335

Épouses

TIYE Personnalité hors du commun, qui a eu un rôle politique aux côtés de son mari, elle exercera une influence certaine sur son fils Akhénaton.



NÉFERTITI Elle a d'Akhénaton six filles dont deux ont survécu à leur père, Méritaton et Ankhesenpaaton. Et peut-être un fils, Toutankhamon.



NÉFERTITI OU MÉRITATON ? Après la mort d'Akhénaton, sa veuve ou sa fille aurait demandé au roi hittite un de ses fils pour mari. Le souverain aurait envoyé Zannanza.



la tombe royale. C'est d'ailleurs à l'occasion du décès de deux de ces princesses que nous voyons dans la salle dite « gamma » de la sépulture la première probable représentation de Toutankhamon, dans les bras de sa nourrice. Selon une reconstitution de l'égyptologue Marc Gabolde, qui a dirigé plusieurs campagnes de fouilles à Amarna, l'inscription le désigne comme le « fils de la grande épouse royale Néfertiti ». Quant à Kiya, l'épouse secondaire « grande bien-aimée » d'Akhénaton, probablement une princesse venue du Mitanni (au nord de l'actuelle Syrie), elle disparaît de la documentation en l'an XVI. Son cercueil et ses vases canopes seront usurpés pour son royal époux, les monuments construits à son intention attribués aux deux filles restantes du pharaon. Cette disparition est peut-être due à la dégradation des relations entre l'Égypte et le pays d'origine de Kiya. Celle-ci serait alors rentrée dans ses foyers.

Sur le front extérieur, en effet, les choses n'évoluent pas en faveur de l'Égypte. L'allié mitannien est en passe d'avoir trouvé son maître : les Hittites, établis en Anatolie centrale. Le puissant roi Souppiloulouma excite en sous-main

Smenkhârê, souverain éphémère

Qu'en est-il de Smenkhârê, ce roi si éphémère qu'il ne fut peut-être pas roi du tout ? En 1998, l'égyptologue Marc Gabolde en propose une identification inédite basée sur l'un des épisodes les plus déroutants de l'histoire égyptienne. Selon lui, c'est en Anatolie, à Boghaz Koï, ancienne capitale du Hatti, qu'il faut en chercher la clé. Car ce roi égyptien serait... un Hittite ! Il serait arrivé sur la terre des pharaons suite à

une étrange supplique écrite par une reine d'Égypte, sans doute Néfernefrouaton, au roi du Hatti, Souppiloulouma : « Mon mari est mort. Je n'ai pas de fils. Si tu me donnes un de tes fils, il sera mon époux. » Cette requête avait de quoi stupéfier le Hittite, et il atermoya longtemps avant d'envoyer l'un de ses fils, Zannanza. Il avait d'ailleurs bien raison de se méfier, car le prince fut assassiné en territoire égyptien. Avait-il eu le temps d'épouser la reine ?

En tout cas, des cartouches à son nom furent confectionnés. Ils ne comportent pas de nom de naissance, mais deux noms de couronnement, ce qui laisse penser que Zannanza fut « baptisé » d'un nom égyptien en prévision des noces. Certains chercheurs pensent que la supplique a plutôt été écrite par la veuve de Toutankhamon, mais le contexte politique évoqué par la correspondance rend cette hypothèse peu probable.

la rébellion contre leur suzerain égyptien de quelques séditeux, Azirou d'Amourrou (actuelle Syrie du Nord), et Aitakkama, à Qadech. Ces derniers menacent l'influence de l'Égypte en Palestine, obligeant Akhénaton à lancer contre eux une expédition. Les lettres d'Amarna, une correspondance en akkadien (langue diplomatique de l'époque) retrouvée sur le site en 1887, montrent en effet que le roi n'a rien du fantoche détaché des choses de cette terre qu'ont décrit ses pre-

miers historiens, et qu'il suit de près la politique internationale. Akhénaton ne verra jamais le résultat, désastreux, de l'attaque contre ses vassaux rebelles : il mourra dans sa dix-septième année de règne, laissant son pays dans une situation délicate.

L'amant supposé d'Akhénaton

Le deuxième acte ressemble à une histoire de fantômes dont la vedette serait l'évanescent successeur d'Akhénaton. Si évanescent, d'ailleurs, que les archéologues ont même longtemps hésité sur son sexe. Car deux noms apparaissent alors. Le premier, inscrit sur quelques petits objets, chatons de bagues ou empreintes de sceaux, est celui d'un certain Ankhkheperourê-Smenkhârê. L'unique portrait attesté que l'on possède de lui à ce jour est une esquisse dans la tombe amarnienne du dignitaire Mérirê II, où, en tant que « roi de Haute et de Basse-Egypte », il figure en compagnie de sa « grande épouse royale Méritaton ». Laissant libre cours à leur inventivité, ses premiers découvreurs l'ont imaginé frère ou fils d'Akhénaton, et son corégent en même temps que son amant, d'après des représentations qui semblent les montrer enlacés en d'affectueuses étreintes.

L'autre nom, abondamment représenté sur des monuments et du mobilier funéraire, est celui d'Ankhkheperourê-Néfernefrouaton, parfois féminisé en Ankh-et-kheperourê-Néfernefrouaton, ●●●

TOUTANKHAMON Fils attesté d'Akhénaton. La momie de sa mère a été retrouvée, mais non encore identifiée. Est-ce Néfertiti ? Une inconnue, sœur d'Akhénaton ?



AY Peut-être père de Néfertiti, en tout cas mari de sa nourrice. Il porte dès Akhénaton le titre de « père divin » et est omniprésent sous Toutankhamon.



HOREMHEB Général en chef sous Toutankhamon puis Ay. Il effacera les noms de tous ses prédécesseurs amarniens.



1833

1823

1819

ANKHÉSENAMON Née Ankenespaaton, fille d'Akhénaton et Néfertiti, elle épouse son frère ou demi-frère Toutankhamon.



TEY Nourrice de Néfertiti.



MOUTNEJMET Peut-être la sœur cadette de Néfertiti.



TOUTES PHOTOS: ANG IMAGES SA | TOUTANKHAMON ET HOREMHEB: LEWIS

Que s'est-il passé à la mort d'Akhénaton ?

●●● suivi d'épithètes comme « utile à son époux », « aimée de Néferkheperouré » (Akhénaton). Dès les années 1970, les égyptologues parviennent peu à peu à un consensus : c'est ce personnage, une femme, qui a succédé à Akhénaton. Quant au fuyant Smenkhare, il serait le héros d'une histoire étourdissante, comme l'égyptologie en compte peu (*lire l'encadré p. 35*).

Néfertiti, reine pharaon ?

Reste à savoir quelle souveraine se cache sous ces appellations... Et les égyptologues de prendre leur loupe pour scruter les maigres traces qu'elle a laissées, afin d'évaluer les chances des candidates les plus probables. Certains proposent Kiya, mais sa mémoire ayant manifestement été effacée dès la fin du règne d'Akhénaton, l'hypothèse paraît peu défendable. Les options les plus sérieuses concernent deux personnages : Néfertiti elle-même, qui d'épouse et mère parfaite serait devenue pharaonne renégate, le culte d'Aton étant abandonné à cette période ; et Méritaton, fille aînée d'Akhénaton et Néfertiti, âgée d'environ treize ans à la mort de son père.

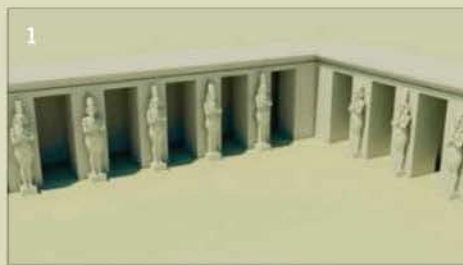
Le sort de Néfertiti reste en effet inconnu. S'il est probable qu'elle fut inhumée à Amarna, la date de son décès est incertaine. Est-elle morte juste avant son époux, comme pourrait l'indiquer le fait qu'elle semble s'évanouir vers l'an XVII du règne d'Akhénaton ? Un fragment d'ouchebti (statuette funéraire) portant son nom et qui la désigne uniquement comme « *grande épouse royale* » pourrait être l'indice, selon Marc Gabolde, qu'elle n'a jamais accédé au rang de pharaon. Mais, objecte Pascal Vernus, titulaire de la chaire d'égyptologie à l'Ecole pratique des hautes études, dans son *Dictionnaire amoureux de l'Égypte pharaonique*, « *étant donné que le mobilier funéraire était très fréquemment préparé longtemps à l'avance, un ouchebti ne prouve pas véritablement que Néfertiti fût morte alors qu'elle n'était que grande épouse royale* ». En outre, ajoute-t-il, « *le premier nom du mystérieux successeur, Ankhkheperouré, était un qualificatif de Néfertiti* ». Autre appellation que porte Néfertiti depuis

La résurrection d'Amarna en 3D

Depuis 2009 s'est mis en place à l'institut Ausonius (CNRS-université Bordeaux III) le projet de recherche Aton 3 D. Objectif : grâce à la modélisation numérique, reconstituer les monuments décidés par Akhénaton et en dresser le catalogue complet, afin de donner des bases plus concrètes à l'étude de la révolution amarnienne. « *Le roi a d'abord fait des expérimentations à Thèbes, sa capitale au début du règne. Quand il est arrivé à un système cohérent, il a décidé*

de créer Amarna ex nihilo, relate Robert Vergnien, qui dirige le projet. *Il a mis en œuvre un projet d'urbanisme très novateur, avec des types de construction inédits, notamment des temples à ciel ouvert.* » Pour construire rapidement une ville entière, des briques de pierre standardisées, les *talatats*, sont mises au point. « *Les égyptologues, archéologues, architectes de l'équipe d'Aton 3 D se réunissent pour rectifier ensemble le modèle mis au point à partir des différentes*

données, expose Robert Vergnien. *Par exemple, pour l'angle du Gem Pa Aton, un temple à Aton bâti à Karnak, au lieu de la restitution généralement admise, une galerie couverte à laquelle s'adossaient des statues ❶, nous avons pu émettre l'hypothèse de statues alignées devant un mur découvert ❷.* » Le modèle 3D, sans prétendre apporter de preuves, aide ainsi à évacuer les mauvaises hypothèses. Une exposition mi-archéologique, mi-virtuelle devrait présenter en 2012 les premiers résultats.



l'an V du règne de son mari : Néferneferouaton, « *belle est la beauté d'Aton* », soit justement le nom du successeur mystère d'Akhénaton. Si l'on y adjoint le fait que « *la Belle est venue* » adopte souvent des attitudes et privilèges régaliens, l'affaire semble réglée : si Néfertiti disparaît alors sous ce nom, c'est qu'elle poursuit la trajectoire ascendante qui l'a mise

Toutankhamon, écarté du pouvoir par sa mère ou sa sœur

en lumière comme aucune autre épouse de roi avant elle, et qu'elle renaît à la mort de son mari sous une autre forme, celle de pharaon. Mais, pour séduisante qu'elle soit, cette identification de Néfertiti à la reine pharaon ne peut masquer les prétentions d'une autre aspirante au titre, sa fille Méritaton. Les arguments en sa faveur, quoique tout aussi indirects, paraissent solides. « *On voit Méritaton prendre du pouvoir à la fin du règne de son père,*

indique Dimitri Labourey. *Elle joue officiellement le rôle d'épouse royale en lieu et place de Néfertiti. Dans les lettres d'Amarna, elle est nommée "maîtresse de la maison" du pharaon.* » De là à penser que son père l'a associée au pouvoir, et lui a conféré le titre de « *grande épouse royale* » après la mort de Néfertiti...

Autre indice : des rondelles en or retrouvées dans la tombe de Toutankhamon qui a usurpé le mobilier funéraire de la reine pharaon. Au lieu du nom de naissance Néferneferouaton, elles portent celui de Méritaton. Enfin, dans l'atelier du sculpteur Thoutmès à Amarna, le même qui a ciselé le célèbre buste en plâtre de Néfertiti conservé au Musée égyptien de Berlin, ont été découvertes plusieurs effigies de la reine pharaon : la bouche tombante ne rappelle en rien la sensualité des lèvres parfaites de Néfertiti, mais fait inmanquablement penser aux puissants portraits de la mère d'Akhénaton, la reine Tiye, grand-mère de Méritaton. Le seul grain de sable dans cette belle démonstration visant à faire de la jeune fille



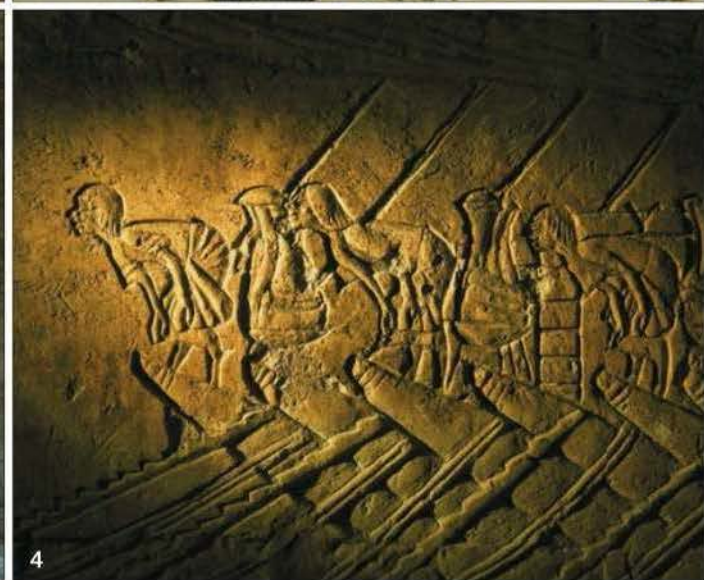
1



2



3



4

l'énigmatique reine s'inscrit sur une petite boîte trouvée dans la tombe de Toutankhamon, et qui porte le nom d'Akhénaton suivi de celui d'Ankhkheperourê Néfernéferouaton, puis du cartouche de Méritaton, présentée comme « grande épouse royale » : pour Pascal Vernus, impossible que ces trois noms désignent la même personne ! « *Le cas n'est cependant pas unique, insiste Marc Gabolde (1). En fait, trois cartouches pour une reine pharaon est une situation bien attestée pour la reine Hatchepsout.* »

Quelle qu'elle soit, voilà l'ambitieuse Néfernéferouaton sur le trône égyptien. Pour Dimitri Laboury, tenant de la thèse Méritaton, celle-ci « a mis Toutankhamon à l'écart le temps de régler les problèmes avec les Hittites, en se liguant contre lui avec sa jeune sœur. Les deux jeunes femmes sont d'ailleurs souvent représentées ensemble ». Néfernéferouaton se réclame de l'héritage d'Akhénaton, et une peinture du palais la montre suivant le pharaon hérétique sur un char. Pourtant, coup

Les vestiges d'un mirage

Bien qu'elle n'ait été occupée qu'une douzaine d'années, Akhé-aton, ou Amarna du nom actuel du site, a conservé les traces d'une civilisation raffinée.

❶ Reconstitution d'une colonne du grand temple d'Aton.

❷ Fragment de pavement (Le Caire, Musée égyptien).

❸ et ❹ Tombes de Houya et Mérité, deux dignitaires.

de théâtre : c'est pendant ses trois années de règne que s'effectue le retour aux anciens dieux. C'est probablement aussi à cette période que l'on songe à réimplanter la capitale religieuse à Thèbes. On a en effet retrouvé sur le site des étiquettes de jarres datées de l'an II, mais aucune de l'an III. Les égyptologues ont longtemps pensé que Toutankhamon était l'auteur de ce revirement. Mais il semble que, décidément, celui-ci n'ait brillé dans l'histoire de l'Égypte que par la redécouverte, des millénaires plus tard, de son trésor funéraire... Un trésor d'ailleurs usurpé à la reine pharaon, qui disparaît mystérieusement après son règne de trois ans ! Vengeance ?

Vieux os et jeunes momies

Il est temps de se pencher de plus près sur l'identité de Toutankhamon, que nous avons croisé pour la première fois bébé dans la salle « gamma » de la tombe royale. Pendant la période Néfernéferouaton, il est probablement en province. Peut-être dans la ville d'Akhmîm,

berceau d'un clan puissant à la cour, celui de Tiye, épouse d'Amenhotep III. Il monte sur le trône vers l'âge de dix ans. Mais une question se pose : de qui est-il le fils ?

C'est pour obtenir une réponse définitive à cette interrogation que Zahi Hawass a ordonné des analyses ADN. Elles font suite à une longue série de recherches émaillées de controverses sur l'identité des momies retrouvées depuis le début du XIX^e siècle, lorsque s'est déclenchée la fièvre « momimaniaque » des archéologues comme du public. Sans surprise, Zahi Hawass a annoncé que Toutankhamon était bien le fils d'Akhénaton. Mais la révélation vient de l'identité de sa mère : ce ne serait pas Nefertiti, mais une des quatre sœurs d'Akhénaton ! Autrement dit, le jeune roi serait né d'une union incestueuse. « *C'est curieux d'apprendre que sa mère est une fille d'Amenhotep III. Laquelle ?* », se demande Claude Traunecker. « *Le dossier s'ouvre à peine, remarque Dimitri Laboury. Et l'on est amené à se poser la question : qui est vraiment* » ●●●

Le culte d'Aton, un monothéisme ?

Premier prophète de l'histoire », « pharaon mystique », « faux prophète », « rationaliste radical » (1)... Depuis la redécouverte d'Akhénaton par les Occidentaux au XIX^e siècle, sa personnalité fascine. Un fondateur de religion imposant à une Egypte foisonnante de dieux une unique divinité, Aton : voilà bien de quoi stupéfier des esprits imprégnés de monothéisme. Jusqu'à Freud, selon lequel Moïse, un Egyptien, aurait transmis aux Hébreux la religion d'Akhénaton ! « Fils élu d'Amon [le caché] », le dieu dynastique, lors de son accession à la royauté, le quatrième des Amenhotep (« Amon est satisfait ») devient en quelques années Akhénaton, « celui qui est utile au Disque ». Le changement d'orientation théologique est décidé dans la première année de son règne, où il fait construire dans le fief même d'Amon-Rê, à Karnak, un temple à sa nouvelle divinité. Cinq ans plus tard, le roi change de nom et bâtit une capitale adaptée à sa théologie. Sa vie devient une liturgie à la gloire du Disque, le couple qu'il forme avec Néfertiti incarnant celui du dieu solaire Rê et d'Hathor, sa compagne, déesse de l'amour. A la fois fils et grand prêtre du dieu, le « bel enfant d'Aton » est le seul à être en contact direct avec son « père ».

« Le dieu d'Akhénaton n'est pas Aton, précise Claude Traunecker, c'est la lumière, la force de vie qui est dans le Disque. Aton n'en est que le signe tangible. » La divinité, dont le nom complet est « Rê-Horakhty qui jubile dans l'horizon en son nom de Shou qui est dans l'Aton », n'a pas surgi brusquement dans l'esprit d'un « fou de dieu » perdu dans des spéculations



Aton, le Disque solaire, verse ses rayons bienfaisants sur Akhénaton et sa famille. Tombe royale d'Amarna.

mystiques. Elle est l'ultime avatar d'une conception de la divinité développée au cours de la XVIII^e dynastie (1550-1291). « A cette époque, les intellectuels égyptiens observent de plus en plus finement la nature », remarque Claude Traunecker. Alors que la mythologie traditionnelle se préoccupait du sort du soleil lors de son trajet invisible, l'intérêt se déplace vers sa course céleste. Amon fusionne progressivement avec Rê, l'animateur du cosmos, pour devenir Amon-Rê sous le règne d'Amenhotep III, père d'Akhénaton (lire aussi pp.24-31).

L'atonisme est-il un monothéisme ? Pour Claude Traunecker, « le culte atonien n'est pas contradictoire avec le culte amonien. Il met en œuvre une autre vision, physique, de l'imaginaire. Peut-être faut-il voir là-dessous des histoires d'argent. Akhénaton a fait marteler les noms de certains dieux, surtout Amon. Mais pas tous... Aurait-il respecté ceux dont le clergé a accepté de

contribuer financièrement à son nouveau culte ? » Dimitri Labourey voit en l'atonisme la synthèse de deux tendances qui s'affirment au Nouvel Empire : une théologie solaire universaliste et une religiosité plus individuelle... dans ce cas, réservée au roi ! « Comme Jan Assmann, professeur d'égyptologie à Heidelberg, l'a mis en évidence, l'atonisme constitue une sortie du phénomène religieux : il se structure autour d'un objet physique avec lequel le fidèle, sauf le roi, n'a aucun contact. C'est une idéologie de cour. » Assmann a repris en l'infléchissant l'hypothèse de Freud : Akhénaton, refoulé dans la mémoire égyptienne, aurait ressurgi sous le nom de Moïse à la période hellénistique. Car il y a bel et bien eu traumatisme. En témoigne la réussite des successeurs d'Akhénaton à effacer pour des millénaires l'épisode amarnien.

1. Appellations des égyptologues Cyril Aldred, Arthur Weigall, Nicholas Reeves et Erik Hornung.

●●● Néfertiti ? Elle n'apparaît que par sa fonction d'épouse du roi. Historiquement, c'est une sorte de coquille vide dont on fait ce qu'on veut. Il est probable que son nom même n'est qu'un nom de fonction, qu'elle aurait pris à son mariage. » On devine que les vieux os de ces jeunes momies (à part Tiye, aucun des protagonistes de cette affaire n'a dépassé la trentaine) n'ont pas fini de faire parler d'eux.

Quoi qu'il en soit, Toutankhamon efface le règne de Néferneferouaton et récupère le corps de son père, inhumé à Amarna, afin de le réenterrer dans la Vallée des Rois. Il se marie avec sa sœur, ou demi-sœur, Ankhesenpaaton, rebaptisée Ankhesenamon, « pour éviter la zizanie, selon Dimitri Labourey. Ils y ont certainement été contraints afin de renforcer la lignée royale ». Par qui ? A côté de la scène du pouvoir, n'oublions pas les coulisses : s'y meuvent et intriguent les conseillers de ces adolescents, hommes mûrs comme le général Horemheb ou Ay, « père divin » et « premier des courtisans » depuis l'époque d'Akhénaton, époux de la nourrice de Néfertiti, peut-être père de celle-ci, et qui, fait exceptionnel, est représenté en compagnie de Toutankhamon sur de nombreux monuments. « Il faut voir les faits derrière l'idéologie, rappelle Dimitri Labourey. Il n'y a pas de roi sans sujets. Il a besoin d'hommes pour exécuter ses ordres. »

Ces deux dignitaires finiront d'ailleurs par monter sur le trône d'Egypte, d'abord Ay, qui devient, à un âge déjà avancé, pharaon pour quatre années à la mort de Toutankhamon ; puis Horemheb, peut-être époux de la sœur de Néfertiti, qui martèle les noms des différents protagonistes de l'ère atonienne, y compris Toutankhamon dont il s'était dans un premier temps réclamé afin d'asseoir sa légitimité. Le souverain démantèle les bâtiments d'Amarna. Ses successeurs iront jusqu'à effacer des listes royales les pharaons allant d'Akhénaton à Ay. C'est ainsi que les anciens dieux de l'Egypte revinrent sur la terre des pharaons. La prière de Paouah était exaucée.

FLORENCE LEROY

1. Akhénaton, de l'ombre à la lumière, Gallimard, « Découvertes », 2005



Entrée nord de Taposiris Magna, avant les fouilles de Kathleen Martinez. Elle aura la surprise d'y découvrir les bases de grandes statues.

SANDRO VANNINI

A-t-on retrouvé le tombeau de **Cléopâtre** ?

La renaissance d'un temple oublié

Statues, tunnels secrets... Taposiris Magna dévoile des vestiges inattendus. Grâce à la ténacité d'une jeune archéologue, qui espère y retrouver la tombe de la dernière reine d'Egypte.

Nichées au sommet d'une crête rocheuse, les ruines majestueuses du temple de Taposiris Magna (1), sur la rive nord du lac Mariout (l'antique Maréotis), dominent un cordon ininterrompu de constructions balnéaires. L'urbanisme galopant d'Alexandrie, seconde métropole d'Egypte, à 45 kilomètres plus à l'ouest, vient grignoter les rivages de la Méditerranée jusque dans ces faubourgs de Borg el-Arab. Mais il suffit de se glisser au cœur des vestiges, entre ces murailles dont les échantillons laissent entrevoir le

Reine ptolémaïque, sans doute Cléopâtre. New York, Metropolitan Museum.



SANDRO VANNINI

bleu de la mer, pour se sentir partir très loin dans le passé. Pour ce voyage millénaire, notre guide est une jeune archéologue de la République dominicaine, Kathleen Martinez. En ce mois d'octobre brûlant, arpentant le dédale sableux des vestiges, elle raconte l'audacieux pari qui l'a conduite en Égypte : retrouver le tombeau de la grande Cléopâtre (69-31 av. J.-C.). Celle qui se faisait nommer Cléopâtre VII Philopator, la dernière reine de la dynastie des Ptolémées, dont le destin élevé au rang de mythe a scellé les 3000 ans d'histoire de l'Égypte pharaonique. « Je suis convaincue que sa sépulture

se trouve dans l'enceinte de ce temple, érigé au II^e siècle avant Jésus-Christ », soutient la jeune femme sans sourciller. Et ce ne sont pas les trouvailles réalisées depuis 2005 qui risquent de l'en dissuader. Car leur énumération est impressionnante. De quoi compenser des débuts difficiles...

Pour Kathleen Martinez, l'histoire commence en 2004. Après avoir tenté de joindre durant un an, sans succès, Zahi Hawass, le secrétaire général du Conseil des antiquités égyptiennes, la jeune Caribéenne, diplômée d'archéologie de l'université de Saint-Domingue, décide de jouer le tout pour le tout en se rendant au Caire. « Pen- ●●●

A-t-on retrouvé le tombeau de Cléopâtre ?

●●● dant des années, raconte-t-elle, j'avais essayé de comprendre la psychologie de Cléopâtre. Comment elle avait pu survivre dans l'univers de violence des Ptolémées. Surtout, une question me taraudait : pourquoi avait-elle utilisé un aspic pour mourir, alors que du poison eût été si simple ? »

Après la défaite d'Actium en septembre 1931 av. J.-C., Marc Antoine, amant de Cléopâtre, se donne la mort. La reine est seule face au vainqueur de Rome, Octave. Pour la jeune Dominicaine, se faire livrer un serpent alors qu'elle est prisonnière de ses ennemis est une prise de risque inutile. « Par contre, cette histoire de reptile prend une toute autre dimension si la mort est associée à un rituel religieux... Et où mieux que dans un temple pourrait avoir lieu une telle cérémonie, quand on est de surcroît une représentante vivante de la déesse Isis ? » Parmi les sanctuaires possibles, celui de Taposiris Magna, situé à une distance idéale d'Alexandrie et des champs de bataille, lui semble tout désigné pour receler le corps de Cléopâtre, et peut-être aussi celui de Marc Antoine.

La mise au monde des temples

Lorsqu'elle se présente dans le bureau de Zahi Hawass, Kathleen Martinez a tout de l'ovni. Elle est inconnue de la communauté égyptologique. Jamais aucun Dominicain n'a fouillé dans le pays. Et elle est prête à financer le début des recherches. Touché sans doute par tant de sincère conviction, Zahi Hawass finit par l'écouter. « Vous avez deux mois pour trouver quelque chose, sinon vous rentrez chez vous, et je ne veux plus jamais entendre parler de tout ça », laisse-t-il tomber.

Une échéance qu'il ne lui sera pas même nécessaire d'attendre... Dans le prestigieux monument de Taposiris Magna, dont les pierres dorées ont reçu la visite, dès 1801, des savants de Bonaparte au cours de la campagne d'Égypte (Rosette et sa pierre ne sont qu'à quelques encablures), puis au ^{xx}e siècle d'archéologues italiens, allemands, hongrois et américains, Kathleen Martinez met au jour une chambre souterraine que personne n'avait décelée. « Le sol est très rusé, avoue la jeune



Statuette en bronze de la déesse grecque Aphrodite mise au jour dans les ruines de Taposiris.



femme, coiffée d'une casquette à la Sherlock Holmes. Il suffit de ne pas pousser ses recherches d'un ou deux centimètres pour manquer des découvertes. »

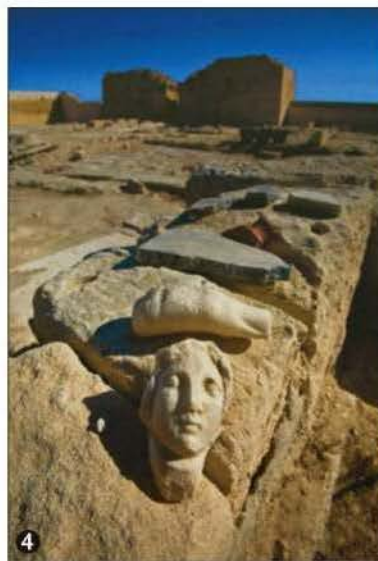
Le coup de chance se reproduit en 2008. Reprenant des fouilles près de ce qu'elle considère comme la véritable entrée du temple, une large brèche ouverte dans le mur nord où l'on peut encore apercevoir les vestiges d'une rampe d'accès, l'archéologue dégage les bases d'une série de statues. A l'opposé du grand pylône, construction monumentale qui, surmontée d'un linteau, marque habituellement l'entrée des sanctuaires égyptiens.

A la suite de ces travaux, qui font également apparaître une statue acéphale du souverain Ptolémée IV (221-204 av. J.-C.) ainsi que de petites représentations de pharaons en granit noir, des excavations sont reprises plus à l'ouest, près des restes d'une chapelle dédiée à Osiris. « Pour de nombreux spécialistes, ce sanctuaire, inachevé, n'avait jamais servi. Or nous avons exhumé des dépôts de fondation sous l'un des murs d'angle de la chapelle », lance Kathleen Martinez, les yeux pétillants. « Ces

rituels sacrés étaient assimilés à une véritable mise au monde des temples », précisera plus tard l'éminent spécialiste Christian Leblanc. Pratiqués par des prêtres, ils se déroulaient en présence du souverain. Parmi les dépôts se trouve un plat de céramique aux inscriptions grecques et égyptiennes indiquant que le temple a été bâti par Ptolémée IV et dédié à Osiris et Isis. Pour Kathleen Martinez, cette découverte prouve que non seulement il était terminé, mais qu'outre Osiris, y était également vénérée Isis. Deux époux, dans la mythologie égyptienne. De quoi conforter la jeune femme qui progresse, tel le « profiler » d'une enquête policière, dans l'une de ses thèses principales : le tombeau d'un autre couple pourrait se trouver là, celui de Cléopâtre et Marc Antoine.

Deux squelettes en position fœtale

Mais les découvertes ne s'arrêtent pas là. Tandis que nous poursuivons la visite du temple, nous tombons soudain sur une vaste cavité de neuf mètres de côté, située dans la roche mère côté ouest. « Il a fallu des années pour creuser un tel quadrilatère », souligne Kath-



Au cœur du sanctuaire

① L'archéologue dominicaine Kathleen Martinez explorant une pièce souterraine. ② Statue royale acéphale de Ptolémée IV, découverte dans le secteur nord du temple. ③ Entrée d'une chambre inconnue. ④ Tête en albâtre d'une statue de Cléopâtre, retrouvée en 2008 dans un conduit du site.

leen Martinez. Sur l'un des côtés, le départ d'un grand puits aux parois maçonnées. « 35 mètres de profondeur, et nous n'avons toujours pas atteint le fond! » Dans un temple visité depuis de si longs siècles, tant de nouveautés étonnent. « On passe facilement à côté des choses quand on est convaincu qu'il n'y a rien. Tout était recouvert de tonnes de gravats jetés là dès la fin de l'époque ptolémaïque », déclare tranquillement la jeune femme.

« En retirant les blocs du tunnel, nous avons déjà récupéré une tête en albâtre de Cléopâtre, ainsi que deux squelettes en position fœtale. Peut-être des prêtres », se risque l'archéologue. Ces corps inhumés et associés à des os d'animaux portaient en effet des ornements. « Pourquoi un tel endroit a-t-il servi de sépulture? Il nous faut parvenir au fond du puits, vérifier si des galeries souterraines n'en partent pas pour rejoindre une chambre funéraire située sous la chapelle d'Osiris et Isis... »

D'autres chambres de ce type ont déjà été dégagées sur le site. L'une renfermait une femme et son enfant. « La mère portait à la cheville un anneau en forme de ser-

pent, avec en médaillon la tête d'Alexandre le Grand... » Nous pourrions voir un peu plus tard les deux squelettes dans une pièce du pylône du temple aménagée pour la circonstance en laboratoire de campagne, et rencontrer, officiant dans l'encoignure d'un escalier dont les marches lui servent d'étagères improvisées, Sara Saber, une jeune ostéologue égyptienne.

A ce jour, près de 400 objets auraient été exhumés du site : des statues en granit et en bronze, des centaines de pièces de monnaie dont beaucoup à l'effigie de Cléopâtre, des poteries et même un ostracon (tesson de céramique) où figurerait le plan du temple d'Osiris! Une curiosité que nous ne verrons pas. Soixante de ces vestiges sont actuellement présentés dans la ville de Philadelphie, aux États-Unis, dans le cadre d'une exposition patronnée par la National Geographic Society.

Des pièces à 35 mètres de profondeur

« Le mystère de ce site réside dans son sous-sol, poursuit Kathleen Martinez. En Egypte, aucun temple n'a révélé tant de cavités souterraines et de tunnels. Pourquoi avoir creusé ces pièces et ces gale-



ries à 35 mètres de profondeur? » Outre de nouvelles anfractuosités récemment détectées dans les sous-sols du bâtiment grâce à l'utilisation d'un radar à pénétration de sol (RPS), les archéologues ont découvert des galeries à l'extérieur du monument. L'une partant vers le nord, l'autre vers le sud. « Malheureusement, il nous a fallu interrompre nos travaux dans la première. Nous avons découvert, tout au début, des bombes et uniformes de la Seconde Guerre mondiale. La police est venue nous demander d'arrêter nos investigations : le président Mubarak possède une résidence non loin de là. »

Seule l'exploration du tunnel descendant en direction de l'ancien lac Maréotis est en cours. Une tête de sphinx y a été retrouvée. « Mais ces travaux de dégagement sont dangereux et lents. » D'autant que le travail ne manque pas pour la jeune femme et la quarantaine d'ouvriers impliqués dans ces fouilles égypto-dominicaines, auxquels s'associe, de temps à autre, Zahi Hawass lui-même. Une nécropole ptolémaïque a en effet été mise au jour aux abords du monument. « Neuf tombes et déjà plus de 500 squelettes et momies », indique l'archéologue égyptien El-Sayed Altahawy.

Les spécialistes sont loin d'être unanimes sur les travaux de Kathleen Martinez. S'appuyant sur des textes antiques, comme les *Vies des hommes illustres* de Plutarque (46-125), beaucoup pensent que la tombe de Cléopâtre devrait plutôt se trouver dans le secteur des palais royaux à Alexandrie. Une zone aujourd'hui très urbanisée, qui risque de demeurer longtemps inaccessible. « Même si ce temple ne cache pas le tombeau de la reine, tout ce que nous y avons trouvé en seulement cinq ans modifie en profondeur ce qui en était connu », conclut la jeune femme.

Conséquence inattendue de ces fouilles, un rapprochement diplomatique s'est noué sous les auspices d'une souveraine disparue il y a 2000 ans... La lointaine île des Caraïbes vient en effet d'ouvrir la première ambassade de son histoire sur l'antique terre des pharaons.

BERNADETTE ARNAUD

1. Taposiris = taphos (tombeau) d'Osiris.

Comment a été bâtie la **Grande Pyramide** ?

Chronique d'un cha

Près de 150 mètres de haut, 5 millions de tonnes de pierres... Aujourd'hui encore, les égyptologues se demandent comment, en 23 ans, a été élevée Khéops. Tentative de reconstitution, émaillée de points d'interrogation.

C'est beau une pyramide, mais bien encombrant, du moins pour l'égyptologie. Selon l'adage bien connu, c'est une pierre dans son jardin, ou, plus exactement, un gros tas de pierres ! », ironise Pascal Vernus, détenteur de la chaire d'égyptologie à l'Ecole pratique des hautes études. Effectivement, aujourd'hui encore, aucun archéologue, aucun architecte de bonne foi ne saurait dire avec certitude comment, à l'aide de techniques rudimentaires, les bâtisseurs de Khéops s'y sont pris pour ériger en 23 années environ, voici plus de quatre millénaires et demi, l'archétype du « grand œuvre » architectural du génie humain.

Ses affolantes mensurations donnent le tournis. Qu'on en juge ! Surface au sol : un carré de plus de 5 hectares. Base : 230,12 m de côté.

Hauteur à l'origine : 146,44 m. Hauteur actuelle, sans le pyramidion qui la couronnait : 137 m. Pente des faces : $51^{\circ} 50' 34''$. Surface totale des quatre faces : 84 000 m². Volume initial : 2 592 100 m³, 2 340 000 m³ si l'on exclut les cavités internes connues. Masse : de l'ordre de 5 millions de tonnes...

Sur la mise en œuvre d'une telle géante, les Egyptiens restent muets. Alors que nous disposons d'une importante documentation pour la construction au Moyen et au Nouvel Empire, aucun écrit, quasi aucun dessin pour l'Ancien, époque des pyramides. Les textes de l'historien grec Hérodote, au IV^e siècle avant notre ère, sont la source la plus ancienne. Mais lorsqu'il visite l'Egypte, les pyramides ont déjà plus de deux millénaires !

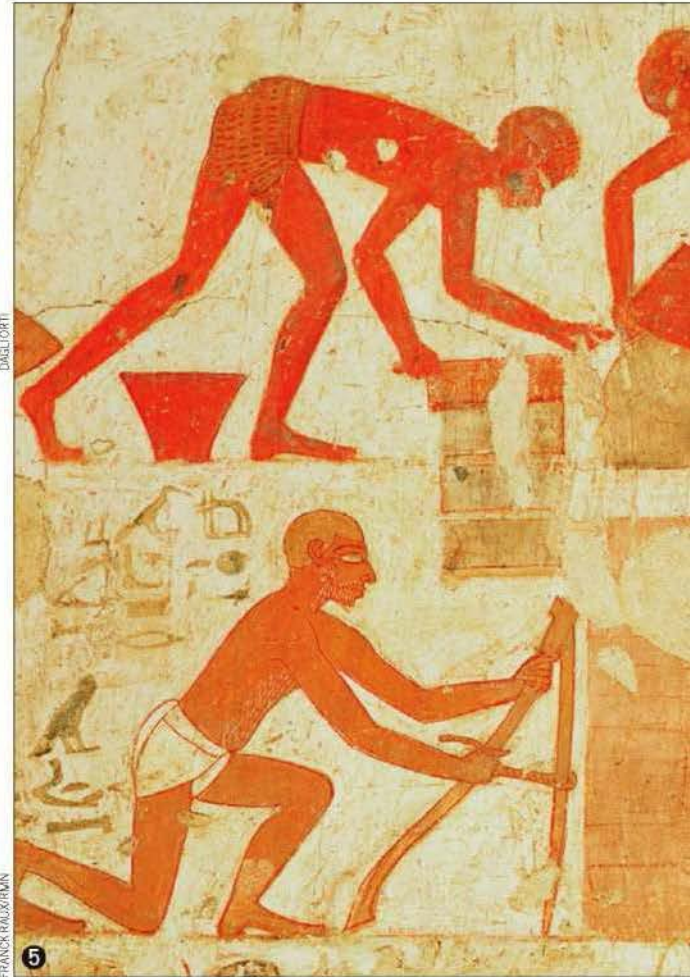
Il reste donc de nombreuses zones d'ombre, dont la principale – et non des moindres ! – concerne les ●●●

ntier pharaonique



Les pyramides de Mykérinos,
Khéphren et Khéops
sur le plateau de Gizeh,
à 25 kilomètres du Caire.

Comment a été bâtie la Grande Pyramide ?



●●● techniques employées pour hisser de plus en plus haut les blocs de calcaire (de 0,5 à 2,5 tonnes) et surtout les poutres de granite des chambres royales (jusqu'à 60 tonnes). Pourtant, les archéologues ont réussi, tant bien que mal, à se faire une idée assez précise de ce chantier pharaonique au sens étymologique du terme. Tentative de reconstitution – émaillée de points d'interrogation! – de la construction de la Grande Pyramide...

Naissance d'un projet

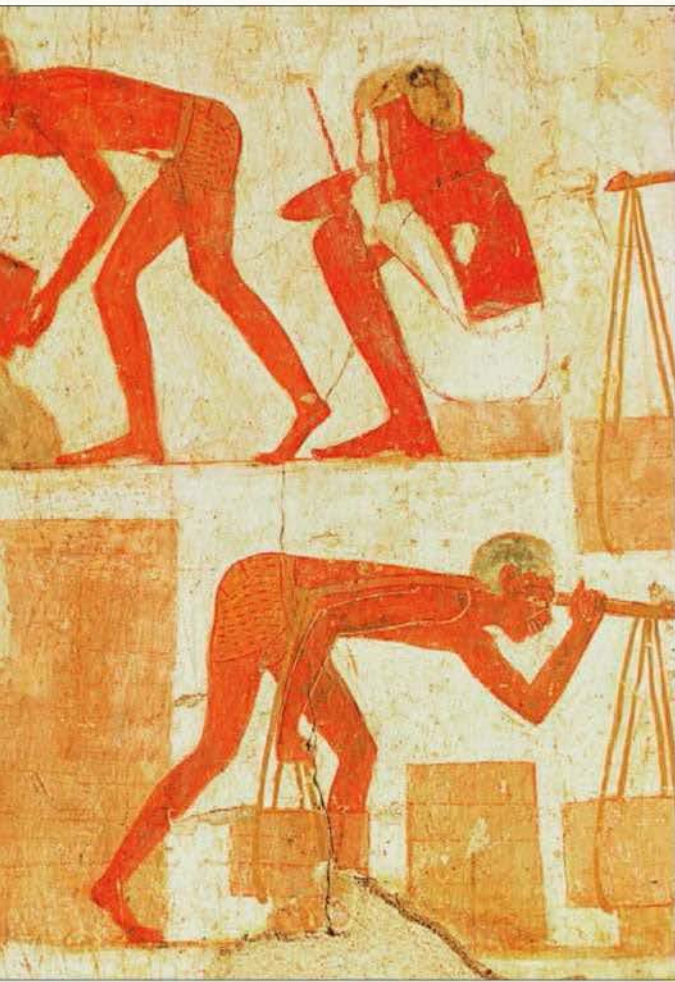
Lorsque Khéops, fils de Snéfrou, premier roi de la IV^e dynastie, et de la reine Hétephérès I^{re}, monte sur le trône vers 2500 av. J.-C., il a vraisemblablement déjà 40 ans passés. Sa priorité est de choisir le site d'implantation de sa tombe. Certes, il est infiniment mieux loti que l'Égyptien de base, dont l'espérance de vie, pour celui qui a survécu à une effroyable mortalité infantile, ne dépasse guère 40 ans. Mais il n'a pas de temps à perdre s'il

veut que sa « demeure d'éternité » soit prête le jour de ses funérailles. Il jette son dévolu sur la limite orientale nord du plateau calcaire de Gizeh, à l'ouest de l'actuelle ville du Caire. Plateau qui, à cet endroit, surplombe le Nil de 70 mètres. C'est son cousin, le grand vizir Hemiounoun, qui, semble-t-il, devient « superviseur de tous les travaux du roi », c'est-à-dire architecte et maître d'ouvrage. Ankh-Haef, gendre de Khéops, également vizir, aurait aussi conduit le chantier. Ces hommes de l'art ne partent pas de zéro. Ils héritent de l'expérience de leurs prédécesseurs, les architectes des six premières pyramides égyptiennes, achevées ou non en moins d'un siècle. Jusqu'au roi Djoser, les tombes des souverains égyptiens étaient des mastabas, simples parallélépipèdes rectangles en briques de terre crue, ne dépassant pas quelques mètres de haut. Pour Djoser, qui régna de 2630 à 2611 av. J.-C., le grand « architecte » Imhotep innova

radicalement. Non loin de Memphis, à Saqqara, empilant six mastabas – en pierre, cette fois! – de volume décroissant, il érige la mère de toutes les pyramides monumentales : hauteur, 60 m, volume, 330 000 m³. Le grand égyptologue français Jean-Philippe Lauer a patiemment fouillé et reconstitué ce complexe funéraire à partir des années 1920. Un type de monument dont la mode va perdurer un bon millier d'années, chacune des pyramides suivantes apportant son lot d'innovations (voir chronologie pp. 48-49).

Le temps des géomètres

Premières tâches des « superviseurs des travaux » : topographier et arpenter le terrain du futur chantier. Pour satisfaire aux exigences du culte solaire, il leur faut tout d'abord rigoureusement orienter les quatre faces du futur édifice selon les points cardinaux. De boussole, point. La petite aiguille aimantée ne sera inventée par les



BRIDGEMAN ART LIBRARY

Chinois que vers l'an mille de notre ère. Solution : l'astronomie. Une technique de détermination du nord parfaitement maîtrisée par les astronomes égyptiens, comme l'atteste cette inscription sur la constellation de la Jambe de Bœuf [Grande Ourse], j'ai passé le temps à observer à l'aide du merkhet, j'ai déterminé les coins de ton temple. »

Le merkhet était une tige de bois percée d'une fente qui permettait à un observateur placé en un point fixe de viser une étoile du ciel boréal à son lever et à son coucher. La bissectrice de l'angle ainsi déterminé indiquait l'axe de rotation de la Terre, donc le nord.

Pour gagner en précision, a suggéré l'égyptologue britannique Iowerth Edwards du British Museum, l'observateur était placé derrière un muret, sans doute circulaire, qui constituait un horizon artificiel. Un

Les Égyptiens nous ont légué de rares objets et représentations qui permettent d'imaginer leurs techniques de construction.

- 1 Mesurage figuré dans la tombe de Menna, scribe du cadastre au Nouvel Empire.
- 2 Outils en bois provenant de du caveau d'un architecte.
- 3 Merkhet ou horloge à ombre.
- 4 Groupe de maillets utilisés par les carriers.
- 5 Construction d'un mur représentée dans la sépulture du vizir Rekhmiré, XVIII^e dynastie.

fil à plomb aligné avec l'étoile, tenu par un aide posté sur le mur, permettait de marquer précisément la position de celle-ci. Résultat : l'orientation de Khéops est exacte à un quinzième de degré près !

Venait alors le temps de « tendre le cordeau », c'est-à-dire de tracer au sol et piqueter un carré parfait de 440 coudées royales de côté. Cette coudée valait 52,36 cm et se divisait en 7 paumes ou 28 doigts. Etablir ce « plan masse », comme disent les architectes, revenait aux géomètres arpenteurs. « Profession fort aguerrie dans l'Égypte antique, pays essentiellement agricole où l'impôt était déterminé en fonction de la surface cultivée... », note l'architecte et archéologue du CNRS Jean-Pierre Adam.

Mais tracer quatre lignes rigoureusement droites de quelque 230 mètres et s'assurer de leur orthogonalité n'est pas une mince affaire. Même si l'on peut construire de parfaits angles droits avec le fameux triangle rectangle de Pythagore, dont les deux côtés font respectivement 3 et 4 coudées et l'hypoténuse 5 coudées. Le même résultat est obtenu par la méthode d'intersection de deux arcs de cercle ayant pour centres respectifs les extrémités d'un segment.

Par ailleurs, un cordeau tendu d'un angle à l'autre ne saurait garantir la rectitude sur une telle distance, ce d'autant plus que le terrain était loin d'être plat. Il était de 10 mètres plus élevé à l'emplacement de la future face ouest qu'au niveau de la future face est. Mais il n'était pas question de le niveler en totalité avant de poser la première assise de la pyramide, car la roche en place ainsi préservée, c'était 200 000 mètres cubes en moins à maçonner, a calculé l'Américain Mark Lehner, qui dirigea la cartographie du plateau de Gizeh.

Le recours à un appareil de visée pour réaliser le nivellement s'imposait donc. Certes, en position verticale, une équerre munie d'un fil à plomb fixé à son sommet, comme celles retrouvées dans les fouilles, constitue un archipendule, c'est-à-dire un bon niveau indiquant l'horizontalité. Mais, compte tenu des précisions obtenues sur ce chantier pharaonique – 2,1 cm entre deux côtés opposés ! –, on peut se

demander si les géomètres antiques ne connaissaient pas déjà la *groma*, une croix horizontale posée sur un tourillon central et stabilisée par quatre fils à plomb, dont les branches permettaient la visée dans deux directions orthogonales. La question se pose aussi pour le *chorobate* – ancêtre du niveau à eau – utilisé par les Grecs et, plus tard, les Romains, notamment pour construire leurs fameux aqueducs. Mais aucun exemplaire, ni description d'époque, de l'un ou l'autre n'ont été retrouvés. Le débat reste donc ouvert sur ce point.

L'art des carriers et des tailleurs de pierre

Khéops est avant tout un énorme assemblage maçonné de blocs de pierre plus ou moins bien taillés en parallélépipèdes rectangles. « Pour les cinq sixièmes du volume (soit deux millions de mètres cubes), ces blocs proviennent d'une carrière de calcaire située au pied même du plateau de Gizeh », estime l'archéologue allemand Rainer Stadelmann, qui a fouillé plus de trente ans le site de Dachour où Snéfrou, père de Khéops, a bâti ses pyramides. Il s'agit d'un calcaire assez grossier, qui a l'avantage de se présenter en bancs horizontaux séparés par des couches d'argile, ce qui en simplifie l'extraction. Pour les maçonneries plus nobles et soigneusement assemblées – parois et plafonds des couloirs internes, chambre dite « de la reine », voûte à encorbellement de la Grande Galerie (voir le plan pp. 48-49) – et bien entendu pour les 84 000 mètres carrés du parement externe, c'est le blanc et fin calcaire de Toura, provenant de la chaîne arabe située de l'autre côté du Nil, qui a été choisi.

Vient, enfin, le granite rose d'Assouan, réservé à la chambre du Roi, aux chambres de décharge qui la surplombent, aux herses et aux bouchons de condamnation des accès après l'inhumation. En tout, quelque 3 400 tonnes de roche, sous forme de monolithes de 20 à 60 tonnes. Une quantité infime en regard de la masse totale de l'édifice, mais un colossal travail d'extraction, de transport et de mise en place de ces monstres au cœur du massif de la pyramide de l'extrême.



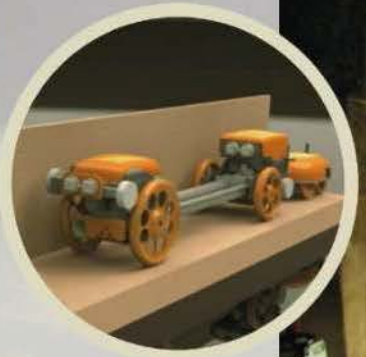
Une cavité secrète dans Khéops ?

Khéops est un casse-tête archéologique, mais pas seulement à cause de sa construction : ses entrailles cachent peut-être un dernier mystère. Certains se demandent en effet si cette masse compacte ne pourrait pas dissimuler des pièces encore méconnues.

Il faut dire qu'avec ses trois chambres étagées du sous-sol au sommet de l'édifice, son plan ne ressemble à aucun autre. Analysant diverses anomalies de la construction, Gilles Dormion proposait en 2004 l'hypothèse d'une quatrième chambre où reposerait encore la momie de

Khéops (ci-contre, en bas). Zahi Hawass lui-même dit la chercher, depuis bientôt dix ans, avec un robot (ci-contre en haut), à partir des conduits de la chambre de la Reine. Révélation à venir dans le mensuel *Sciences et Avenir* de février 2011...

DASSAULT SYSTÈMES



La Grande Pyramide était recouverte de dalles de parement en calcaire disparues au cours des siècles

Les quatre faces sont parfaitement orientées vers les points cardinaux

Conduits d'aération sud

Conduit exploré par le robot Djedi

Chambre dite de la Reine

Emplacement de la quatrième chambre hypothétique

Chambre souterraine

Chambre dite du Roi

Grande Galerie

Conduits d'aération nord

Anatomie de huit pyramides de l'Ancien Empire



Djoser, Saqqara



Sékhem-Khet, Saqqara



Khâba, Zawyet el-Aryan



Snéfrou, Meidoum



Snéfrou, pyramide rhomboïdale, Dachour



SANDRO VANNI/THE DIED PROJECT

Robot explorateur

Depuis 2009, l'université de Leeds mène, en association avec Dassault Systèmes, une mission d'exploration des conduits de la chambre de la Reine. En 2011, Djedi, un mini-robot d'environ soixante centimètres équipé d'une caméra à fibre optique et d'une sonde à ultrasons, expertisera à nouveau ces étroits boyaux de 20 centimètres sur 20. Une tentative précédente avait buté sur un bloc équipé de poignées de cuivre. Fermés aux deux bouts, ces conduits intriguent depuis toujours les archéologues.

L'hypothèse d'une quatrième chambre funéraire

Des « tripes » de la pyramide de Khéops, Gilles Dormion connaît tout. Ce projeteur en architecture en a inventorié, mesuré, relevé, dessiné le moindre détail. Aujourd'hui, ses plans font autorité dans la communauté des égyptologues. Dans cette somme de données, il a mis le doigt sur un certain nombre d'anomalies qui l'ont conduit à pronostiquer, avec son compère Jean-Yves Verd'hurt, l'existence d'une quatrième chambre où reposerait encore la momie du pharaon (lire *Sciences et Avenir* n° 691, septembre 2004). Cette chambre hypothétique serait située légèrement en dessous du niveau de celle de la Reine, et à l'ouest de celle-ci.

Pour lui, les architectes de Khéops auraient procédé en trois étapes successives. Pour s'assurer que Pharaon, s'il venait à mourir avant l'achèvement de l'édifice, aurait une sépulture, ils ont d'abord commencé à creuser dans la roche en place, comme pour les pyramides de ses prédécesseurs, une chambre souterraine. Leur souverain étant toujours en vie lors de l'édification de la chambre de la Reine, – en fait antichambre de l'hypothétique chambre cachée –, ils ont entamé la réalisation de la chambre du Roi. Lorsque, patatras, un accident endommagea les poutres des chambres de décharge de cette dernière, ils se rabattirent sur la

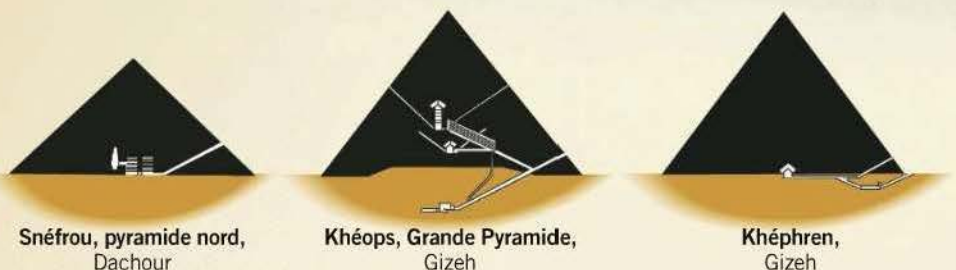
chambre cachée, où serait donc inhumé Khéops. A l'époque, cette prédiction enthousiasma plusieurs égyptologues comme Jean-Pierre Corteggiani, de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire, ou encore Michel Valloggia, de l'université de Genève. Pour en savoir plus, il faudrait obtenir des autorités égyptiennes l'autorisation de réaliser un sondage en ménageant un petit trou dans le plancher de la chambre de la Reine, jusqu'à une cavité dont l'existence a été suggérée en l'an 2000 par un radar géotechnique. Mais, a répliqué Zahi Hawass, ce serait comme percer un trou dans le cœur de l'Égypte...

●●● Pour extraire, tailler et polir ces matériaux, les carriers et tailleurs de pierre du pharaon disposaient d'outils d'une extrême simplicité... et d'une infinie patience, puisée dans un savoir-faire traditionnel transmis de génération en génération sur cet éternel chantier qu'était l'Égypte pharaonique. Leurs instruments allaient de l'universel levier en bois, du percuteur et de l'herminette de pierre taillée, à la scie et au burin de cuivre, en passant par le maillet en bois et le polissoir en pierre dure servant à « égriser » les blocs, avec le sable pour abrasif!

Le cuivre, dont le minerai provenait du Sinaï, contenait diverses impuretés, en particulier de l'arsenic et du bismuth qui le durcissaient un peu. Les bâtisseurs de Khéops en auraient utilisé 230 tonnes durant le chantier pour travailler les blocs de calcaire. Mais, pour garder une relative efficacité, de tels outils devaient être martelés plus souvent qu'à leur tour. Les forgerons ne devaient pas chômer!

Sur le tranchant des scies, point de dents. Ce sont les grains de quartz du sable qui, entraînés par le va-et-vient de la lame, en faisaient office. Afin d'ajuster parfaitement deux blocs consécutifs de calcaire, les tailleurs de pierre avaient un « truc », rapporte l'architecte Jean-Pierre Houdin, l'homme de l'hypothèse de la rampe interne (*lire l'encadré p. 50*). « Ils les accolaient et donnaient un trait de scie dans l'interstice. Après l'opération, les deux faces se retrouvaient ainsi parfaitement jointives. »

Pour extraire les monolithes de granite dans les carrières d'Assouan, situées à plus de 900 kilomètres du plateau de Gizeh, une seule solution : à l'aide d'un lourd percuteur (4 à 7 kg) de dolérite – roche volcanique plus dure que le granite –, creuser tout autour du futur monolithe des tranchées d'une largeur suffisante pour qu'un homme puisse s'y glisser! Reste ensuite à les polir finement lorsqu'il s'agit d'en faire les parois de la chambre du Roi ou son sarcophage. Un travail de longue haleine, qui suggère que les architectes de Khéops ont dû passer très tôt commande aux carriers d'Assouan pour être livrés vers l'an XIV du chantier, ●●●



MEHDI BEHVEZ/AR

Comment a été bâtie la Grande Pyramide ?

●●● date à laquelle on estime que la pyramide atteignit les 43 mètres, niveau de la base de la chambre du Roi.

Inventions logistiques

Un tel moloch du BTP ne se nourrit pas que de pierres, il lui faut aussi du mortier, des cordages, du bois, des engins de transport. Guère de mystères en ces domaines. Pour leurs mortiers, les Egyptiens antiques usaient en grandes quantités du plâtre obtenu en calcinant du gypse, abondant en Egypte. « Une opération simple et économe en énergie – un atout de taille dans un pays aux ressources en bois de chauffe limitées – puisqu'il suffit d'atteindre les 170 à 180°, tandis qu'un four à chaux réclame une température de 1 000° », précise Jean-Pierre Adam.

L'Egypte étant également pauvre en bois de qualité nécessaire à la fabrication des barges pour le transport des blocs de calcaire de Toura et, surtout, du granite d'Assouan – technique attestée par le bas-relief retrouvé sur les murs de la chaussée de la pyramide d'Ounas (2356-2323 av. J.-C.) –, les bâtisseurs importèrent donc, par la voie maritime, des cèdres du Liban. Quant à l'état de l'art de l'architecture navale de l'époque, un bon exemple en est fourni par la barque solaire de Khéops retrouvée, en 1954, dans une fosse au pied de la face sud de la Grande Pyramide. Cette embarcation de 43,30 mètres, qui comportait 1 224 pièces en cèdre ou acacia (elle était démontée lors de la découverte), était assemblée, sans un clou, à l'aide de tenons et mortaises et surtout de cordages. Autrement dit, elle était « cousue », comme nombre de bateaux du pourtour de la Méditerranée dans l'Antiquité !

Profitant de la crue annuelle, les chalands avalaient rapidement la distance entre Assouan et le port artificiel creusé au pied du chantier, au bout d'un canal de dérivation du Nil. Les monolithes y étaient déchargés. Les basses eaux revenues, le vent s'établissant au nord, les bateaux remontaient sans difficulté jusqu'à Assouan.

A l'époque de Khéops, la roue n'est pas connue. Ce sont donc sur des traîneaux qu'étaient tirées les

L'astuce de la rampe intérieure

Les lecteurs de *Sciences et Avenir* connaissent bien le travail de l'architecte Jean-Pierre Houdin, détaillé dans sa livraison d'avril 2007. Son hypothèse pour la construction de Khéops s'articule autour de deux idées-force : l'existence, à trois mètres sous la « peau » de Khéops, d'une rampe interne ayant permis de hisser les matériaux nécessaires à l'édification des deux tiers supérieurs de la pyramide ; et l'aménagement d'un ingénieux système de contrepoids dans la Grande Galerie, ce large corridor en pente qui mène jusqu'à la chambre du Roi, afin d'élever les blocs de granite d'Assouan qui la coiffent. Une théorie qui, pour la

première fois, a été simulée par des outils numériques grâce à une association avec Dassault Systèmes. Sur l'ordinateur, tout fonctionne. Mais scientifiquement, l'hypothèse se fonde essentiellement sur l'interprétation des mesures gravimétriques réalisées en 1986 et 1987 par EDF et interprétées par Huy Duong Bui. On peut effectivement, convient ce spécialiste du CNRS, considérer les anomalies détectées comme la trace d'une structure « en colimaçon » correspondant à cette fameuse rampe interne. Autre indice : une encoche dans l'arête nord-est, que l'architecte interprète comme la preuve de l'existence de cette rampe, mais qui ne

convainc pas beaucoup d'égyptologues. Pour en avoir le cœur net, il faudrait découvrir la galerie de la rampe. Pour l'instant, aucun projet de sondage par forage n'est envisagé au niveau de l'encoche. Restent les méthodes non destructives de détection : radar géotechnique, réflectométrie radar et thermographie infrarouge. Cette dernière, qui repose sur l'observation à distance des faces de la pyramide, est la plus simple à mettre en œuvre. Sur le scanner des températures, le tracé des hypothétiques rampes devrait apparaître, car celles-ci sont plus froides que la maçonnerie massive alentour. A suivre...

 **Jean-Pierre Adam et Christiane Ziegler**, *Les Pyramides d'Egypte*, Hachette, 1999

Mark Lehner, *The Complete Pyramids*, Thames and Hudson, 1997

Jean-Pierre Corteggiani, *Les Grandes Pyramides. Chronique d'un mythe*, Gallimard, « Découvertes », 2006

Gilles Dormion, *La Chambre de Khéops*, Fayard, 2004

Khéops révélé, DVD 3D de F. Tranh, Gedeon Programmes

Patrice Pomey et Eric Rieth, *L'Archéologie navale*, Errance, 2005

pierres, comme le représente un bas-relief du Moyen Empire relatant le transport du colosse de Djéouthitép (60 tonnes), halé par 172 hommes. Ces engins, dont un exemplaire est conservé au Musée égyptien du Caire, étaient faits du même bois de cèdre du Liban que la barque royale. En revanche, les traverses et les rouleaux sur lesquels glissaient les traîneaux étaient de bois locaux, voire de troncs de palmier arrosés pour réduire les frottements.

Pour les cordages, les bâtisseurs de Khéops faisaient feu de toute fibre végétale. Ils mélangeaient allègrement lin, tiges de papyrus, alfa, fibres de palmier... Quant aux innombrables paniers nécessaires au transport du sable et du mortier, ils étaient tressés à partir de feuilles de palmier ou d'osier.

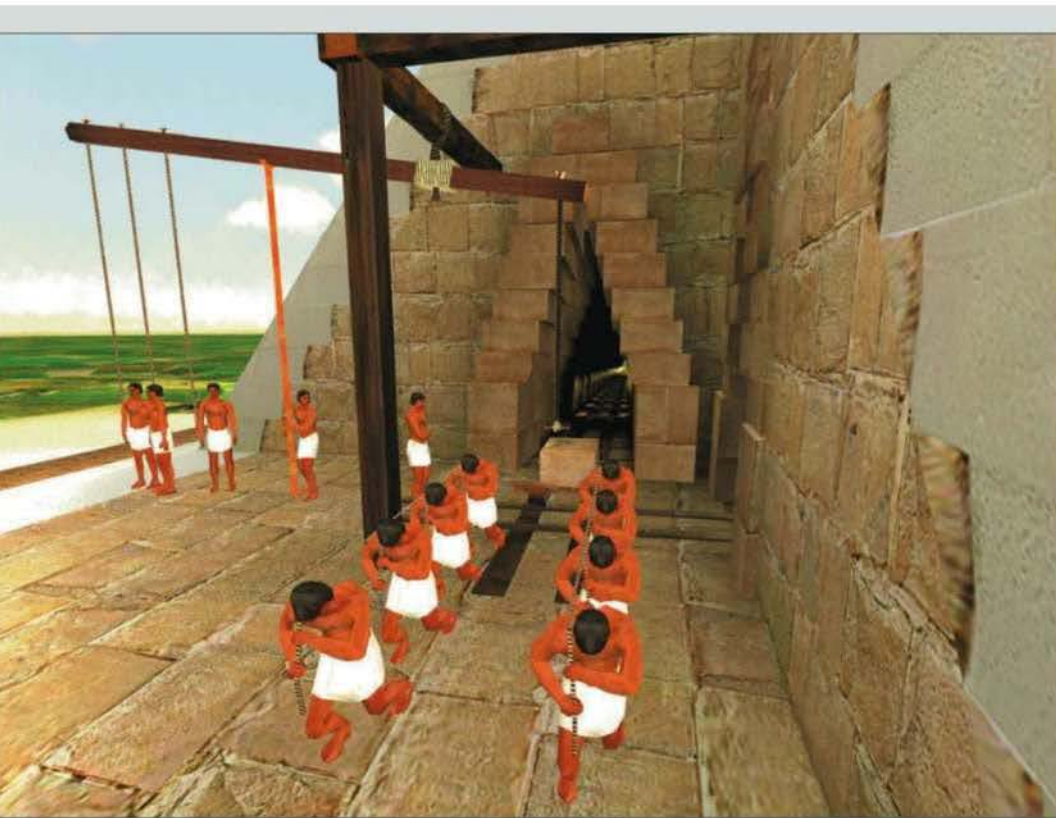
Travail à la chaîne

On l'a compris, la Grande Pyramide n'a pu être construite seulement par de pauvres hères ou des esclaves menés au fouet (*lire aussi l'interview de Zahi Hawass pp. 6-10*). En revanche, le chiffre astronomique de 100 000 ouvriers avancé par Hérodote semble totalement déli-

rant. Aujourd'hui, on table sur un effectif total maximal de 20 000 à 30 000 personnes œuvrant sur et pour le chantier. Au-delà, c'aurait été un monstrueux embouteillage.

Outre les travailleurs permanents, carriers, tailleurs de pierre, charpentiers, forgerons, cordiers, un très gros contingent était constitué par les équipes de halage, de hisse et de mise en place des blocs. Rainer Stadelmann, alors qu'il était directeur de l'Institut allemand d'archéologie du Caire, a calculé que pour édifier Khéops en 23 ans, ce sont chaque jour 340 blocs d'un mètre cube qui ont dû être mis en place. Soit un toutes les trois minutes si la journée de travail était de dix heures !

Ces haleurs étaient en majorité des travailleurs saisonniers requis pour la corvée, sorte d'impôt sous forme de force de travail, due au pharaon. Sans doute s'agissait-il essentiellement de paysans désœuvrés pendant la période des crues. Ils étaient nourris et abrités durant leur présence sur le chantier. Selon Mark Lehner, cette énergie humaine était organisée par entités de 2 000 hommes comportant deux équipes de 1 000 hommes. Chacune



DASSAULT SYSTEMES

de ces équipes était subdivisée en cinq sections de 200 hommes appelées *zaa*. « Chaque *zaa* comportait 10 groupes de 20 haleurs, à moins que ce ne soit 20 groupes de 10 », estime l'égyptologue. En définitive, donc, il est possible que deux entités de 2 000 hommes aient suffi pour alimenter quotidiennement le chantier en blocs de calcaire. En ce qui concerne les monolithes de granite, c'est une autre affaire...

Quoi qu'il en soit, l'efficacité du travail pharaonique était en partie fondée sur l'émulation entre les équipes, puis les *zaa*, si l'on en juge par les inscriptions retrouvées sur le temple de la pyramide de Mykérinos, dont la construction est postérieure à celle de Khéops. Les deux équipes concurrentes s'y étaient autoproclamées « les amis de Mykérinos » et « les saoulards de Mykérinos ». Quant aux *zaa*, elles portaient des noms comme « la grande », « la verte », « la petite », « la dernière », etc. On les imagine bien rythmant leurs efforts par quelque mélodie du genre de celle des piroguiers de l'Ogoué...

Finalement, pour Pascal Vernus, « la grande pyramide est avant tout un chef-d'œuvre bureaucra-

tique ». Un chef-d'œuvre dont la réalisation occasionna cependant bien des souffrances et coûta la vie à bien des fellahs. A preuve : les séquelles physiques observées sur les dépouilles de ceux qui moururent sur le chantier et furent enterrés non loin de la Grande Pyramide, dans un cimetière retrouvé en 1990 par Zahi Hawass, directeur du Conseil suprême des antiquités égyptiennes, et Mark Lehner.

Le défi de la chambre du Roi

Reste la question fatale : comment alimenter le bâtiment en matériaux au fur et à mesure de son

élévation ? Et surtout, monter les colossales poutres de granite d'Assouan à 43 mètres de haut, jusqu'au niveau de la chambre du Roi ? Une énigme encore non résolue, reconnaissait Zahi Hawass lors de sa rencontre, en octobre, avec nos journalistes. « Nous avons trouvé depuis des dizaines de décennies de nombreux indices sur la manière dont a été construite la Grande Pyramide, résumait-il. La seule chose dont nous débattons encore, c'est comment les ouvriers ont élevé les deux derniers tiers de l'édifice. »

Voilà des lustres que cette question lancinante se pose aux égyptologues. Lors de son voyage en Egypte, Hérodote croit détenir la solution de l'énigme. Il recueille ce qu'en disent « les prêtres » dépositaires de la tradition orale. « Il fallut d'abord, écrit-il, dix années de labeur écrasant pour construire la chaussée par laquelle ils traînaient les pierres [...] longue de cinq stades [925 m] [...] et haute à son point le plus élevé de huit orgyies [15 m]. » Plus loin, il relate : « On construisit cette pyramide par le système des gradins successifs [...] puis on hissa les pierres de complément [le parement ?] à l'aide de machines faites de courtes pièces de bois [...] Il y avait autant de machines qu'il y avait de gradins. » Du grain à moudre suffisamment vague pour alimenter à l'infini la querelle des « rampistes » et des « machinistes » qui fait le charme irritant de la « pyramidologie ».

Mais il y a heureusement l'archéologie pour apporter des preuves tangibles. En ce qui concerne les rampes, elles sont attestées dans plusieurs ouvrages d'art égyptiens. La pyramide d'Amenemhat I^{er} (XII^e dynastie), à Licht, construite 500 ans après Khéops, a même conservé l'essentiel de sa rampe de chantier... Une autre est décrite dans un texte du Nouvel Empire : « Soit une rampe de 730 coudées [382 m], large de 55 coudées [29 m], comportant 120 compartiments remplis de roseaux et de poutres et qui atteint 60 coudées [31,40 m] de hauteur. »

Le débat porte désormais sur la forme, le nombre, l'emplacement et les limites de ces escalators antiques. Mark Lehner est ●●●

Renères

A QUOI SERT UNE PYRAMIDE ? Dernière demeure du roi défunt, elle représentait peut-être une voie ascensionnelle pour qu'il rejoigne les dieux.

COMBIEN Y EN A-T-IL ? Une quarantaine.

QUELLE EST LA PREMIERE ? La pyramide à degrés de Djoser (2630-2611 av. J.-C.), à Saqqara.

ET LA DERNIERE ? Les deux dernières grandes pyramides royales datent de la XIII^e dynastie, au Moyen Empire : l'une construite pour le roi Khendjer, l'autre anonyme. D'autres, plus petites, sont bâties jusqu'au IV^e s. ap. J.-C., notamment à Méroé (Soudan).

Comment a été bâtie la Grande Pyramide ?

●●● partisan d'une rampe en spirale, montant autour de la pyramide au fur et à mesure de sa construction. Mais comment alors contrôler ses pentes ? Quant à une rampe frontale, rehaussée et allongée régulièrement – afin de garder une pente de 8 % pour les haleurs de pierres – elle eût, pour Khéops, atteint 1 600 mètres de long et un volume en pierre supérieur à celui de l'édifice ! C'est pourquoi il n'y eut sans doute utilisation d'une rampe que jusqu'au niveau du plancher de la chambre du Roi. A ce stade, les bâtisseurs n'en étaient qu'au tiers de la hauteur retenue pour l'ouvrage, mais ils avaient déjà accumulé les deux tiers de son volume.

Désormais, le combat changeait d'âme. A la course folle au volume succédaient des défis architecturaux inédits dans l'histoire : mise en place des monolithes de granite de la chambre du Roi et des cinq incroyables chambres de décharge empilées sur 21,10 m de hauteur. Une abracadabrantesque structure censée protéger la dépouille royale contre les ravages du temps et l'écrasement de l'édifice sous sa propre masse.

« Nous avons tenté de nombreuses expérimentations sur le site de Dachour, avec les meilleurs ouvriers et des ingénieurs de haut niveau, raconte Rainer Stadelmann. Proposé une hypothèse d'élévation de la pyramide par degrés successifs depuis le centre, qui peut fonctionner. Mais nous n'avons jamais réussi une démonstration absolue. Beaucoup de pierres de parement se sont fendues. » Et de conclure : « Lorsqu'on monte sur la pyramide, on se rend compte que les blocs utilisés dans les hauteurs ne sont pas plus petits ou légers qu'au bas de l'édifice. Les derniers vingt mètres ont dû être très difficiles ! »

Poussant à l'extrême une intuition de son père (lire l'encadré p. 50), l'architecte Jean-Pierre Houdin pronostique et argumente quant à lui l'existence, sous la « peau » de la pyramide, d'une « rampe interne ». Un ouvrage d'art, pour l'instant pur « être de raison », qui, il est vrai, résoudrait l'épineux problème de l'acheminement des matériaux au-delà du niveau desservi par la rampe frontale.

Quant aux machines, qui enflamment l'imagination débordante des pyramidologues de tout poil depuis des lustres, rien, nada, bernique ! Pas le moindre dessin, pas le moindre texte, pas la moindre preuve archéologique de leur réalité ! On imagine mal, d'ailleurs, comment des engins de levage posés en équilibre sur le rebord des assises auraient pu soulever sans basculer de telles masses.

Le mystère de la structure interne

Reste une dernière énigme. A part la disparition de son fin parement de calcaire de Toura, pillé au Moyen Age, Khéops est intacte : nulle certitude donc quant à sa structure interne et, partant, aux phases de sa construction.

Pour les uns, adeptes de la théorie « des accrétions » émise dès 1845 par l'Allemand Richard Lepsius, elle posséderait un noyau central à degrés, héritage de Djoser, ancêtre de toutes les pyramides monumentales. C'est une maçonnerie complémentaire, recouverte du parement, qui la rendrait lisse. Les données des mesures de microgravimétrie réalisées en 1986 et 1987 par EDF, et numériquement interprétées par Huy Duong Bui du CNRS, peuvent être comprises en ce sens. D'autre part, la pyramide à degrés du roi Houni (2600-2575 av. J.-C.) à Meïdoun fut transformée en pyramide lisse. Quant à celle de Mykérinos, la troisième pyramide de Gizeh, sa face nord, évincée au XII^e siècle par le mamelouk Osman Bey qui en cherchait l'entrée, laisse deviner un tel noyau à degrés.

L'archéologue français Jean-Philippe Lauer devant la pyramide à degrés de Djoser à Saqqara. Architecte de formation, il a consacré plus de 70 ans de sa vie à l'étude de ces édifices funéraires.



Pour d'autres chercheurs, Khéops aurait été élevée, assise après assise, sous forme de grands lits de pierres superposés et ce, jusqu'au pyramidion. Thèse renforcée par l'observation des vestiges de la pyramide de Didoufri, fils de Khéops, à Abou Roach. « Ce que je puis vous dire, au vu de la modestie des restes conservés, précise Michel Valloggia de l'université de Genève, qui a récemment fouillé le site, c'est que, conformément aux usages de la IV^e dynastie, les assises de cette pyramide sont horizontales et adossées à un noyau rocheux (45 % du volume de l'édifice !). Il ne s'agit donc pas d'accrétions comme dans les pyramides de la III^e dynastie. » Pour chaque lit, le parement extérieur aurait donc été posé en premier. Les quelques mètres suivants sont constitués d'une maçonnerie à base de blocs taillés bien équarris, mais sans plus. Ensuite vient jusqu'au centre un libage, c'est-à-dire un remplissage de blocs « bruts de carrière ». Ce libage grossier, calé par du « tout-venant » et force mortier de plâtre, comme le montrent les galeries des pilleurs, constitue plus de 90 % de la masse totale de l'édifice.

Mais, dans les deux cas de figure, comment les architectes de Khéops s'y sont-ils pris pour que les quatre arêtes de la pyramide convergent, sans zigzaguer, exactement au sommet théorique choisi ? La question reste sans réponse. En revanche, en ce qui concerne la construction du couloir descendant conduisant à la chambre souterraine, et celle du couloir ascendant vers la chambre de la Reine, les spécialistes ont, enfin, un indice sérieux : les responsables du chantier avaient, semble-t-il, réalisé une galerie-modèle grandeur nature pour les sections et les angles, à l'exception des longueurs. En tout cas, une telle structure, creusée dans la roche à 85 mètres du pied oriental de la pyramide, a été découverte en 1883 par le Britannique Flinders Petrie, le « père » de l'égyptologie scientifique.

Quatre millénaires plus tard, les architectes et archéologues d'aujourd'hui peuvent imaginer les contremaîtres égyptiens venant au petit matin y relever les cotes nécessaires à l'exécution du travail de la journée... **HERVÉ PONCHELET**



La colossale statue veille sur les tombeaux de Khéphren, à gauche, et de Khéops.

SANDRO VANNI

Qui est le **Sphinx** ?

L'énigmatique gardien des pyramides

Khéops ou Khéphren, le père ou le fils... Quel pharaon se cache sous les traits du Sphinx ? Depuis des décennies, les spécialistes scrutent le visage de l'homme-lion.

Depuis plus de 4500 ans, il veille sur le plateau de Gizeh et ses pyramides, majestueux en dépit des outrages du temps. Regardant d'un air légèrement moqueur la foule qui s'agite autour de lui, pas mécontent de garder sous sa coiffe quelques secrets, à commencer par celui de ses origines. Le nombre de spécialistes qui se sont penchés au chevet de ce vieillard impassible doit sans doute dépasser son âge, un âge sur lequel ils n'ont toujours pas réussi à se mettre d'accord. Pas davantage que sur le nom de son constructeur. Khéops ou Khéphren ? Le père ou le fils ?

Domage, les voyageurs de l'Antiquité ne parlent pas du Sphinx. Hérodote, Diodore ou Strabon, qui ont visité les pyramides, l'ont ignoré. La sculpture monumentale ne passe pourtant pas inaperçue : 73 mètres de long, 20 mètres de hauteur et 14 mètres de large pour ce lion à tête d'homme taillé dans un promontoire naturel de roche calcaire. Des dimensions qui dépassent les colosses de Memnon ou les effigies de Ramsès II à Abou Simbel ! Était-il ensablé à l'époque ? Probablement pas, mais peut-être seule la tête se montrait-elle. Au Moyen Âge, les Egyptiens le surnommaient Abu el-Hol, Père la Terreur. Les Français voyageurs

du XIX^e siècle se montrent plus lyriques. Vivant Denon, qui accompagne Bonaparte en Egypte, le décrit ainsi en 1802 : « *L'expression de la tête est douce, gracieuse, tranquille; le caractère en est africain; mais la bouche dont les lèvres sont épaisses a une mollesse dans le mouvement et une finesse d'exécution vraiment admirables : c'est de la chair et de la vie.* » L'écrivain et photographe Maxime Ducamp le découvre en 1850 : « *Il garde encore, malgré ses blessures, je ne sais quelle sérénité puissante et terrible qui frappe et saisit jusqu'au profond du cœur...* » Tandis qu'aujourd'hui, Zahi Hawass, le bouillonnant ●●●

+ Dans les secrets de l'Égypte antique, documentaire de Rob Davies

Les Enigmes du Sphinx, film de Gary Glassman, Arte Editions, 2010

Christiane Zivie-Coche, *Sphinx ! le Père la Terreur*, Noësis, 1997

●●● président du Conseil des antiquités égyptiennes, la seule personne au monde qui puisse se faire filmer sur le dos du Sphinx, le qualifie de « *symbole de notre identité, non seulement en Egypte, mais partout dans le monde* ». Même si l'identité du symbole, reste, quant à elle, mal définie...

Le songe de Thoutmosis IV

Le consensus existe tout de même sur un point : le Sphinx date de la IV^e dynastie (2575-2465), l'époque des grands bâtisseurs de pyramides. Quant à la version officielle, elle semble inébranlable : guides, livres d'égyptologie savants ou grand public désignent sans hésitation Khéphren (2520 à 2494 av. J.-C.) comme son constructeur. Très peu signalent que cette idée est aujourd'hui remise en cause.

Deux sentinelles du Sphinx la défendent, deux fortes personnalités : Zahi Hawass, donc, et Mark Lehner, un Américain qui se consacre depuis trente ans à ce monument, restent convaincus que c'est le fils de Khéops, bâtisseur de la seconde pyramide, qui le construisit. Principal argument : la stèle dite du « songe de Thoutmosis IV », découverte en 1818 entre les pattes de la bête. Une longue inscription y relate un rêve de Thoutmosis IV, encore jeune prince : parti à la chasse dans le désert memphite, il voulut se reposer et s'endormit à l'ombre du Sphinx, qui lui apparut en songe et lui promit le trône s'il le désensablait. Ce que fit Thoutmosis. Or le nom de *Khaef* qui figure dans un cartouche de la stèle pourrait être restitué par *Khafré*, c'est-à-dire Khéphren. « *Une preuve qu'il est bien le commanditaire du Sphinx* », selon Zahi Hawass.

Par ailleurs, comme la statue est intégrée au complexe funéraire de Khéphren, pour Mark Lehner, « *une évidence architecturale la lie à la construction de la pyramide de ce pharaon* ». De plus, la chaussée de drainage qui part de la pyramide de Khéphren passe à côté du Sphinx : cette proximité montre bien qu'il a été construit après, car les bâtisseurs auraient évité de la placer aussi près de la statue.

Enfin, dans les années 1991-1992, Mark Lehner a passé le monument au crible en utilisant la photogra-

phie stéréoscopique. Pas de doute selon lui : le visage du Sphinx présente des similitudes avec celui d'une statue de Khéphren conservée au musée du Caire.

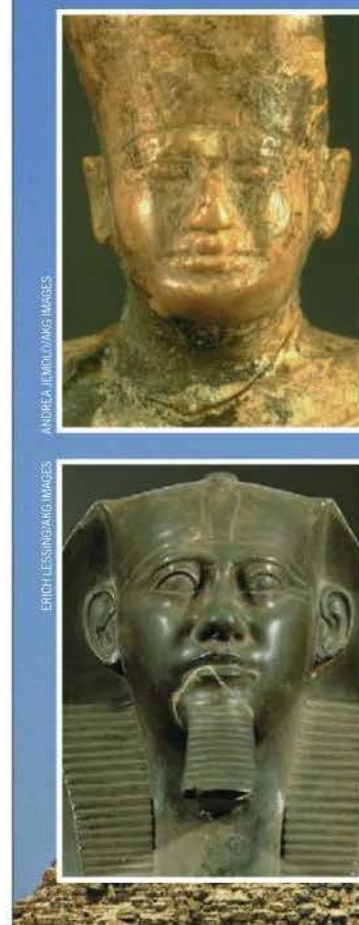
Parallèlement, depuis plus de dix ans, Rainer Stadelmann, égyptologue allemand, égratigne petit à petit la thèse officielle : « *Elle a cent cinquante ans ! Une fois lancée, une idée est reprise et répétée indéfiniment sans critique et sans plus de vérification. Je partageais cette opinion, mais une autre stèle, plus ancienne puisque datant d'Amenhotep II, le père de Thoutmosis IV, a été mise au jour un siècle après celle du Songe sur le plateau de Gizeh. Une inscription y mentionne Khéphren et Khéops. Ces deux noms, pas plus que celui de Khéphren sur la stèle du Songe, ne sont en relation directe avec le Sphinx. Donc, aucune donnée épigraphique ne permet de trancher. J'étais très surpris que cet élément n'ait jamais été pris en compte.* »

Rainer Stadelmann compare alors le Sphinx avec une des rares statuettes de Khéops. Pour lui, la forme du visage est la même : large, menton carré, grandes oreilles détachées. Le némès plissé correspond aux canons existant sous Khéops, tandis que sous Khéphren, cette coiffe royale devient lisse. Stadelmann s'accroche également à la barbe du Sphinx, ou plutôt à son absence de barbe, pour peaufiner son argumentation : le Sphinx avait à l'origine le visage glabre. Tout comme Khéops ou Snéfrou, son

La force animale domptée par l'esprit humain du roi

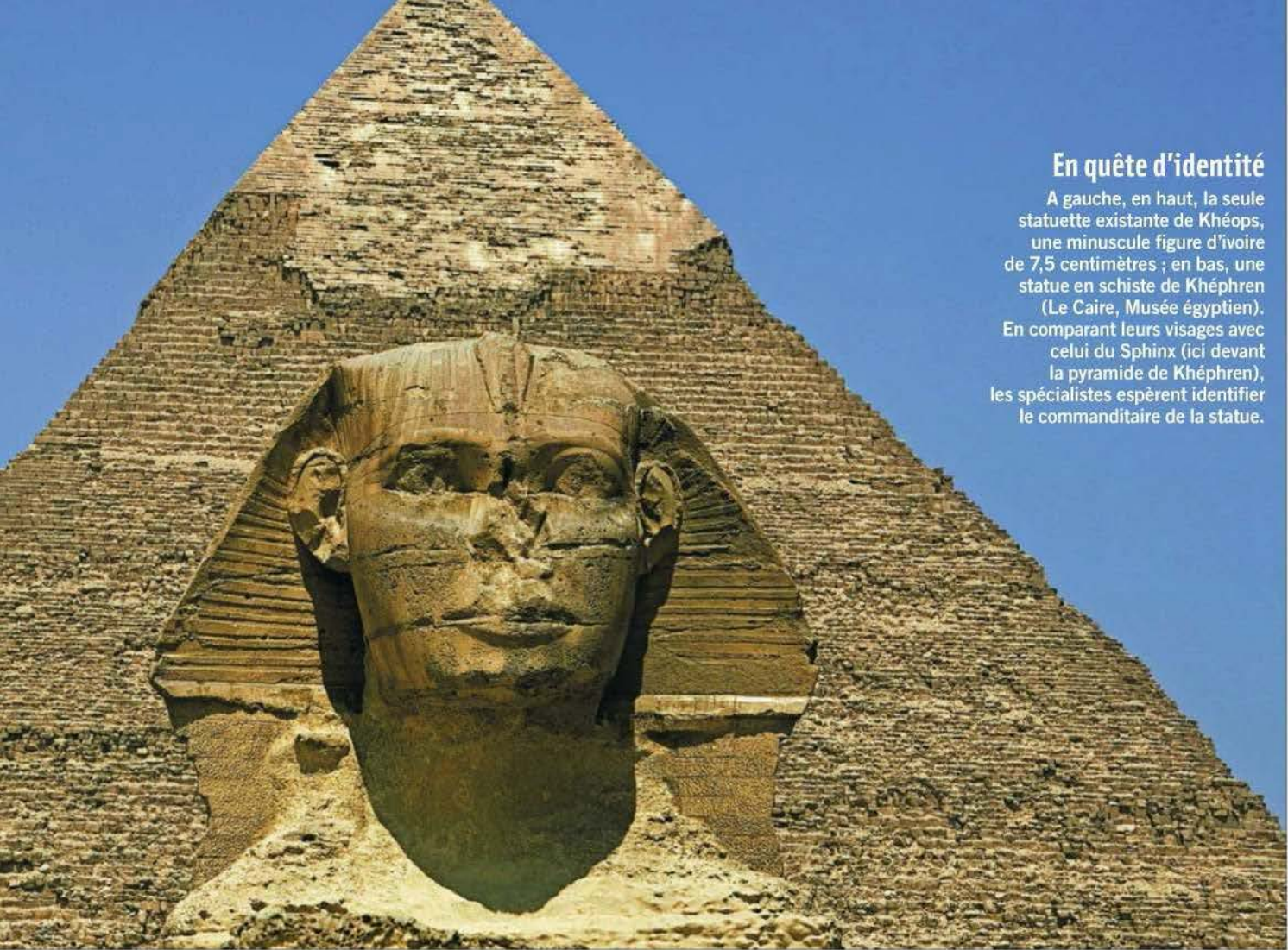
père. Or, plus tard, « *sous les règnes de Khéphren, Didoufri et Mykérinos, le roi porte la barbe postiche sur toutes les formes de représentations* ». Des morceaux de barbe ont bien été retrouvés à côté du Sphinx, mais ils datent du Nouvel Empire.

D'autres éléments confortent l'archéologue dans sa position : la chaussée funéraire tracée par Khéphren pour relier sa pyramide à son temple n'est pas directe « *car il a dû tenir compte d'une disposition déjà existante, d'une structure*



importante qu'il fallait contourner. Or cet objet ne peut avoir été que le grand Sphinx ». Plus récemment, la statue d'un lion couché portant entre ses pattes le nom de Khéops, découverte par une équipe japonaise à Abousir en 2005, relie « *sans être une preuve absolue* » le souverain au Sphinx : « *Khéops est protégé par la force de l'animal. Nous n'avons pas d'autre exemple de roi devant une telle figure à l'Ancien Empire.* »

En Egypte ancienne, l'iconographie divine propose en général un corps d'homme surmonté d'une tête d'animal. Ici, la statue produit l'image impressionnante du pharaon associé à un corps de lion, qui incarne un principe divin. Une innovation à l'époque. Rainer Stadelmann pense que Khéphren n'aurait pas été capable d'une telle prouesse : « *La force animale est apparemment domptée par l'esprit humain du roi, et l'image sert à présent d'hypostase divine, majestueuse et calme. Cette extraordinaire métamorphose intellectuelle est assurément plus conforme au legs de*



PATRICK ESCOFFIER/HEMIS.FR

En quête d'identité

A gauche, en haut, la seule statuette existante de Khéops, une minuscule figure d'ivoire de 7,5 centimètres ; en bas, une statue en schiste de Khéphren (Le Caire, Musée égyptien). En comparant leurs visages avec celui du Sphinx (ici devant la pyramide de Khéphren), les spécialistes espèrent identifier le commanditaire de la statue.

Khéops, moteur de toutes les innovations, qu'au règne de Khéphren qui a en tout point imité l'œuvre de son père. »

Le Sphinx va-t-il garder sa tête ?

Le débat en est là. Bien sûr, le gardien millénaire de Gizeh a inspiré de nombreuses autres théories. Dans les années 1990, des experts américains, géologues, océanographes, géophysiciens, constatant que l'usure du Sphinx due aux intempéries était plus importante que celle des monuments voisins, en déduisirent qu'il avait quelques milliers d'années de plus que les pyramides ! Las, l'hypothèse fit long feu, aucun égyptologue ne croyant à une civilisation plus ancienne qui n'aurait laissé aucune trace... Plus sérieux, Vassil Dobrev, égyptologue de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire (IFAEO), qui voit également dans les traits du Sphinx ceux de Khéops, a longuement développé en 2005 une idée originale. Il considère que le monument est l'œuvre de Didoufry, l'un des fils de Khéops, qui aurait fait ériger le

Sphinx à la gloire de son père. Cette idée met Mark Lehner et Rainer Stadelmann enfin d'accord : impossible, pensent-ils. Aucun roi de l'Ancien Empire n'a jamais construit un monument pour un autre roi...

Le passé du Sphinx gardera encore longtemps ses mystères. Son futur s'annonce tout aussi incertain. Taillée dans un rocher de calcaire marneux, la monumentale statue est comme un millefeuille composé de couches tendres et de couches dures, soumis à l'érosion et dévoré par le « cancer de la pierre ». Du moins la maladie n'est-elle pas responsable de la perte de son organe nasal. Le nez du Sphinx n'a pas non plus été détruit par Obélix, ou par Napoléon. Cette mutilation est déjà rapportée au ^{xiii}^e siècle par l'historien égyptien Makrizi, qui l'attribue à un « intégriste ». « *De nos jours, écrit-il, il y avait un homme nommé Saim ed-Dahr, un soufi. Cet homme désirait remédier à certaines choses religieuses ; alors il se rendit aux pyramides et défigura le visage d'Abou el-Hol, qui dès lors demeura dans cet état. Depuis*

le temps de la défiguration, le sable a envahi la terre cultivée de Gizeh et les gens attribuent cela à la mutilation d'Abou el-Hol. » Mais les travaux de Mark Lehner font remonter dans le temps le vandalisme : le nez aurait plutôt été détruit avec un outil entre le ⁱⁱⁱ^e et le ^x^e siècle...

Au final, le Sphinx va-t-il garder sa tête ? La question est posée par des universitaires du Caire. En septembre dernier, le géologue Mahmoud Abdel Momein présentait une analyse minéralogique réalisée dans les dépôts qui entourent le monument, révélant une forte concentration de halite (un minéral composé de chlorure de sodium) près des pattes. Elle serait responsable d'une accélération de l'érosion chimique et mécanique sur les côtés de la statue. Ce qui pourrait expliquer la chute d'une partie de l'épaule droite en 1988. Un drame qui a mobilisé la communauté internationale au chevet du malade. Le Grand Sphinx doit sans cesse être consolidé et rénové. Depuis 2006, un nouveau programme de restauration est en cours.

SYLVIE BRIET

A-t-on retrouvé le phare d'Alexandrie ?

Le lent réveil d'



Moulage sous-marin au silicone des inscriptions et du décor d'une base d'obélisque appartenant à Séthi I^{er}, autrefois érigé devant le phare. Sur le chantier que fouillent les archéologues plongeurs, se mêlent des milliers de fragments de périodes différentes.

CEALEX S. ERGOME

un géant englouti

Depuis vingt ans, bloc après bloc, des archéologues traquent sous l'eau la septième merveille de l'Antiquité. Et tentent de reconstituer son histoire.

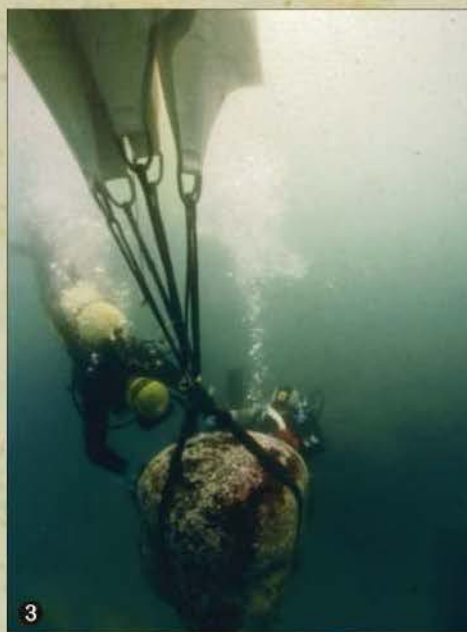
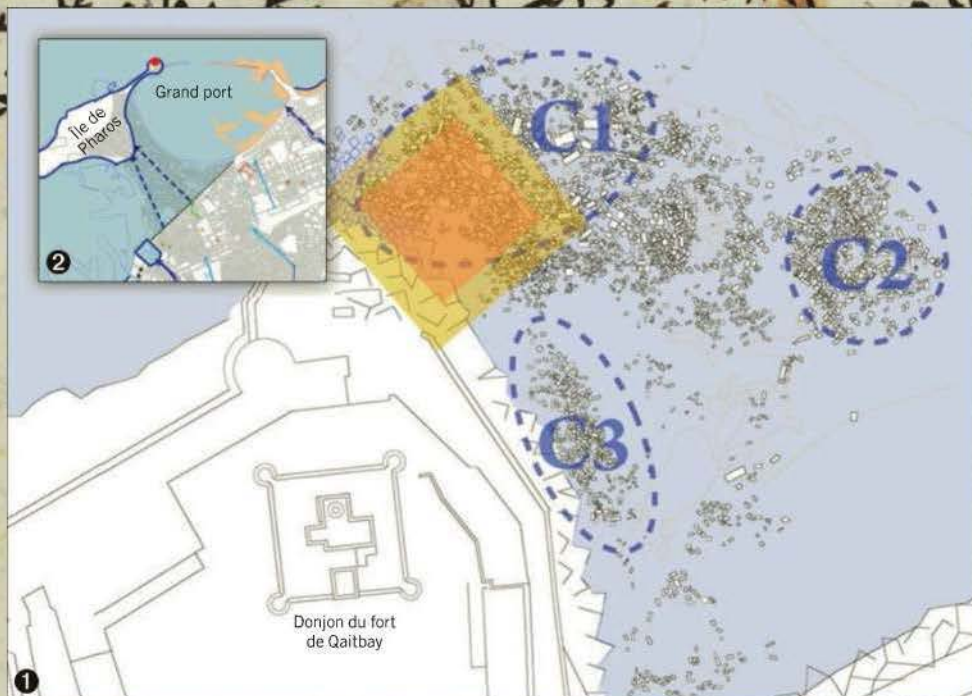
César l'évoquait comme une « *tour très élevée, d'une architecture merveilleuse* ». Haut de plusieurs étages, il se dressait à l'extrémité orientale de l'île de Pharos, à l'entrée du Megas Limen, port est d'Alexandrie, le plus vaste de toute l'Antiquité gréco-romaine. Avec ses cent mètres de haut et « *la clarté de son feu visible à 300 stades* » (environ 50 kilomètres), le phare d'Alexandrie, classé parmi les sept merveilles du monde par Grégoire de

Tours au VI^e siècle, signalait aux marins où se trouvait le goulet d'entrée.

Qu'est-il arrivé à ce géant pour que sa localisation soit devenue, ces dernières décennies, un enjeu archéologique ? Pourquoi tant de difficultés alors qu'on pouvait encore l'apercevoir à la fin du XI^e siècle ? Bien sûr, le temps a fait son œuvre. De l'altière tour érigée au début du III^e siècle avant notre ère, sous les règnes de Ptolémée I^{er} Sôter et de son fils Ptolémée II Philadelphe, ne restent alors que quelques vestiges. « *Attaqué pendant* ●●●



الابن و در اعه و يد و مد و د و يتشبر يا صبحه المسبح الى ناحية
 دوا القريبين



Puzzle subaquatique

La zone de fouilles (point rouge sur la carte ②) couvre plus d'un hectare au pied du fort de Qaitbay. Le gros plan de la carte ① montre l'emplacement des 3000 fragments immergés, répartis en trois grands ensembles architecturaux : en C1, les vestiges ptolémaïques ; en C2, les restes du temple romain d'Isis à la voile ; en C3, des blocs venant du brise-lame mamelouk. ③ La tête de la statue de Ptolémée 1^{er} transportée par ballon.

④ Représentation du phare dans un manuscrit arabe du xvi^e siècle. Sur les sources iconographiques antiques et médiévales (gobelet, bouteille, intailles, monnaies...), il apparaît souvent comme une tour à trois étages percée d'ouvertures verticales, avec une rampe d'accès et des plateformes.



STÉPHANE COMPOINT

●●● *des siècles par la puissance de la mer, ébranlé par des mouvements sismiques, il a connu une histoire mouvementée, succession de restaurations et d'affaissements progressifs, jusqu'à son effondrement final au ^{xiv}^e siècle* », raconte Jean-Yves Empereur, directeur du Centre d'études alexandrines (CEAlex), depuis ses laboratoires, proches du grand stade d'Alexandrie.

Au ^{ix}^e siècle, sous la dynastie d'Ahmad Ibn Touloun, des sources arabes décrivent la chute de son troisième étage. Trois siècles plus tard, sous Saladin, une de ses façades est restaurée. Jusqu'au tremblement de terre de 1303, qui semble avoir raison de lui. Ce qui demeurait encore du phare s'effondre lentement, puis glisse sous les flots. Toutefois, au ^{xv}^e siècle, Ibn Iyâs, chroniqueur du règne du sultan mamelouk Ashraf Qaitbay, précise que « *le sultan est venu du Caire à Alexandrie pour édifier un fort sur les ruines de l'ancien phare...* ». Le fameux fort Qaitbay, que l'on peut encore admirer à la pointe de l'île Pharos.

Tout aurait pu en rester là. Mais dans les années 1960, l'archéologue égyptien Kamel Abul Saadat signale la présence d'éléments architecturaux et de statues antiques dans la baie d'Alexandrie. Et voici ravivé le souvenir de la merveille ! En 1968, la célèbre plongeuse écossaise

Honor Frost, décédée ce mois de novembre, annonce tout de go la « *découverte des ruines du phare d'Alexandrie* ». L'année 1968 est une période noire pour l'Égypte, engluée dans le conflit israélo-arabe. Les recherches archéologiques passent au second plan. De nouveau, on oublie le phare... Jusqu'à ce qu'en 1993, il ressorte des eaux suite à l'immersion de blocs de béton pour la construction

Transport de la statue colossale de Ptolémée I^{er} entre le port est où elle a été renflouée et le site du théâtre romain où elle sera déposée pour y être traitée.

d'un brise-lames. La réalisatrice Asma el-Bakri, qui tourne alors un documentaire sur le site, s'alarme et fait appel à l'archéologue français Jean-Yves Empereur pour qu'il conduise des opérations de plongée. « *Et là, c'est le choc* », raconte l'helléniste. Sous l'eau apparaissent des colonnes, des statues... Peut-être les vestiges déjà signalés, en 1734, par un voyageur qui s'était rendu du côté du fort Qaitbay et, à l'aide d'une lunette de calfat – un dispositif permettant d'observer ce qui se passe sous l'eau –, avait aperçu chapiteaux et statues.

Mais sont-ce pour autant les véritables restes du phare ? Ne peut-il s'agir d'autres décombres antiques, comme le suggère à l'époque l'égyptologue français Jean Yoyotte, pour qui ces blocs pourraient être des récifs artificiels, coulés pour protéger la côte des bateaux ennemis ?

« *Une certaine confusion a régné en raison de la présence sous l'eau de milliers d'éléments architecturaux d'époques différentes, dont des fragments de colonnes prélevés sur divers monuments de la ville après la construction du fort mamelouk, pour dresser des brise-lames* », raconte Isabelle Hairy, architecte-archéologue, responsable depuis 1996 de l'étude « Phare » du CNRS/CEAlex. Mais parmi ces blocs, elle iden- ●●●

Comme un château de cartes

Le phare d'Alexandrie n'est pas tombé d'un coup : pour arriver à cette conclusion, Isabelle Hairy a dû mener une véritable reconstitution à partir des éléments de la porte retrouvés sous l'eau.

En Méditerranée, les courants tournent dans le sens inverse des aiguilles d'une montre. Ouvert sur la pleine mer, le site a été soumis à une très forte érosion, ne conservant aucune couche sédimentaire. Impossible donc de procéder à une étude archéologique traditionnelle. « *La reconstitution virtuelle de la porte nous a permis*

de retrouver sa position d'origine, et de voir qu'elle était tombée sur place, déclare la jeune femme, projetant sur son écran un schéma décomposant les phases d'effondrement. *Dans leur chute, les trois pièces monolithes de 70 tonnes chacune qui la composaient ont entraîné le reste, comme un château de cartes.* » Cet effondrement final ne serait pas seulement dû à un séisme, mais à l'érosion permanente du cordon dunaire, associée à des phénomènes d'affaissement de l'écorce terrestre, qui ont immergé une partie des terres.

« *Pendant dix-sept siècles, l'îlot sur lequel était posé le phare a peu à peu été tiré vers le fond, puis il a été rongé, jusqu'à ce que l'eau arrive au pied du monument avant de l'attaquer en sape.* » Aujourd'hui encore, autour du fort de Qaitbay, on peut voir comment la mer creuse son chemin. « *Toute une partie du rocher s'est affaissée sur place. Un plateau de plusieurs dizaines de mètres carrés a basculé, puis éclaté en morceaux, entraînant dans sa chute le piédroit de la porte, les statues à l'intérieur du phare, puis tout ce qui restait du monument...* »

●●● tifie bientôt sept éléments, en granite d'Assouan, comme ceux d'une gigantesque porte de 12,7 mètres de haut. En croisant les sources antiques et ces indices colossaux, elle peut affirmer que les vestiges du phare sont bien là. « *Son emplacement ne se trouvait pas sous le fort Qaitbay, mais décalé par rapport à lui, commente Jean-Yves Empeur. Une conclusion à laquelle nous sommes arrivés en reconstituant peu à peu les conditions dans lesquelles le monument s'est enfoncé, et surtout en identifiant précisément ses vestiges parmi le chaos des blocs.* »

En raison des mouvements géologiques et des puissants courants, ceux-ci se sont déplacés au cours des siècles. Deux fois par an, les plongeurs du CEALex étudient sous des eaux souvent troubles tous les fragments recensés sur une superficie de 1,3 hectare. Peu à peu se sont dessinées trois zones (voir la carte page 56) : une partie moderne où se retrouvent les restes du brise-lame mamelouk ; une seconde, romaine, où sont réunies des pièces issues d'un temple dédié à Isis Pharia, Isis à la voile, dont on connaissait la localisation à proximité du phare ; et, enfin, un secteur ptolémaïque, la zone la plus au nord-ouest.

« *Parallèlement à une cartographie précise des lieux, nous relevons tous les vestiges au centimètre près, sur toutes leurs faces, ainsi que leurs caractéristiques : dimensions, matière, décor, etc.* », explique Isabelle Hairy. Après l'époque des dessins à la main sur tablette submersible, c'est aujourd'hui celle de la photogrammétrie sous-marine : les pièces sont photographiées des dizaines de fois, de façon à ce que les clichés se recouvrent et que l'on puisse les reconstituer en trois

Pied grec et coudée égyptienne

Grâce à une abondante documentation, on connaît depuis longtemps la forme du phare d'Alexandrie. « *Semblable à une pièce montée, il comportait trois sections successives : une carrée, une octogonale, une circulaire, l'ensemble posé sur un soubassement* », explique Isabelle Hairy. Restait à connaître ses dimensions. Au ^{xii} siècle, un Arabe andalou – Haggag Yussef Hamid al-Balawi –

l'a décrit précisément en utilisant des mesures qu'on ne savait pas encore convertir. Dans l'Égypte ancienne, l'étalon traditionnel est la coudée royale, le *meh ni-sout* (0,525 m). Mais quelle est l'unité de mesure utilisée sous les Ptolémées ? Car si les Grecs utilisent le pied, celui-ci varie dans chaque cité. En étudiant les blocs immergés, Isabelle Hairy a découvert que les Ptolémées avaient choisi le pied ionique

ou samien (de Samos) : 0,35 m de long, soit 2/3 de la coudée royale égyptienne. Révélant ainsi que le phare avait été érigé selon deux programmes : l'un grec, l'autre égyptien, de façon à ce que les constructeurs, quelle que soit leur origine, puissent lire les plans ! « *En utilisant les conversions, j'ai retrouvé l'épaisseur de ses murs. Puis j'ai pu calculer le deuxième niveau, octogonal, et le troisième, cylindrique.* »

dimensions. Pour cela, il faut parfois les déplacer grâce à des ballons gonflés à l'air. « *Sur les 3000 blocs antiques manipulés à ce jour, plus de 200 appartiennent au phare* », conclut l'architecte.

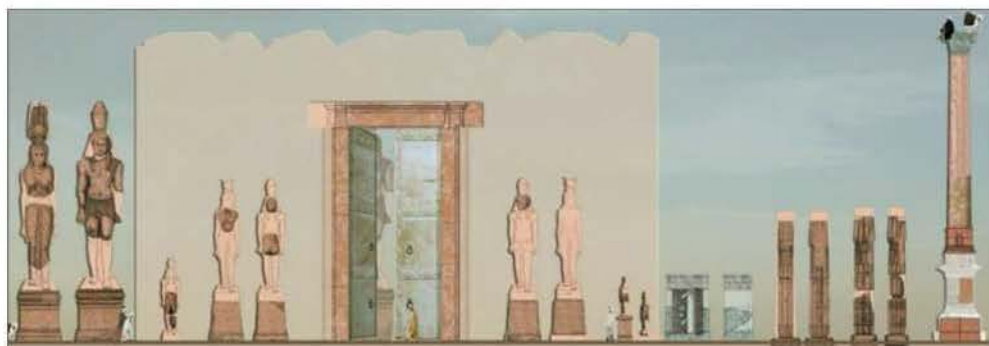
Grâce à des programmes informatiques dits d'« accostage », la jeune femme a pu positionner virtuellement ces éléments à l'endroit où ils se trouvaient dans l'Antiquité. Restitués en 3D, les blocs défilent sur l'écran et s'assemblent sous nos yeux (1). Linteaux et colonnes sont soulevés comme par enchantement. Puis apparaissent les statues colossales en granite rose d'Assouan qui ornaient le phare : les portraits du pharaon Ptolémée I^{er} Sôter et de son épouse Bérénice, plus sept autres, attribués à trois couples royaux et à un roi. Enfin, la porte monumentale. « *Les manipulations virtuelles de blocs de plusieurs tonnes ont été pour nous une véritable révolution, poursuit Isabelle Hairy. Imaginez un film remonté à l'envers. À partir de l'étude de l'onde de choc du*

séisme qui avait touché le phare, il nous a été possible de décrypter la séquence de son glissement sous les flots » (lire l'encadré p. 57).

Ce décryptage a aussi débouché sur des découvertes surprenantes. Isabelle Hairy a ainsi compris que la porte monumentale a été dessinée selon des principes figurant dans les livres I et II d'Euclide (v. 325 – v. 265 av. J.-C.). « *Cela m'expliquait la relation de proportionnalité existant entre cette porte et celle d'un autre monument d'Alexandrie : le tombeau d'albâtre du cimetière de Terra Santa.* » La porte de cette sépulture était une copie conforme au 1/36^e de celle du phare ! Se fondant sur ces données géométriques, l'archéologue du CEALex a reconstitué le volume du phare dans son entier (lire l'encadré ci-dessus).

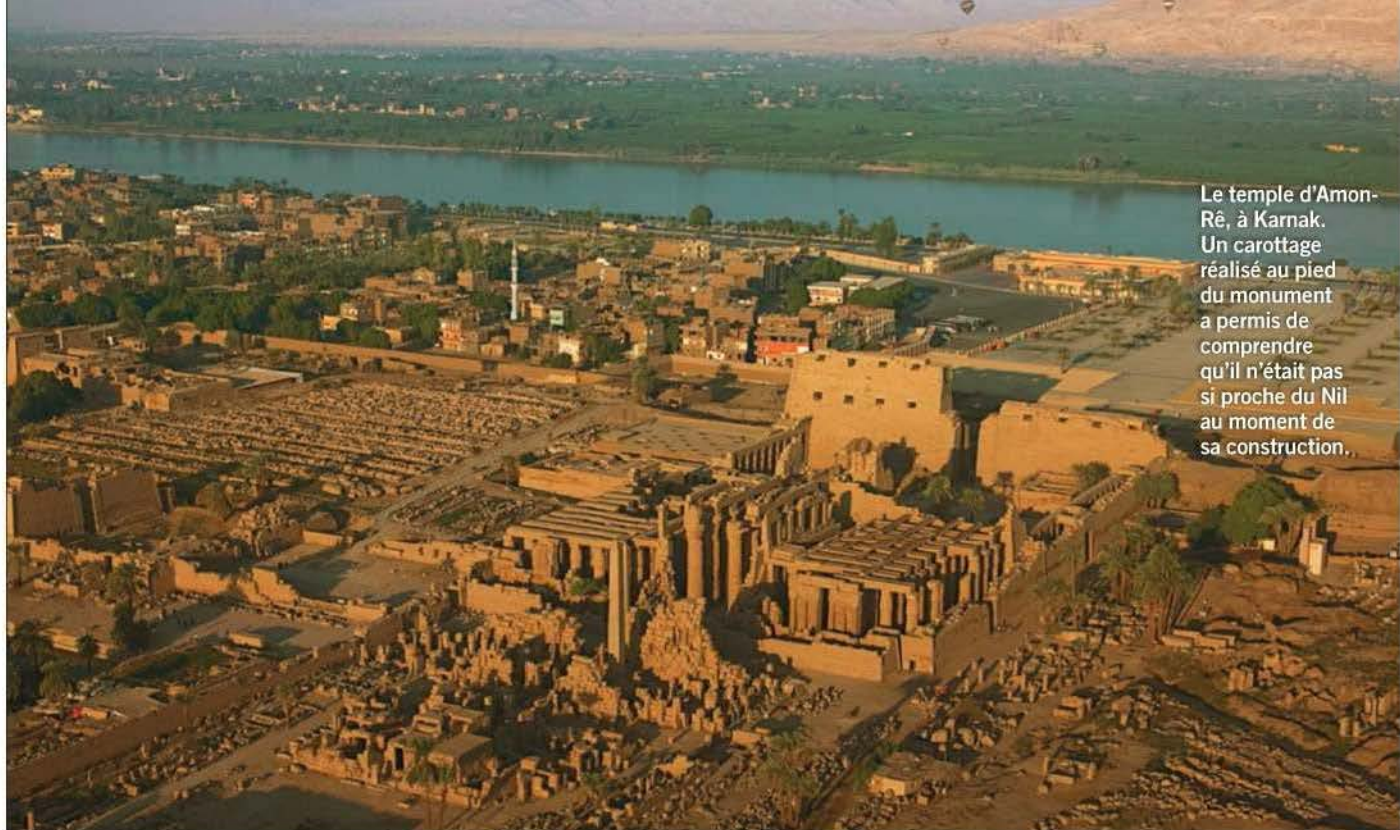
De quoi se poser des questions sur l'architecte de la merveille. Selon Lucien de Samosate (120-180), qui s'appuie sur des sources anciennes, il s'agirait d'un certain Sostrate de Cnide. Ce dont Jean-Yves Empeur et son équipe doutent. « *Il n'est probablement pas l'architecte du phare, mais le commanditaire des statues.* » Et voici Euclide possible maître d'œuvre ! « *Il vivait alors à Alexandrie, souligne Isabelle Hairy. Certains de ses principes sont contenus dans le phare. Si ce n'est pas lui, c'est un de ses disciples. Pourquoi chercher midi à quatorze heures ?* » Mais c'est déjà une autre histoire... **BERNADETTE ARNAUD**

 **Jean-Yves Empeur, Le Phare d'Alexandrie. La merveille retrouvée, Gallimard, « Découvertes », 2004**



Reconstitution, à partir de fragments retrouvés, de la porte du phare et de monuments qui le décoraient.

1. Programme de l'Agence nationale de la recherche scientifique - SeARCH dirigé par Patrick Reuter.



Le temple d'Amon-Rê, à Karnak. Un carottage réalisé au pied du monument a permis de comprendre qu'il n'était pas si proche du Nil au moment de sa construction.

PHILIPPE LASSON

Quel était le **cours du Nil** autrefois ?

Les caprices du fleuve dieu

Symbole d'une Egypte éternelle, le Nil n'a cessé de changer de cours au fil des siècles. Une découverte récente qui oblige les égyptologues à réviser leur géographie.

C'est un des colosses d'Egypte, mais un géant aux pieds fragiles : le complexe de Karnak, un des plus importants sites culturels de la planète, avec ses trois enceintes monumentales et son majestueux temple dédié au dieu solaire Amon, repose sur une levée sableuse qui affleure au ras du Nil, une *gezirah* – mot qui signifie « île » en arabe. Depuis des décennies, les spécialistes s'interrogent sur le choix d'un tel terrain, meuble et instable, pour implanter ce joyau dont la construction a débuté 2000 ans avant Jésus-Christ et s'est achevée dans les premiers

siècles de notre ère. La clé du mystère se cache sans doute dans les divagations du fleuve : car, on le sait aujourd'hui, durant les quatre millénaires qu'a duré la civilisation égyptienne, le lit du Nil n'a cessé de changer d'emplacement.

C'est récemment, grâce aux satellites, que les historiens en ont pris conscience : les invariables cartes sur lesquelles s'appuyaient leurs études ont probablement changé au cours des temps géologiques. Sur les images transmises du ciel, les fleuves apparaissent comme gainés par d'étranges sillons : d'anciens lits, que l'imagerie réalisée par l'altimétrie radar met en lumière en

faisant apparaître le dénivelé du terrain à l'échelle d'un continent. Dans le cas du Nil, le satellite américain Landsat, dont la résolution est de 30 mètres, permet ainsi de suivre sur des centaines de kilomètres ces lignes de creux qui décrivent des méandres.

Problème : les lits apparaissent comme une chevelure entremêlée, sans que l'on puisse déterminer à quelle époque les fleuves empruntaient l'une ou l'autre de leurs mèches. Le satellite ne peut fournir de datation. Pour remonter le temps, une seule solution : se rendre sur le terrain. Car en analysant les couches sédi- ●●●

+ Marie-Ange Bonhême, Luc Pfirsch (dir.), *Le Monde des Egyptiens*, Larousse, 2008



En fertilisant les champs de ses alluvions, le Nil (ici à Assouan) repousse les limites du désert.

L'axe du royaume des Deux-Terres

En 450 avant notre ère, Hérodote, ancêtre des géographes et auteur de la fameuse phrase « *L'Égypte est un don du Nil* », s'interroge déjà sur la localisation de sa source. Un seul de ses interlocuteurs égyptiens se targue de connaître la réponse : « *Entre Syène, dans la Thébaine et Éléphantine, il y avait deux montagnes dont les sommets se terminaient en pointe. Les sources du Nil [...] sortaient du milieu de ces montagnes : la moitié de leurs eaux coulaient en Égypte vers le nord, et l'autre moitié en Éthiopie vers le sud* (1). »

« En fait, alors qu'Hérodote fait allusion aux sources du fleuve, les Égyptiens évoquent l'origine de ses crues », explique Luc Pfrisch, du Centre de recherche en égyptologie de l'université Paris IV-Sorbonne. Crues qui sont perçues comme la résurgence des eaux souterraines primordiales en certains points du territoire, notamment dans la région d'Éléphantine-Assouan, en raison des tourbillons engendrés

par la première cataracte du Nil. Dans une caverne située sous cette chute, pensent les Égyptiens, loge le dieu Hapy qui veille à leur retour. Sa bienveillance est affaire d'État : le pharaon doit y veiller personnellement. Car les crues estivales sont vitales pour l'Égypte. Grâce à l'aménagement de canaux d'irrigation et de champs en terrasses, l'agriculture peut nourrir une population qui comprend entre deux et quatre millions d'habitants. « Des nilomètres étaient disposés au long du fleuve pour mesurer et prédire la hauteur de chaque ennoisement, raconte Luc Pfrisch. Le géographe grec Strabon (58 av. – 21/25 ap. J.-C.) explique que si au nilomètre l'eau atteignait 8 coudées (une coudée = 52 cm environ), la crue serait faible et il y aurait menace de disette. La récolte était assurée à 14 coudées. »

Mais le fleuve n'est pas seulement nourricier. C'est un axe de communication pour

transmettre les ordres et acheminer les matériaux.

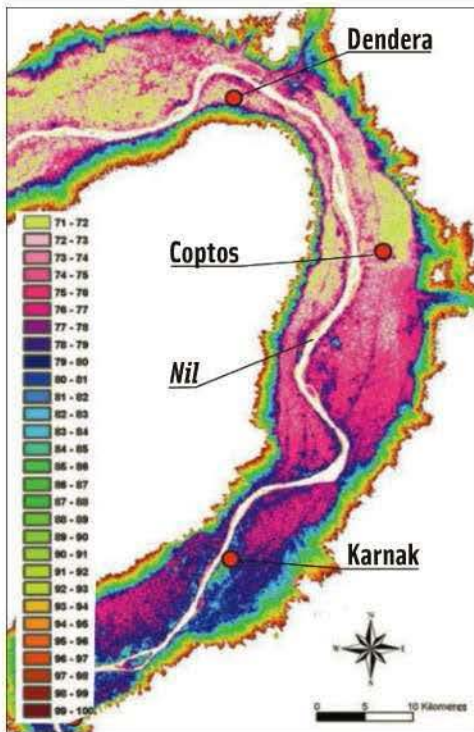
« Sans lui, la construction des pyramides n'aurait pas été possible, rappelle Luc Pfrisch. Du sud au nord, entre Assouan et le Delta, son sens d'écoulement aide à la navigation. Dans l'autre sens, il suffit de hisser les voiles : les vents dominants soufflent du nord vers le sud. »

Surtout, en façonnant le paysage, le Nil a construit l'identité même du pays, selon une dualité qui imprégnera toute son organisation administrative et politique. Il y a d'abord l'opposition entre le sable rouge du désert (*decheret*) et les terres noires fertiles, riches en alluvions, de la vallée (*kemet*) : deux couleurs pour un même pays. Puis, depuis les hauts plateaux d'Éthiopie jusqu'aux rives de la Méditerranée, la Haute-Égypte au sud, paysage de vallée, la Basse-Égypte au nord, profil de delta. Même si l'unification des deux régions a eu lieu vers 3 200 avant notre ère, la

spécificité de chacune est maintenue par la suite : en témoigne l'appellation de « royaume des Deux-Terres » pour désigner l'Égypte, et le *pschent*, la double couronne du pharaon, formée de la coiffe rouge de la Basse-Égypte, associée au dieu Horus, et de celle, blanche, de la Haute-Égypte, empruntée au dieu Seth.

En s'écoulant des monts d'Éthiopie jusqu'à la Méditerranée, le Nil impose un questionnement sur le monde : de part et d'autre de son cours, l'astre du jour disparaît chaque soir pour réapparaître chaque matin. La question de savoir où se niche le soleil durant les heures obscures taraude les Égyptiens. Ils imaginent un inframonde, à l'image de celui du dessus. La nuit, le roi soleil traverse en barque les eaux souterraines. Perpétuant ce grand cycle de la vie dont les Égyptiens craignaient sans cesse qu'il ne s'arrête.

1. Hérodote, *Histoires*, Livre II, *Voyages en Égypte*



De lit en lit

Grâce aux données altimétriques (ci-contre à gauche), qui mettent en évidence les dénivelés, les géologues peuvent retrouver les anciens cours du Nil. Sur ce relevé de la zone étudiée par les géologues autour de Karnak, apparaissent en jaune pâle, rose et violet des zones de dépression où le fleuve devait autrefois couler. L'image du satellite Landsat de la Nasa (à droite) montre en rouge les champs irrigués par le Nil actuel. Ses lits antiques sont aujourd'hui utilisés comme canaux d'irrigation (traits noirs).

●●● mentaires qui se déposent les unes par-dessus les autres au cours des siècles, il est possible de reconstituer l'environnement géologique et hydrologique à différentes époques. Si, par chance, l'une de ces strates contient des fragments de bois, des ossements ou des débris de céramique, c'est gagné ! Les éléments radioactifs de ces vestiges, comme le carbone 14, peuvent être utilisés pour dater le dépôt et « caler » dans le temps toute la succession des couches. C'est ce qui a été réalisé pour la première fois en Egypte il y a deux ans, sur un tronçon d'une centaine de mètres autour de Karnak. En collaboration avec le Conseil suprême des antiquités égyptiennes, Matthieu Ghilardi, du Cerege (Centre européen de recherche et d'enseignement des géosciences de l'environnement, CNRS), et ses partenaires du Centre franco-égyptien d'étude des temples de Karnak (CNRS-CSA) ont notamment réalisé des carottages et forages profonds au pied du temple d'Amon.

A la base de la séquence sédimentaire de Karnak, sur une carotte de 25 mètres de long, les scientifiques ont trouvé des dépôts grossiers de galets que le fleuve ne peut avoir apportés. « Cela signifie que lorsqu'ils se sont déposés, le Nil ne

coulait pas à cet endroit, explique Matthieu Ghilardi. Cependant, ces pierres n'ont pas évolué dans un milieu totalement désertique : en fait, il s'agit de galets de « wadi », c'est-à-dire d'un affluent éphémère du Nil. Il semble donc probable qu'à l'époque, même si le fleuve ne coulait pas à cet endroit, ses crues y parvenaient. »

La couche postérieure, épaisse de deux mètres, une succession de galets plus petits et de sable, a été façonnée par l'action du vent. Le

Chaque grain de sable révèle son origine et son passé

dépôt suivant, par contre, voit se mêler au sable désertique du sable fluvial, de plus en plus présent à mesure que l'on se rapproche des périodes actuelles. Une différence révélée par le microscope électronique qui permet de lire, dans chaque grain, son passé et son mode de transport : le fleuve génère un sable à l'aspect « émoussé luisant », presque translucide, alors que l'éolien est rond et mat. « Cette couche comporte de plus des débris de céramique et des fragments de bois façonnés, une véritable aubaine pour donner un âge précis à ces

dépôts : 3 450 ans, à 45 ans près. Ce n'est donc qu'en 1450 av. J.-C. que le fleuve coule au pied de Karnak », analyse Matthieu Ghilardi. Quatre siècles après le début de la construction du temple ! Conclusion de l'étude : « Vers 2000 avant notre ère, lorsque débute le chantier, le lit du Nil se trouvait 450 mètres plus à l'ouest. Autrement dit, le temple a été bâti loin de son cours, à la frontière du désert, et ne reposait pas sur des alluvions. D'ailleurs, le sable situé sous les fondations est d'origine éolienne. »

Ces résultats ont été annoncés lors d'un colloque pluridisciplinaire de géoarchéologie organisé mi-septembre au Caire. On y a également appris qu'au nord de Karnak, au niveau du temple de Coptos, le Nil se trouvait 2,5 kilomètres plus à l'est. « Le fleuve était trois fois plus large qu'aujourd'hui, commente Matthieu Ghilardi, ses deux rives distantes de près d'un kilomètre. »

Le jeu de piste ne fait que commencer. Il faudra maintenant plusieurs années pour recommencer ce travail de proche en proche tout au long du Nil, afin de déterminer l'évolution de son tracé. Jusqu'à atteindre l'époque du premier millénaire avant notre ère à laquelle le fleuve des pharaons a trouvé son lit actuel.

AZAR KHALATBARI

Pascal Vernus

« Que cache notre fascination pour l'Égypte ancienne ? » »

“ L'Égypte est une illustration de ce que j'appelle le « fantasme d'Ali-Baba » : Howard Carter, glissant sa lampe dans la tombe de Toutankhamon et découvrant un trésor... Qui ne serait pas séduit ? Mais cette civilisation touche aussi chez nous des ressorts essentiels. Notamment par son rapport à la mort. Dans aucune autre, les croyances funéraires n'ont connu un développement aussi spectaculaire. À travers des monuments, mais également à travers une littérature absolument étouffante. Le Livre des Morts, les Textes des Sarcophages et autres écrits pour permettre au défunt de revivre dans l'au-delà composent un salmigondis incroyable qui détaille de façon obsessionnelle tous les recoins et pièges de l'inframonde (lire pp. 66-73).

Il y a aussi les momies...

Bien sûr. Elles ont cette particularité étrange d'être à la fois trop mortes pour être vivantes et trop vivantes pour être mortes. Voyez Ramsès II. Les inscriptions qui racontent sa vie en ont fait un personnage fantasmagique. Or, trois mille ans plus tard, vous pouvez contempler son visage ! La momification déforme les traits, mais ne les rend pas complètement méconnaissables. Dans certains cas, on peut retrouver sur la momie l'origine de particularités physiques reproduites sur les bas-reliefs. Voilà bien de quoi susciter la fascination.

Mais surtout, les Égyptiens ont développé un style unique, que je résumerais ainsi : le naturel de l'artifice.

Ce qui signifie ?

Leurs images sont extrêmement conventionnelles. Regardez les fresques dans la tombe de Néfertari, l'épouse de Ramsès II. Elles sont régies par une codification stricte : visage de profil, épaules de face, vêtements, jeu des couleurs, etc. Tout cela renvoie à un symbolisme alambiqué qui, *a priori*, ne devrait pas nous intéresser. De telles compositions n'étaient pas conçues pour flatter la sensibilité esthétique, mais pour être efficaces dans l'au-delà. Pourtant, par une alchimie difficile à expliquer, la séduction intervient. Un bas-relief assyrien n'aura pas le même effet.

Appliquer à la mort, phénomène qui nous touche tous

profondément, ce style capable de transfigurer l'artifice en naturel ne peut que décupler la fascination.

À l'Égypte ancienne sont aussi attachées des idées de mystère, d'ésotérisme. Est-ce lié à ses mythes ?

Certains, comme celui d'Osiris qui parle de démemberment et de mort, frappent effectivement l'imaginaire. Mais nous sommes surtout dépendants d'une vision développée par la civilisation gréco-romaine.

Lorsque les Grecs commencent à arriver en masse en Égypte, vers le VII^e siècle av. J.-C., ils découvrent des temples monumentaux aux murs couverts de décors somptueux, aux colonnes plaquées d'or. Ils rencontrent les prêtres, découvrent leurs mythes. Et font de cette civilisation la mère de toutes les autres et de toutes les sagesses. Chez Platon, c'est frappant. Au moins six de ses dialogues évoquent les sages égyptiens, en particulier le dieu Thot. En même temps, ils se retrouvent face à deux phénomènes qui les déconcertent totalement.

Lesquels ?

D'abord, les hiéroglyphes. Pour les Grecs, le signe d'écriture n'a d'autre signification que sa valeur comme signe d'écriture. Or les voilà confrontés à une écriture figurative, composée de signes que n'importe qui peut reconnaître : une silhouette de femme, un disque, un serpent... Et qui est utilisée dans des temples censés abriter des rituels élaborés. Une contradiction qui les amène à penser que cette trivialité cache une sagesse extrême. Même processus avec les cultes d'animaux. Lorsqu'ils arrivent en Égypte, cette zoolâtrie est en plein développement (lire pp. 12-19). Les voilà interpellés : comment des hommes dont la civilisation est l'archétype de la sagesse peuvent-ils adorer des chiens, symbole de ce qui est vil ? Ils résolvent cette autre contradiction en imaginant qu'elle procède d'un haut maniement de la pensée ésotérique.

L'ésotérisme n'a donc rien d'égyptien ?

Il n'a jamais été développé au point où le portèrent les Grecs. Le mot « mystère » (du grec *musterion*, cérémonie secrète) n'existe pas en Égypte sous la forme que ceux-ci lui ont donnée. Il y avait bien des fêtes telles celles d'Osiris, à Abydos, où l'on mimait la passion du dieu, mais nous sommes assez loin du concept gréco-

Pascal Vernus,
Dictionnaire
amoureux
de l'Égypte,
Plon, 2009

Les Dieux égyptiens
expliqués à mon fils,
Seuil, 2009



VALÉRIE VINCENT

romain. De même, à la Basse Époque, des associations se réunissaient pour organiser des cérémonies... Mais là non plus, il ne s'agit pas vraiment de mystères.

Bien sûr, tout le monde n'avait pas accès à la connaissance : seul le pharaon savait les arcanes du culte solaire, et parmi les rites, certains se déroulaient dans le secret des temples. Mais le grand prêtre d'Isis ou d'Osiris détenait une connaissance technique. Les filiations avec l'hermétisme ont été inventées *a posteriori*.

Comment ces idées sont-elles arrivées jusqu'à nous ?

Lorsque les Ptolémées prennent le pouvoir en Égypte (305-30), ils développent, pour amadouer leurs sujets, des cultes qui permettent de concilier les croyances gréco-romaines et égyptiennes, créant des divinités synchrétiques tel Sérapis, qui rassemble des traits d'Hades, Apis et Osiris. Dans cette religion abâtardie apparaît, sous le nom de « cultes isiaques », un ensemble de cérémonies comportant des initiations à la manière gréco-romaine. Ils deviennent bientôt un mélange de tous les mystères du Proche-Orient et se transmettent dans l'ensemble du monde gréco-romain, jusqu'à la Baltique et en Chine.

Ce regard sur l'Égypte traversera ensuite le Moyen Âge avant de s'incarner, à partir de la Renaissance, à travers des mouvements comme les Rose-Croix, les francs-maçons. Exemple topique, *La Flûte enchantée*, de Mozart, dont le livret a été écrit par un frère de loge du compositeur : c'est dans le temple d'Osiris que ses héros surmontent leurs épreuves initiatiques.

Aujourd'hui, cette tradition survit : il existe toujours des théosophes, ou des illuminés, pour qui la pyra-

mide est le réceptacle d'une sagesse secrète. Parfois de manière caricaturale.

En inscrivant dans la pierre leur nom, les souverains n'ont-ils pas forgé eux-mêmes leur légende ?

Les Égyptiens ont eu le souci de composer des annales. Nous conservons un papyrus extraordinaire, le Canon royal de Turin, sur lequel se trouve une liste de tout ce qui s'est passé depuis les origines. Au début figurent le créateur, puis l'Ennéade (les neuf premiers dieux),

les demi-dieux, enfin les rois. Dans d'autres documents, on consigne ce que l'idéologie considère comme « événements » : constructions de temples, assujettissement de peuplades étrangères... Chaque pharaon est dépendant en même temps du passé et de l'avenir, puisque l'avenir maintiendra sa mémoire. Il est une sorte de vicaire

terrestre nommé par le créateur pour l'assister en rassemblant l'activité des hommes.

Ce souci annalistique est lié à une vision totalisatrice du monde, conçu comme une unité depuis la création.

Est-ce pour cela que l'Égypte ancienne a duré si longtemps ?

Absolument. La civilisation égyptienne durera même au-delà du temps des pharaons. Sous les Ptolémées, et encore sous les Romains, dans les temples sont toujours gravées des inscriptions qui correspondent à cette idéologie totalisatrice, et ce, jusqu'à l'édit de Théodose (392) complété par celui de Justinien (538). Trois millénaires et demi ! Aucune autre civilisation n'a duré si longtemps. Cela aussi participe de la fascination.

PROPOS RECUEILLIS PAR ALINE KINER

Titulaire de la chaire d'égyptologie à l'École pratique des hautes études

Nous dépendons d'une vision développée par les Gréco-Romains

Un égyptologue, une énigme



JOACHIM QUACK

« Que contenait la bibliothèque du sanctuaire d'Héliopolis ? »

“ Cette métropole du delta du Nil, chef-lieu du culte solaire, était probablement un centre extraordinaire de conservation de textes religieux. Il existe même un conte dans lequel on promet de donner à la bibliothèque des livres secrets. Mais nous ne savons rien de première main. Toutes nos théories sur les textes religieux d'origine héliopolitaine sont basées sur des conjectures souvent hardies. Trouver ce bâtiment pourrait aider à vérifier certaines théories égyptologiques. Par exemple, quel était l'usage précis des livres de l'au-delà décrivant le voyage du dieu-soleil durant la nuit. Ils sont attestés dans les tombeaux royaux, mais certains chercheurs pensent qu'il s'agissait en fait de traités de géographie religieuse, sans valeur funéraire. **RECUEILLI PAR SYLVIE BRIET** ”

Directeur de l'Institut d'égyptologie de l'université de Heidelberg (Allemagne)

JEAN-PIERRE ADAM

« Comment fut conçu le temple d'Osiris à Abydos ? »

“ A Abydos, au nord de Thèbes, se trouve un sanctuaire dédié à Osiris, édifié à quelque distance du temple de Séthi I^{er}. Sous un tumulus aujourd'hui disparu se cache une grande salle souterraine, bâtie de blocs gigantesques, avec un bassin représentant Noun, l'océan primordial. En son centre, une île, qui figure la butte de terre émergeant des flots, dans laquelle est aménagée une tombe renfermant la tête d'Osiris, décapité avant sa résurrection. On est saisi de stupeur devant ce concept archi- **RECUEILLI PAR HERVÉ PONCHELET** ”



tectural qui matérialise les formidables miracles de la création du monde et de la résurrection d'Osiris. Modèle soigneusement enfoui, que ne pouvait voir le commun des mortels. Je voudrais comprendre la démarche religieuse et politique qui conduisit Séthi I^{er}, le père de Ramsès II, à imaginer et créer cet Osireion unique par ses dimensions et sa situation chtonienne. Il a réuni en ce lieu le plus grand mystère de la mythologie égyptienne, la naissance du monde, et la réalité de l'Histoire avec, gravée sur une paroi du temple voisin, la liste des 76 rois depuis la naissance de l'Égypte.

RECUEILLI PAR HERVÉ PONCHELET

Architecte et archéologue, CNRS

DOMINIQUE VALBELLE

« Où situer les lieux nommés dans les textes antiques ? »

“ Plus que la recherche de trésors, ce sont des questions de toponymie qui m'excitent. J'aime mettre en rapport les découvertes de l'archéologie avec les informations données par les textes, prouver que tel lieu est bien celui qui apparaît dans tel document ancien. Il suffit d'une démonstration certaine pour que l'on puisse rapprocher ou séparer plusieurs dossiers. J'ai déjà eu la chance de résoudre deux fois des problèmes de ce genre, en Nubie et au Sinaï. **RECUEILLI PAR FLORENCE LEROY** ”



Directrice du Centre de recherches égyptologiques de la Sorbonne

CLAUDE RILLY

« Comment lire la langue de Méroé ? »

“ J'aimerais voir résolue l'énigme à laquelle je consacre ma vie de chercheur : la traduction des textes de la civilisation de Méroé, au Soudan, où régnèrent jusqu'à la fin de l'Antiquité des pharaons noirs. Cet idiome mystérieux se rattache à une famille de langues africaines toujours vivantes. Mais il reste du chemin pour arriver à comprendre les inscriptions, notamment les chroniques royales, gravées sur des stèles, dont seules des miettes sont actuellement traduites. **RECUEILLI PAR BERNADETTE ARNAUD** ”



Directeur de la section française de la Direction des antiquités du Soudan (SFDAS)

ROBERT VERGNIEUX

« Quelle était la pensée philosophique des Egyptiens ? »

“ La recherche scientifique ne fonctionne pas par énigmes. Inlassablement, les chercheurs explorent les sources antiques de toutes natures pour contribuer à une meilleure connaissance des sociétés anciennes. Cependant, jusqu'à aujourd'hui, peu de recherches ont été menées sur la pensée philosophique des anciens Egyptiens, alors qu'un grand nombre de philosophes grecs sont venus étudier sur les berges du Nil. Restituer le corpus philosophique égyptien est à mes yeux nécessaire pour positionner l'Égypte à sa juste place dans les courants de pensée de l'Humanité **RECUEILLI PAR BERNADETTE ARNAUD** ”

Directeur du projet Aton 3D à l'Institut Ausonius-Bordeaux III



Christian Leblanc

« Où sont passées les momies de la Vallée des Reines ? » »

“ Parmi les énigmes qui se sont posées à l'égyptologie, il en est une non encore élucidée : que sont devenues les momies des reines et princes rames-sides de la Vallée des Reines (Ta Set Neferou) ? Cette vallée a été investie par les souve-raines à partir de la XIX^e dynastie. Auparavant, sous la XVIII^e dynastie, les momies royales étaient inhumées dans la nécropole de Dra Abou el-Neggah, puis dans la Vallée des Rois, alors que Ta Set Neferou était essen-tiellement réservée aux princes et aux princesses. Les recherches accom-plies sur le site pendant une vingtaine d'années ont permis de retrouver énormément de vestiges, dont des tombes royales jusque-là ignorées, mais aucune dépouille de prince, de princesse, ni surtout de souveraine datant de l'époque des Ramsès.

Bien sûr, ces tombes ont été vio-lées à l'époque antique, et cela dès le règne de Ramsès IX (1126-1108), une période d'affaiblissement du pouvoir royal où les pillages s'or-ganisent à grande échelle. Elles ont aussi, souvent, été réutilisées durant la Troisième Période inter-médiaire (1075-664), et même à l'époque romaine. Mais les archéo-logues italiens Ernesto Schiaparelli et Francesco Bal-lerini, qui ont fouillé la Vallée des Reines de 1903 à 1906, avaient remarqué que les momies de ces véné-rables personnages n'étaient plus dans leur contexte. Ils avaient également constaté que, si les tombes des princes rames-sides avaient été profanées puis réutili-sées jusqu'à l'époque saïto-perse (730-525), cela n'avait pas été le cas pour la sépulture de Néfertari, épouse de Ramsès II. Ils y ont retrouvé un sarcophage cassé, des jarres encore en place, des coffrets brisés, des ouche-btis (serviteurs funéraires). Mais pas la moindre trace du corps de Néfertari, sinon des tissus de momification en charpie et les rotules de la reine, aujourd'hui conser-vées au musée de Turin. On ne peut pas imaginer que ce soient les seuls restes qui subsistent de sa momie. Que s'est-il donc passé ? A la fin de la XX^e dynastie, les prêtres d'Amon montent sur le trône et décident de remettre de l'ordre dans les nécropoles royales. Des commissions d'enquête, instituées déjà sous Ram-sès XI et dont nous avons retrouvé les procès-verbaux, sont menées, les profanateurs pourchassés et parfois



traduits en justice. Ces procédures concernent la Val-lée des Reines comme la Vallée des Rois et la nécro-pole de Dra Abou el-Neggah. Or, nous savons que, dans ces deux derniers sites funéraires, les prêtres avaient pris soin de récupérer les momies royales encore exis-tantes et de les réinhumer dans deux « cachettes ». En 1871, les frères Abd el-Rassoul, une célèbre famille de Thèbes-Ouest, ont découvert par hasard, sur les hau-teurs de Deir el-Bahari, l'une de ces caches recelant des dizaines de dépouilles, dont celles de Séthi I^{er} et de

Ramsès II. Elle sera exploitée pen-dant une dizaine d'années par ces trafiquants d'antiquités avant que Gaston Maspero, en 1881, annonce officiellement cette importante trouvaille. En 1898, une seconde « cachette » était mise au jour par Victor Loret, dans deux des annexes de la tombe d'Amenhotep II dans la Vallée des Rois.

Les prêtres d'Amon ont sans doute procédé de la même manière pour la Vallée des Reines : ils ont dû dis-simuler les momies épargnées par les pillards dans une autre cachette, qui reste à découvrir. Il est sûr qu'elle se trouve quelque part dans la montagne thébaine, sans doute pas très loin de la Vallée des Reines.

Mais le site est étendu avec, en bordure, des vallées profondes et très chaotiques au nord comme au sud. Des prospections avec des méthodes géophysiques ou géologiques (comme les radars) pourraient aider à sa découverte, mais encore faudrait-il s'appuyer sur des indices ou des sources documentaires permettant de rétrécir le champ d'action, car il est immense...

Le dégagement de la nécropole des reines a demandé plus de vingt ans d'efforts. Des 34 tombes connues à l'époque des archéologues italiens, nous sommes pas-sés aujourd'hui à 98. Elles ont livré un impression-nant butin archéologique qui a permis de renouveler, dans une très large mesure, l'histoire de ce haut lieu de Thèbes-Ouest. Mais sans doute faudra-t-il compter sur le hasard, comme celui qui a permis de découvrir la cachette de Deir el-Bahari, pour retrouver un jour l'endroit encore secret où les prêtres ont pieusement regroupé jadis les momies des reines, princes et prin-cesses rames-sides de l'antique Ta Set Neferou.

RECUEILLI PAR ALINE KINER AVEC BERNADETTE ARNAUD

Egyptologue, directeur de recherche au CNRS

Que révèlent les rituels de momification?

Vivants pour l'éternité

Ils furent sans doute des dizaines de millions à être momifiés. Hantés par la mort, les Egyptiens ont inventé un au-delà qui nous reste inaccessible.

Bras en croix sur la poitrine, peau tannée, yeux clos, sourire bienveillant, ongles soignés et cheveux peignés... Combien sont-ils, hommes et femmes, vieillards et enfants, à avoir traversé les âges dans cette posture? « On admet souvent le chiffre de 50 millions de momies fabriquées en Egypte ancienne », glisse Roger Lichtenberg, un radiologue qui, depuis 1976, a examiné par centaines les corps emmaillotés. D'autres estimations pointent même un total de 500 millions de personnes pour l'ensemble de la période, soit près de trois millénaires. « C'est très délicat à chiffrer, diagnostique ce médecin habitué des chantiers de fouilles, car on ne peut pas se fonder sur les traces archéologiques, seulement sur des évaluations de population. Bien des nécropoles restent à découvrir. Et dans celles déjà mises au jour, de nombreuses dépouilles ont tout simplement disparu. » (Lire l'encadré p. 68.)

Tant de pièces manquent dans ce puzzle qu'il est même impossible de savoir exactement quand, où et comment tout a commencé. « Ce sont sans doute les prêtres embaumeurs de Memphis, la capitale de l'Ancien Empire (2575-2135 avant notre ère), qui ont été les premiers à expérimenter ce genre de traitement sur leurs souverains, avance Francis Janot, spécialiste des rituels funéraires rattaché à l'université de Nancy. Le plus vieux témoignage retrouvé date en effet de cette époque : il s'agit des viscères d'une reine de la IV^e dynastie, Hétephères, épouse de Snéfrou et mère de Khéops, qui ont été déterrés sur le site des grandes pyramides de Gizeh. Ils avaient été déposés dans un coffre à viscères, ou vase canope, en albâtre. » Au palmarès de l'ancienneté s'illustre aussi la momie d'un pharaon de la VI^e dynastie, Mérenrê, qu'on a, cette fois, retrouvée entière. L'élite de l'Etat, donc. Mais nulle trace matérielle de momification sur le « petit peuple » à cette époque lointaine.

Est-ce à dire qu'à l'origine, la pratique thanatologique était l'apanage des grands de ce monde? « Nous présumons que ce type de manipulation des cadavres était d'abord réservé à une poignée de privilégiés, nuance Claude Traunecker, professeur émérite de l'université de Strasbourg. Mais peut-être existait-il aussi dès l'Ancien Empire d'autres soins, plus sommaires, au minimum une onction, voire un parfum, pour les gens modestes. Rien n'exclut cette hypothèse. »

Une certitude, toutefois : à partir du Moyen Empire (1994-1650 avant notre ère), l'embaumement se répand, touche les hauts dignitaires, prêtres, nobles, gouverneurs, vizirs, architectes ou généraux, puis se diffuse peu à peu à toutes les couches sociales. Il perdurera jusqu'aux IV^e et V^e siècles après Jésus-Christ. Malgré la chute des pharaons, malgré la prise de pouvoir des Romains, malgré l'avènement du christianisme. Preuve que la préservation de l'enveloppe charnelle était une pratique très ●●●



Momie de la reine
Tiye, épouse
d'Amenhotep III,
XVIII^e dynastie (1550-
1291 av. J.-C.)

Que révèlent les rituels de **momification** ?

●●● ancrée dans les mentalités. Comme une nécessité absolue. Un impératif sacré.

Mais d'où est venue cette idée folle de donner aux trépassés l'apparence de la vie ? Une momie surnommée « Ginger » (« roux » en anglais) pour la couleur de sa chevelure, et conservée au British Museum de Londres, offre une bonne piste à qui désire sonder les croyances des anciens Egyptiens : cette femme du quatrième millénaire avant notre ère, période où le royaume n'existe pas encore, avait été enfouie en position fœtale dans une fosse de Gebelein, en Haute-Egypte, à même le sable, sans autre attention qu'une natte pour la recouvrir. Mais la chaleur du désert a suffi à l'empêcher de redevenir poussière. « *Les cas de momification spontanée dans des pays aussi secs sont légion*, précise Françoise Dunand, une historienne qui écume les nécropoles des oasis. *Sous l'action des vents et des animaux, ou d'autres incidents, des dépouilles ont pu réapparaître, intactes, à la vue de la population de la période prédynastique. On suppose que ce phénomène a grandement impressionné et intrigué, au point de donner à croire aux Egyptiens que les corps pouvaient continuer à subsister, autrement. Et donc de les inciter à reproduire*

artificiellement ce procédé, certainement en s'inspirant en premier lieu de leur expérience de chasseurs, habitués à vider du gibier. »

Toilette et libation avec des huiles parfumées et des baumes bactéricides, ablation du cerveau, incision du flanc gauche et extraction des organes internes, déshydratation et dissolution des graisses à l'aide de sachets de natron (du carbonate de sodium), comblement des cavités avec des paquets de linge, de la sciure, des cendres ou de la

Les cas de momification spontanée sont légion

terre pour restituer du volume à la silhouette, insertion de prothèses dans les orbites pour redonner un semblant de regard, pose des bandelettes, badigeonnage des tissus avec des résines et du bitume... Au fil des siècles, les embaumeurs avides d'arrêter le processus de décomposition ont perfectionné leur savoir-faire. Jusqu'à atteindre l'excellence au début du I^{er} millénaire avant notre ère, sous la XXI^e dynastie. « *Ils ont certainement tâtonné longtemps*, insiste Francis Janot. *Les instruments, onguents et gestes opératoires ont, semble-t-il, varié tout au long de*

l'histoire. D'après nos observations, ils ont fluctué aussi selon la corpulence, le sexe et surtout la fortune du "client", car obtenir son immortalité se payait : le traitement le plus long et le plus soigné était de toute évidence un produit de luxe. En outre, chaque région, chaque officine aurait, pense-t-on, possédé ses propres techniques. » Impossible donc de délivrer un manuel du parfait embaumeur. D'autant que les Egyptiens eux-mêmes n'ont légué que peu d'écrits sur leurs connaissances en la matière. Seuls deux papyrus d'époque romaine, peut-être copies partielles de textes plus anciens, ont été exhumés à Thèbes. Or, ils ne donnent qu'un aperçu des ultimes prescriptions et des formules consacrées utilisées pour sceller chaque acte. « *Les explications sont davantage de l'ordre du cérémonial que de la technique. Pourtant, il devait bien exister un guide pratique !* », se lamente Françoise Dunand. L'unique traité complet sur ce rituel, découvert à Saqqara, concerne non des humains, mais des... animaux (lire pp. 12-19), les taureaux Apis. D'où une foule de questions irrésolues : comment les embaumeurs se transmettaient-ils leur art ? Le processus était-il codifié selon des règles strictes ? Ces recettes étaient-elles distinctes entre les différentes espèces ?

Soixante-dix jours pour se régénérer

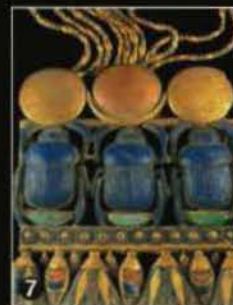
Pour tenter de percer les secrets de fabrication d'un corps éternel, les égyptologues ont même longtemps dû se fier exclusivement à des sources extérieures et tardives, comme le chroniqueur grec Diodore de Sicile qui, au I^{er} siècle avant notre ère, avait consigné quelques notes sur les ingrédients indispensables. Ou, surtout, comme Hérodote. Vers l'an 450 av. J.-C., le géographe hellène avait rédigé sur la question un petit précis qui décrit en détail trois classes de momification, selon la richesse du défunt. Mais l'auteur grec a donné quelques mauvais indices. Ainsi, « *le délai de 70 jours évoqué pour le seul salage au natron recouvre plutôt la durée totale de l'embaumement, et tient davantage de l'idéal royal que de la réalité*, arbitre Nadine Guilhou, chercheur associé à l'Insti- ●●●

Poudre de *mummia* et démaillottage public

Introuvables, anéanties, volatilisées par milliers, les momies ? Parfois, les habitants des sépultures n'ont pas résisté à l'humidité qui imbibe les terres du Delta. D'autres gisent encore, incognito, insoupçonnables, soit dans des cachettes confidentielles, soit sous les cités modernes. Surtout, ils ont été victimes des chasseurs de trésors qui ont sévi dès l'Antiquité. Victimes aussi, depuis le Moyen Âge, des Occidentaux, enflammés par un engouement morbide, animés par des idées farfelues ou excités par une avidité étrange. Les occupants des sarcophages ont été rapportés

comme souvenirs par des voyageurs, monnayés par des amateurs d'antiquités, exposés dans des cabinets de curiosités. Certains exhibés lors de séances de « démaillottage » pseudo-scientifiques, très en vogue dans la bonne société du XIX^e siècle. Pis, des macchabées ont été réduits en poudre et écoulés dans toute l'Europe par les apothicaires sous la forme d'un remède miracle baptisé *mummia*. D'autres ont même été exportés en Angleterre pour être transformés en engrais. Ou spoliés de leurs bandelettes pour fabriquer de la pâte à papier, aux Etats-Unis.

Longue est la liste des symptômes de la fièvre égyptomaniaque. Tout comme celle des séquelles. Beaucoup de momies royales, victimes notamment de pilliers de tombes, restent, pour l'instant, aux abonnés absents : « *Seules les reliques de 58 pharaons qui ont régné au Nouvel Empire (1550-1075 av. J.-C.), ainsi que quelques restes disparates de rois plus anciens ou plus tardifs, ont été exhumés à ce jour*, regrette Ahmed Saleh, qui a dirigé le musée de la Momification de Louxor. *Nous sommes ainsi toujours en quête de figures majeures, comme Horemheb ou Ramsès VII.* »



Le viatique de Toutankhamon

La tombe du jeune roi a livré de nombreux objets indispensables au voyage dans l'au-delà, connus jusque-là seulement par les textes. ❶ Selkis, l'une des quatre déesses veillant sur le naos en bois doré qui protège les vases canopes. ❷ Coffret à viscères. ❸ Etui à miroir en forme de signe de vie *ankh*. ❹ Amulette représentant le dieu Thot, qui préside à la pesée du cœur. Le pharaon était protégé par 150 de ces talismans, cachés pour la plupart entre les bandelettes, parmi lesquels aussi des piliers *djed* ❺ qui évoquent la stabilité. ❻ Collier en forme de faucon, ❼ et collier pectoral aux trois scarabées. Présent en abondance, l'or symbolise le soleil, chair des dieux. ❽ Ouchehti (serviteur funéraire).

Que révèlent les rituels de momification ?



Un voyage mouvementé

1 Le Livre de la Terre, ou d'Aker, représente la renaissance quotidienne du défunt, à l'image de Rê. Le dieu Aker ouvre les portes de la terre et permet à la barque de la divinité solaire d'accéder au monde inférieur. Au registre du haut, l'embarcation est halée par quatorze divinités ; au registre inférieur, un dieu ithyphallique, Celui-qui-cache-les-heures (tombe de Ramsès V). Avant d'accéder à ce cycle de renaissances, le défunt doit franchir des étapes. 2 Après la toilette funéraire (tombe de Senmout), Anubis lui « ouvre la bouche » pour lui permettre de parler devant le tribunal (tombe de Kha-ementi). 3 Son cœur, dans un vase canope, est pesé devant Osiris. Sur l'autre plateau de la balance, Maât, la déesse de l'ordre et de la justice (tombe de Bannetiou). 4 Ici figuré sous forme d'un serpent dans le Livre des Portes, le temps est omniprésent dans les recueils funéraires (tombe de Ramsès I^{er}).



La tombe TT 33, une bibliothèque de l'au-delà ?

C'est un dédale de longs corridors, de pièces obscures et de puits profonds, étagés sur trois niveaux. Un labyrinthe souterrain qui intrigue les égyptologues depuis toujours, mais n'a encore jamais été exploré de fond en comble. Un Allemand, Johannes Dümichen (1833-1894), avait bien commencé sa description en plusieurs volumes, mais depuis, rien. Pendant un siècle, la porte de ce caveau est restée close. Jusqu'à ce qu'en 2004, enfin, une équipe française emmenée par Claude Traunecker pénètre à nouveau dans ce monument. Baptisée « TT33 », la plus grande tombe de la nécropole

thébaine, située à el-Assassif, non loin de Deir el-Bahari, n'est pourtant pas dédiée à un pharaon. Le maître des lieux ? Padiamenopé. « C'est un intellectuel du VI^e siècle avant notre ère dont on ne sait presque rien, avance le chef de la mission. Cet érudit, secrétaire du roi et spécialiste de littérature sacrée, semble avoir voulu transformer sa sépulture en gigantesques salles d'archives, en compilation de toutes les connaissances de son époque et de toutes les traditions héritées des dynasties précédentes. » Les murs sont en effet recouverts d'une forêt de symboles, d'une pléiade de textes funéraires de périodes

et d'origines diverses, dont certains sont peut-être encore inédits pour les égyptologues. D'ailleurs, dès l'entrée de l'hypogée, une inscription invite le passant à lire ce qui est gravé ou peint sur les parois. « La religion égyptienne est touffue, ardue à saisir. Elle ressemble à une boule à facettes. Avec les fresques et les bas-reliefs de son tombeau, Padiamenopé a peut-être légué à la postérité de nouvelles clés pour appréhender la nébuleuse de ces croyances », s'enthousiasme Claude Traunecker. Mais il faudra certainement maintes années de fouilles pour que l'immense TT 33 livre tous ses secrets.

●●● tut d'égyptologie de Montpellier. Ces sept décades renvoient peut-être aux sept mois de gestation du dieu Osiris, qui règne sur le royaume des morts et qui, selon la mythologie égyptienne, est le premier être à avoir été momifié. « On peut aussi mettre en parallèle ce temps consacré à l'opération avec les étoiles qui ont des périodes d'invisibilité de 70 jours, comme le suggèrent des représentations de décans sur certains sarcophages du Moyen Empire, propose Florence Barberio, spécialiste des textes funéraires de la Vallée des Rois. Elles sont censées se purifier avant de réapparaître régénérées. De même, le corps du défunt ressort transfiguré de son séjour dans l'officine d'embaumement. » A partir du Nouvel Empire (1550-1291 av. J.-C.), alors que la momification est pratiquée « à la chaîne », le traitement du commun des mortels est donc certainement expé-



TOUTES LES ILLUSTRATIONS DE CETTE PAGE S'APPUYENT SUR DES PHOTOGRAPHIES DE LA BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE DE PARIS

dié en moins de 70 jours, comme l'a confirmé toute une batterie d'investigations. Car l'autopsie des momies et l'expérimentation scientifique ont peu à peu permis de résoudre la plupart des mystères de fabrication. Au fur et à mesure des analyses chimiques réalisées depuis les années 1930, la liste des composants des baumes et onguents s'est affinée, mettant en évidence la présence d'ingrédients tels que la sève de pistachier, la cire d'abeille ou les graisses animales. Des égyptologues ont même testé le procédé sur des carcasses de lapins ou de canards, voire, comme Bob Brier à New York dans les années 1990, sur un homme...

Le livre « pour sortir le jour »

Mais connaître un mode d'emploi ne permet pas pour autant de saisir les enjeux d'un rituel. Sur le rôle de celui-ci, Hérodote ne dit mot. Diodore de Sicile, lui, se contente de

proclamer que, pour les Egyptiens, les morts « doivent passer l'éternité dans l'Hadès [le monde des morts des Grecs] en compagnie des êtres pieux ». Maigre révélation, eu égard à l'ampleur du phénomène. « A l'évidence, ce comportement funéraire était une manière de résoudre le problème existentiel. Or, avant le déchiffrement des hiéroglyphes par Champollion en 1822, il était impossible d'appréhender les croyances qui se greffent dessus, insiste Claude Traunecker. Il est même possible que les Egyptiens aient élaboré leur théorie de l'au-delà seulement après avoir commencé à essayer de momifier leurs défunts, pour donner du sens à leurs actes... »

Depuis la deuxième moitié du XIX^e siècle, pour cerner les contours de la spiritualité égyptienne, les chercheurs se penchent sur un corpus foisonnant, mais abscons. Le défi ? Interpréter toute une palette

d'inscriptions funéraires dispersées dans le pays et sur de multiples supports, gravées sur des parois de tombes, peintes sur des linéaux et des cercueils, ou rédigées sur des papyrus déposés avec les dépouilles. Autant d'écrits témoins d'une pensée mouvante qui s'est affirmée au fil des siècles : textes dits « des pyramides » à partir de la V^e dynastie de l'Ancien Empire (2465 av. J.-C.), puis « des sarcophages » au Moyen Empire ; livres de « l'Amdouat » (« dans le monde souterrain »), « des portes », « des cavernes », « de la terre » et « des morts » (ou, dans sa traduction exacte, « pour sortir le jour ») depuis le Nouvel Empire ; ou encore livre « des respirations » à la Basse Époque (664-332 av. J.-C.). « C'est grâce à l'étude de ces documents archéologiques que l'on a pu entrevoir cette vision de la mort comme un passage entre deux formes d'existence, et de la momie- ●●●

Que révèlent les rituels de momification ?



KENNETH GARRETT

L'art du portrait funéraire

A l'époque gréco-romaine, les masques des momies sont de plus en plus réalistes. A droite, l'une des deux cents dépouilles recouvertes d'or exhumées dans l'oasis de Bahariya en 1996. En médaillon, momie d'enfant. Typique de l'oasis du Fayoum, elle montre un visage expressif, peint sur bois grandeur nature.



KENNETH GARRETT

●●● *fiction comme une condition sine qua non de la réussite du voyage vers cet autre monde* », explique Sylvie Donnat, maître de conférence à la faculté d'égyptologie de Strasbourg.

Aux yeux des Egyptiens, tout individu est en effet constitué de plusieurs éléments, visibles ou non, qui se séparent momentanément lors du décès : un nom, un corps, une ombre, une force vitale apte à se recharger en énergie grâce notamment à la nourriture (le *ka*), un principe mobile qui permet d'agir à distance (par la parole, le regard...) et que l'on a faussement assimilé à l'âme (le *ba*), ainsi qu'une conscience et une intelligence logées non dans le cerveau, mais dans le cœur (le *ib*). « Ces parties intégrantes de la personne ne peuvent se réunir et se manifester après les funérailles si l'enveloppe matérielle n'est pas pérennisée », insiste Françoise Dunand. La crainte de la destruction du corps, synonyme d'anéantissement, est même telle que les Egyptiens ajoutent dans la tombe des représentations du défunt chargées de rappeler son identité et de suppléer la momie en cas de problème ! Ils ont d'abord stylisé et idéalisé les visages, par exemple sur les masques, pour élaborer finalement des images saisissantes de réalisme

à l'époque romaine, avec les portraits peints sur bois à l'encaustique de la région du Fayoum.

« *Le corps a toute sa place dans cet "ailleurs",* précise Florence Barbério. *Mais le rituel doit le transfigurer en chair inaltérable, en chair divine, à l'image d'Osiris, modèle originel de renaissance réussie.* » Les plus anciennes gravures funéraires font déjà allusion à la légende de ce pharaon assassiné et dépecé par son frère jaloux, puis reconstitué et ranimé par sa fidèle épouse

Transfigurer le corps en chair divine, à l'image d'Osiris

Isis, assistée de sa sœur Nephtys et de l'embaumeur en chef Anubis. « *Ta tête a été rattachée à ton corps, tes membres ont été rassemblés. Mets-toi sur tes pieds pour que ton cœur puisse te guider* », adjurent les bas-reliefs de la tombe de Pépi I^{er} à Saqqara. « *Aussi vrai qu'Osiris est vivant, il vivra lui aussi* », proclame une autre formule des Textes des Pyramides.

Tout le cérémonial funéraire semble d'ailleurs destiné à introniser l'aspirant immortel dans la Douat, le royaume osirien. Même s'il existe maintes variations dans la géographie imaginaire de cet au-

delà : voilà un monde nébuleux, ponctué de lacs ou de champs, de culs-de-sac ou de tertres enflammés, traversé par une voie fluviale ou sillonné par des chemins de terre. Un pays scandé tantôt par des paysages de félicité où pousse abondance de moissons, de fleurs et de vergers, tantôt par des régions de supplices où les damnés sont ligotés, décapités et rôtis dans des chaudrons... Or, ce même espace ténébreux et souterrain peut aussi être perçu comme un ciel inférieur constellé d'étoiles et rythmé par les douze heures de la course nocturne de Rê, le dieu soleil.

Une constante, toutefois : le voyage post-mortem est semé d'embûches, barré de monstres, de génies à gueule de lion ou de crocodiles à face de bélier, et il est divisé en paliers à franchir, qu'il s'agisse de portails, de cavernes ou de gardiens armés jusqu'aux dents... « *Même si nous savons désormais traduire les textes, nous peinons encore à reconstituer la cartographie détaillée de l'au-delà. Ne serait-ce que parce que certaines allusions sont trop lapidaires, ou parce que la toponymie fluctue d'une composition à l'autre. Des images contradictoires peuvent coexister pour expliquer un même épisode ou un même phénomène, ce qui, pour nos esprits cartésiens, est difficile*

Quand les vivants parlaient aux revenants

Sortir au jour », « sortir en âme vivante »... Dans les textes funéraires, nombreuses sont les expressions qui désignent le devenir idéal de la momie. « Grâce au rituel, le ba (principe mobile) de la personne décédée peut librement voyager depuis sa tombe, participer à la course du soleil et jouir du paradis d'Osiris, bien sûr, mais aussi intervenir dans le monde des vivants, explique Sylvie Donnat. Le mort est ainsi censé protéger sa famille qui, en échange, à l'occasion de grandes fêtes, "sert son nom" et apporte des offrandes devant sa sépulture pour que

son ka (principe vital) continue à s'alimenter. L'au-delà des anciens Egyptiens n'est donc pas seulement mythologique, il est concret. Il implique une survivance dans la mémoire des descendants. » Les archéologues ont même découvert quelques étranges témoignages – une quinzaine de pièces seulement – d'un lien direct et quotidien entre les vivants et leurs chers disparus. Des trouvailles qu'ils ont surnommées « lettres aux morts ». Réclamations ou prières ont été inscrites sur des bols en terre cuite, éclats de céramique ou fragments de papyrus de datation variée

(entre la fin de l'Ancien Empire et le VII^e siècle avant notre ère). « Dans ces missives, les Egyptiens s'adressent nommément à leurs défunts pour leur demander leur aide ou pour les sommer de cesser de les importuner. Nous ne sommes donc pas loin de l'idée de fantômes tels que nous les dépeignons, c'est-à-dire qui apparaissent dans la réalité et l'influencent », précise Florence Barberio. « Et puisqu'ils écrivaient à leurs morts, rien ne nous interdit d'imaginer qu'ils pouvaient aussi leur "parler" », conclut Sylvie Donnat.

à saisir, avoue Florence Barberio. Dans la spiritualité égyptienne telle que la documentation archéologique nous la donne à lire, seul transparaît constamment le désir de muer l'homme en l'égal des dieux en le faisant participer symboliquement à la grande machinerie de l'univers, matérialisée par les cycles végétal et solaire. » Une incantation fameuse du Livre des Morts ne lance-t-elle pas : « Tu seras comme Ré, te levant et te couchant éternellement » ?

Talismans et incantations

C'est d'ailleurs lors de l'accomplissement du rite d'embaumement que le trépassé semble acquérir toutes les clés et tous les atouts qui lui permettront de traverser ce monde labyrinthique et de s'emparer de l'immortalité. La coutume s'est ainsi diffusée de déposer entre les linceuls et les bandelettes, à des endroits codifiés, divers talismans destinés à sublimer la métamorphose du cadavre et à repousser les forces maléfiques qui pourraient barrer sa route : pilier *djed* en forme de colonne vertébrale d'Osiris pour aider le mort à se redresser, croix *ankh* pour lui insuffler le souffle de vie, ou encore œil *oudjat* pour signifier l'intégrité et la plénitude corporelles recouvrées... Sans oublier une pièce fondamentale, à

l'effigie d'un scarabée. Taillée dans une pierre de couleur olive, elle incarne la végétation qui croît et reverdit sans cesse. Posée sur le cœur, elle représente la conscience du défunt dans l'au-delà. Enfin, en tant qu'animal symbole du soleil levant, elle lui garantit une renaissance quotidienne... « Plus les amulettes sont nombreuses, plus les matériaux utilisés pour les fabriquer sont précieux, plus leur pouvoir est grand, indique Francis Janot. Sur la momie de Toutankhamon, pas moins de 143 objets de cet ordre ont été retrouvés. Traditionnellement, on en recense même souvent deux fois plus. Mais le rôle de chacune d'entre elles n'a pas encore été établi avec certitude. » Toute cette panoplie de grigris ne suffit pourtant pas à accomplir la quête d'éternité. « Le mort doit aussi connaître les incantations qui, associées aux talismans, lui permettront de triompher de tous les obstacles qui balisent le parcours, analyse Nadine Guilhou. Les textes inscrits sur son linceul ou sur son cercueil, sur les murs de son caveau ou sur les papyrus de sa tombe, lui servent, en quelque sorte, d'aide-mémoire. » Impossible cependant de réussir l'examen de passage sans recouvrer l'usage de tous les sens et, en priorité, de la parole. Là réside le but

de « l'ouverture de la bouche ». Ce déconcertant rituel était accompli devant la nécropole, avant l'ensevelissement, pour restituer symboliquement au cadavre toutes ses facultés. « On a longtemps cru que ce cérémonial magique, ultime guérison du corps accomplie avec des instruments, huiles et fards sacrés, était exécuté seulement lors des funérailles, sur le sarcophage. Mais les dernières trouvailles archéologiques tendent à démontrer qu'il a été aussi pratiqué sur la momie elle-même », précise Francis Janot.

Une angoisse de gens heureux

Cuirassé de résines et de bandelettes, protégé par ses puissantes amulettes, armé de son grimoire et fin prêt à réciter la réplique adéquate au moment opportun, le mort peut enfin traverser sans encombre la Douat et comparaître devant le tribunal divin présidé par Osiris. Voici donc venue l'étape cruciale, illustrée par bien des vignettes funéraires : la pesée du cœur. « Je n'ai pas appauvri un pauvre », « je n'ai pas été de mauvaise humeur », « je n'ai pas privé le bétail des herbages », « je n'ai pas enlevé le lait de la bouche des bébés », « je n'ai pas fait pleurer », « je n'ai pas toléré de voir le mal »... Le postulant à l'éternité doit proférer toute la litanie retranscrite dans le Livre des Morts. Avant que la balance ne juge de son sort : finir dévoré par Ammit, la « mangeuse » à tête de crocodile, buste de lion et arrière-train d'hippopotame, ou revivre parmi les bienheureux. Même si cet au-delà a tout d'un paradis, on s'est longtemps trompé sur la valeur des pratiques funéraires du pays des momies. « Les Egyptiens ne considéraient pas cette seconde existence comme un idéal, ou un ailleurs meilleur. Ils ne méprisaient pas la vie. Au contraire, ils la chérissaient au point d'inventer une manière de la perpétuer », tranche Françoise Dunand. Ces épicuriens avant la lettre nous ont en effet légué maint précepte du genre : « Ton bonheur a plus de poids que la vie future. » Et Claude Traunecker de conclure : « La momification répond bien à une angoisse, mais à l'angoisse de gens heureux. » **NADÈGE MONSCHAU**

 **Françoise Dunand et Roger Lichtenberg,** *Les Momies, un voyage dans l'éternité*, Gallimard, « Découvertes », 2007

Francis Janot, *Momies, rituels d'immortalité dans l'Égypte ancienne*, White Star, 2008

Serge Feneuille, *Paroles d'éternité*, CNRS Editions, 2008

Exposition *Voyage dans l'au-delà : les Livres des Morts des anciens Egyptiens*, Londres, British Museum, jusqu'au 6 mars 2011

Documentaire *La Tombe 33, un mystère égyptien*, de Thomas Weidenbach, 2007, en VOD sur www.filmsdocumentaires.com/films/47-mystere-de-la-tombe-33

Quel est le secret de longévité des hiéroglyphes ?

La puissance magique du signe

Née avant les pharaons, l'écriture égyptienne leur a survécu. Porteuse d'une pensée complexe et de spéculations symboliques raffinées.

Page de droite : à l'intérieur du sarcophage du général Sépi (provenant de la nécropole d'El-Bersheh), des formules tirées des Textes des Cercueils et du Livre des Deux Chemins évoquent le voyage du défunt dans l'au-delà. Ce panneau placé à sa tête montre, sous des hiéroglyphes soigneusement dessinés, des caractères cursifs qui constituent les « formules de glorification » du général.

Pas moins de sept cents signes à apprendre (1). Une suite de consonnes sans voyelles, qui se lisent parfois de droite à gauche, parfois de gauche à droite. Horizontalement, mais aussi verticalement. Enfin, cerise sur le gâteau, des signes qui correspondent selon le contexte à un son, un objet ou un être (*lire l'encadré p. 78*)... Malgré cette somme de casse-tête, l'écriture égyptienne est un fil qui court à travers les millénaires sans jamais s'interrompre. Une persistance sur laquelle les égyptologues ne cessent de s'interroger.

Pour ce qui est de son origine, il y a un avant et un après 1988. Cette année-là, l'archéologue allemand Günter Dreyer fouille pour la quinzième année la nécropole d'Umm el-Qaab, à proximité du temple de Séthi I^{er} à Abydos. Or voici qu'il découvre, dans la zone la plus ancienne du cimetière, datant de la période prédynastique, une grande sépulture de douze chambres conte-

nant les fragments d'une centaine de pots, quantité de jarres d'huile, de bière et de vin, et une crosse de sceptre en ivoire qui prouve qu'elle abritait un roi. Un roi inconnu, plus ancien que ceux de la première dynastie. Sur les jarres, son nom est inscrit sous le signe d'un arachnide : le roi Scorpion, bientôt rattaché à une mystérieuse dynastie, baptisée dynastie 0. Un fragment de l'histoire avant l'histoire officielle. Mais ce n'est pas tout. Car bientôt les archéologues retrouvent, dispersées autour de la sépulture, 150 plaquettes d'ivoire portant des incisions de signes hiéroglyphiques. Leur analyse crée la surprise. Günter Dreyer annonce qu'ils remontent à 3400 avant notre ère. Les hiéroglyphes prennent brusquement un sacré coup de vieux. Au point de concurrencer l'écriture sumérienne, considérée comme la première connue de l'humanité (*lire l'encadré p. 77*).

Voici donc pour le début des hiéroglyphes. Reste à leur fixer un terme. Jusqu'à quelle époque ont-ils été uti-

lisés ? La réponse se trouve bien plus au sud, dans le temple d'Isis bâti à Philae à partir du IV^e siècle av. J.-C. Sauvé des eaux lors de la construction du barrage d'Assouan dans les années 1970, il a livré aux égyptologues des inscriptions retraçant l'histoire des débuts du christianisme.

Nous sommes en 392 après J.-C. Dans le tout jeune Empire romain d'Orient, ce monothéisme est décrété religion d'Etat. Mais ça et là, la résistance s'organise. Le culte d'Isis – la déesse mère – fait des émules. Les pèlerins affluent vers Philae, malgré la décision de l'empereur Théodose de fermer les temples. Le lieu porte les derniers stigmates de la civilisation pharaonique, dont le texte le plus tardif en hiéroglyphes, daté du 24 août 394 : un appel à obéir à Akhom, deuxième prophète d'Isis.

Avec Philae, la fin de l'écriture hiéroglyphique est ainsi datée... mais ce n'est pas encore le terme de « tout le système d'écriture et de la langue pharaoniques », prévient Pierre Grandet, spécialiste ●●●



Quel est le secret de longévité des hiéroglyphes ?



Sur les parois de la tombe de Néfertari, épouse de Ramsès II, son cartouche détaille son nom : La Plus Belle.



Sur les tablettes du roi Scorpion

L'archéologue Günter Dreyer examine des plaquettes d'ivoire et d'os portant les plus anciens spécimens connus de hiéroglyphes. Ces « étiquettes », attachées par un lien à des coffres de bois, mentionnaient l'origine de leur contenu. ❶ Symboliquement, l'arbre, ou « domaine agricole », couplé au canidé, désigne le « domaine du roi Chien ». ❷ Si, phonétiquement, on associe la cigogne, « *ba* », et le siège, « *set* », on obtient *basét*, soit la ville de Bastat, ou Boubastis. ❸ De même, l'éléphant, « *ab* », et les montagnes, « *jou* », donnent Abjou (Abydos). ❹ Sur la première de ces deux plaquettes, le croissant sommant une ligne brisée représente l'obscurité, tandis que le serpent et les montagnes à droite ont la même valeur phonétique : « *dje/djou* ». Sur la seconde, l'oiseau symbolise la lumière du soleil. Montagnes des ténèbres ou de la lumière : ce sont les rives est et ouest du Nil, où le soleil apparaît ou disparaît. ❺ Les incisions simples représentent des chiffres, la spirale valant 100.

ALINE KINER



INSTITUT ALLEMAND D'ARCHÉOLOGIE DU CAIRE

●●● de la grammaire des hiéroglyphes. Car dans le sanctuaire se trouve une inscription plus tardive encore, datant de 452 ap. J.-C., en démotique. « Cette écriture est aux hiéroglyphes ce que l'écriture cursive d'aujourd'hui est aux lettres d'imprimerie », précise le chercheur. Plus souple, plus simple, plus rapide à dessiner, elle est probablement apparue après la XXVI^e dynastie, qui a régné de 664 à 525 avant J.-C. Une époque prospère, où l'Égypte s'intéresse aux pays voisins : la première circumnaviga-

tion du continent africain est organisée à partir du delta du Nil, les échanges commerciaux se multiplient avec la Grèce... L'Etat perçoit alors des taxes sur le négoce international, le transport des marchandises. Les hiéroglyphes, sous leur forme traditionnelle, ne sont pas adaptés aux « cahiers de comptes » qu'il faut remplir et tenir à jour, et l'écriture démotique s'étend à toute l'Égypte. Par la suite, l'administration et le commerce l'utiliseront systématiquement, tandis que les inscriptions en rapport avec la tra-

dition, les textes religieux, conserveront l'écriture hiéroglyphique. Les voyant essentiellement figurer au fronton des temples, dans les lieux de recueillement, l'infatigable Hérodote, arrivé sur les lieux au V^e siècle avant J.-C., leur attribuera un caractère sacré. C'est d'ailleurs le sens du mot « hiéroglyphe » en grec : « écriture sacrée ».

Des hiéroglyphes au copte

Le temple d'Isis à Philae prouve que le démotique a persisté au moins un siècle après les hiéroglyphes. « Or ces deux systèmes d'écriture sont associés, le premier étant la forme simplifiée du second. Le tout a donc duré près de quatre millénaires. Un record de longévité... qui se trouve encore pulvérisé si, au-delà de l'écriture, on s'intéresse à la langue des pharaons ! », s'exclame Pierre Grandet. Car lorsqu'avec la constitution de l'Empire romain d'Orient, l'alphabet grec s'impose, la langue égyptienne est peu à peu retranscrite phonétiquement. Et cet égyptien écrit en lettres grecques s'appelle... le copte. « A travers cet avatar, la langue a perduré jusqu'à l'an mille de notre ère ! », poursuit l'égyptologue. Aujourd'hui encore, c'est la langue liturgique de l'Eglise orthodoxe copte (2).

●●●

Egypte ou Mésopotamie : où est née l'écriture ?

Depuis sa découverte des premiers signes d'écriture dans la tombe du roi Scorpion, Günter Dreyer est persuadé que l'Égypte est le berceau de la plus ancienne écriture au monde, 3400 ans avant J.-C. Cette thèse ne rallie pas la majorité des chercheurs, qui font débiter l'histoire des hiéroglyphes en 3250 av. J.-C. Soit quelques décennies après les tablettes sumériennes trouvées dans la cité d'Uruk, en Mésopotamie,

remontant à 3300 avant notre ère. Mais l'écriture cunéiforme dont elles sont gravées n'a pas eu la même longévité que les hiéroglyphes. Les exemples les plus tardifs de cunéiforme remontent au I^{er} siècle de notre ère. Malgré les relations d'échange entre les deux civilisations, comme l'attestent les tablettes trouvées à Amarna, chaque système d'écriture a connu son propre développement. Ils semblent cependant partager

une même cause première : une certaine organisation de la société et de l'économie nécessitant d'immortaliser la parole. Une hypothèse cependant critiquée par le préhistorien Jacques Cauvin, qui estimait que l'écriture est née d'un besoin de représentation de forces mystérieuses, voire divines, en symboles et images.

1. Jacques Cauvin, *Naissance des divinités, naissance de l'agriculture*, CNRS Edition/poches

Quel est le secret de longévité des hiéroglyphes ?

●●● « Entre les hiéroglyphes et le copte, la structure grammaticale de l'égyptien est restée inchangée », indique Pierre Grandet. Une aubaine historique ! Car c'est précisément le copte qui a permis à Jean-François Champollion, père de l'égyptologie, de déchiffrer, en 1822, la célèbre pierre de Rosette : elle comporte un décret, datant de deux siècles av. J.-C., écrit dans cette langue, en hiéroglyphes et en démotique.

Pour expliquer l'exceptionnelle pérennité de l'écriture et de la langue égyptiennes, les spécialistes ont tenté plusieurs hypothèses. Ont-elles été préservées parce qu'elles sont restées à l'écart des contacts avec d'autres civilisations ? Non, l'empire avait noué de nombreuses relations commerciales. La partie occidentale de la route de la Soie passait par les abords du Nil, et des marchandises en provenance de Chine y transitaient. Pour ses constructions, le pays importait du bois de cèdre du Liban. Sans compter que tout au long de son histoire, les envahisseurs n'ont pas manqué : Hittites, Perses et Grecs. Ces échanges, pacifiques ou violents, ont imprégné la langue et

l'ont façonnée. L'égyptien n'a cessé d'évoluer pour s'adapter aux besoins de la société et à son organisation politique. Ce serait plutôt là qu'il faudrait chercher l'un des secrets de sa longévité. « La langue s'est enrichie de termes nubiens, libyens, sémitiques, raconte Pierre Grandet. Nous les identifions aujourd'hui car ils sont écrits au moyen d'une écriture syllabique, légèrement différente de l'écriture hiéroglyphique ordinaire. » L'égyptien comporte aussi des

Jérusalem, sous son appellation arabe et hébraïque d'aujourd'hui

mots d'emprunt désignant un lieu, un peuple. « Ainsi, dans les textes pharaoniques, on évoque Jérusalem sous son appellation en arabe et en hébreu d'aujourd'hui : *Ursalim*. Mais aussi les villes d'Alep ou de Gaza. »

Parallèlement, le répertoire des signes hiéroglyphiques s'enrichit sans cesse. « Par exemple, explique Pascal Vernus, détenteur de la chaire d'égyptologie de l'Ecole pratique des hautes études, vers

1500 av. J.-C., l'Egypte est envahie par les Hyksôs, peuples d'Asie qui deviendront les pharaons de la XV^e dynastie. Or, ces étrangers font la guerre juchés sur des chevaux, avec des chars et un arc. Tout un attirail inconnu des Egyptiens. On voit dès lors apparaître parmi les hiéroglyphes un nouveau signe qui désigne le cheval... »

Pour les transactions importantes et les relations entre Etats, les Egyptiens vont jusqu'à adopter la langue dominante d'un pays étranger, une sorte d'anglais international avant l'heure qui facilite les échanges, ainsi que son écriture. En témoignent les lettres d'Amarna, trouvées à la fin du XIX^e siècle dans la ville capitale d'Akhéaton : 382 tablettes d'argile gravées en akkadien cunéiforme. « C'est une vraie correspondance diplomatique que le pharaon a menée avec les puissants de son monde : rois de Babylone, d'Assyrie et du Hatti... », précise Pierre Grandet. On y évoque les visites entre Etats et les présents offerts, les accords militaires et les coopérations. Mais, ironie du sort, la langue commune utilisée, l'akkadien, disparaîtra bien avant l'égyptien...

Ce qui est gravé devient réalité

L'évolution de l'écriture pharaonique ne s'arrête pas à l'invention de nouveaux signes. Elle témoigne d'une réelle volonté de rendre compte d'une pensée toujours plus complexe, faite de concepts et de sentiments. « On invente une nouvelle disposition pour les hiéroglyphes d'un même mot afin de lui donner un sens supplémentaire, explique Pascal Vernus. Prenons Ptah, la divinité de la ville de Memphis, créatrice du cosmos et protectrice des artisans et des constructeurs. Ecrit symboliquement, son nom signifie en plus « le dieu Ptah, celui qui prend appui sur la terre pour soulever le ciel » (lire l'encadré ci-contre).

Le chercheur, qui prépare un livre sur les écritures de l'Egypte ancienne, avance quant à lui une explication plus fondamentale que la simple capacité d'adaptation à l'étonnante longévité des hiéroglyphes : le statut même de l'écrit, son caractère magique et la puissance symbolique qu'il ●●●

Signes-mots et signes-sons

L'écriture hiéroglyphique est avant tout figurative. « Mais cela ne veut pas dire que tous les signes écrivent ce qu'ils représentent, explique Pascal Vernus. Certains écrivent le son de l'objet, mais ne le désignent pas. »

C'est le principe utilisé dans les rébus qui illustre le mieux ce fonctionnement. Si l'on

dessine un chat, cela peut signifier que l'on désigne l'animal ; de même, le dessin d'un pot signifie le récipient qui est représenté. Mais le chat dessiné peut aussi correspondre à un son qui n'a rien à voir avec le matou : ce son serait « cha » pour former par exemple le « cha » de « chapeau ». Le dessin du chat serait dans ce cas suivi

du dessin d'un pot, pour ajouter le son « po ». Ainsi, certaines graphies sont utilisées pour leur sens – ce sont des « signes-mots » –, et d'autres pour leur son, des « signes-sons ». Il y a 24 « signes-sons », des consonnes, qui pourraient constituer un alphabet. Pour savoir si le chat dessiné doit être compris comme un « chat » ou comme le son « cha », il y a des déterminatifs, des signes qui définissent le champ lexical de la phrase, mais qui ne se prononcent pas. Dernière subtilité : pour savoir dans quel sens lire les hiéroglyphes, de gauche à droite ou de droite à gauche, il faut regarder la direction du regard des hommes ou des oiseaux représentés.



Ptah peut s'écrire de deux manières : ① phonétiquement : les signes P + T + H, accompagnés d'un déterminatif (silhouette à barbe signifiant « dieu ») ; ② symboliquement : « le dieu Ptah, celui qui prend appui sur la terre pour soulever le ciel ».



Ci-dessus : *Livre des Morts de Néferoubenef* sur papyrus (XVIII^e dynastie, 1550-1291); ci-contre, le *Scribe accroupi* (IV^e dynastie, 2575-2135). Louvre.

Le beau métier de scribe

Seul un petit nombre de prêtres et de membres de l'élite, plus une armée de scribes, ont accès à l'écriture. Fonctionnaires d'un Etat doté d'une administration puissante, ces derniers doivent enregistrer les comptes, les taxes, les doléances... Mais ils jouissent d'un statut privilégié. Dans la *Satire des métiers* datant de la XII^e dynastie (2000 à 1780 av. J.-C.), le scribe Khéty incite son fils à suivre cette formation : « Sois scribe ! Cela te sauvera des taxes et te protégera de tous les travaux. [...] Quant à tous ceux qui exercent un métier, le scribe est le premier. C'est le scribe qui établit la taxation de la Haute et de la Basse Égypte ; c'est lui qui reçoit d'elles [les montants dus] ; c'est lui qui tient le compte de tout. Tous les soldats sont dépendants [de lui]. C'est lui qui conduit les fonctionnaires en présence [du roi]. C'est lui qui commande au pays tout entier. » Le texte sera recopié par des générations d'apprentis...

Manifestation diabolique ou message divin ?

Les historiens ne trouvent pas trace d'une quelconque utilisation de hiéroglyphes après le début du ^{ve} siècle.

« Par la suite, leur maîtrise est totalement perdue. Ils sont considérés comme des manifestations diaboliques par les chrétiens et les musulmans, en raison de leur figurativité. Ils ne ressurgiront que peu après le pillage de Rome en 1527, raconte Pascal Vernus. Se trouvent alors exposés une quinzaine d'obélisques portant

des inscriptions, que les empereurs romains avaient autrefois fait venir d'Égypte. » De quoi intriguer les savants de l'époque. Comment interpréter ces signes, qui s'apparentent plus à des manifestations ésotériques – en lien avec un art divinatoire – qu'à une écriture disparue ? Plusieurs hypothèses s'affrontent. Le jésuite allemand Athanase Kircher (1601-1680), un des érudits les plus en vue de l'époque, qui développe

une vision très mystique de la nature, consacre aux hiéroglyphes un livre qui connaîtra un grand succès au ^{xvii} siècle, *Œdipus Egyptiacus*. Il y voit un message divin, accessible seulement à ceux qui sont en relation spirituelle avec le Créateur. Pour sa part, le philosophe mathématicien Leibniz (1646-1716), très attiré par la culture orientale, les interprète comme « une écriture universelle, une forme d'expression directe de la

pensée pour se passer de langage ». Il faut dire que Leibniz a déjà établi un système mathématique à partir des hexagrammes du *Yi King*, « le Livre des mutations », un traité de sagesse chinois datant de quelques siècles avant notre ère. Peu nombreux, donc, sont ceux qui estiment que les hiéroglyphes correspondent à une écriture ancienne. Tout cela retarde leur déchiffrement... jusqu'au travail de Champollion.

●●● représente. « L'écrit rend pérenne la parole, et cette pérennité a une signification très particulière : grâce à elle, ce qui est gravé devient réel et effectif », explique-t-il. Les signes peints se transforment en réalité pour l'éternité. Les personnages prennent corps et vivent à jamais. Le nom d'une personne écrit en hiéroglyphes évoque d'abord l'individu, mais aussi son identité et ses qualités. A lui seul, il est un concentré de sens.

Des figures qui s'animent pour nuire

Ce pouvoir de l'écriture est à l'œuvre lorsque l'individu passe

du monde visible à cet infra-monde qui représente l'au-delà. Tant que le nom du défunt est inscrit dans la pierre, il peut continuer à y vivre. Détruire son nom revient à l'éliminer physiquement. En l'effaçant, c'est la personne que l'on gomme. Ou même la divinité. « Quand le pharaon Akhénoton a voulu imposer le culte du disque solaire Aton, il a fait marteler le nom d'Amon au préalable, afin que ce dieu meure », reprend Pascal Vernus.

Quant aux figures tracées sur les sarcophages, elles pouvaient mener une vie indépendante, s'animer et nuire. Les serpents

+ Pierre Grandet, Bernard Mathieu, *Cours d'égyptien hiéroglyphique*, Khéops, 2004

Pascal Vernus (dir.), *Les Écritures de l'Égypte ancienne*, Actes Sud, à paraître fin 2011

Relief du temple d'Isis à Philae, en démotique.

devenaient capables de consommer les biens laissés aux défunts pour la vie dans l'au-delà... C'est pourquoi ils ont parfois été dessinés sans leur tête. Graver sur le sarcophage le signe « horizon », c'est-à-dire le soleil apparaissant par-delà une montagne, permettait par contre au défunt de renaître, comme l'astre.

« L'écriture a une puissance "performative" : le simple fait d'annoncer ou d'écrire quelque chose crée la réalité de ce fait. Les hiéroglyphes ont ainsi la capacité d'agir sur le monde et de le transformer. Pour moi, c'est sans doute pour cette raison qu'un système aussi complexe a pu durer si longtemps », conclut Pascal Vernus.

Cette puissance symbolique, capable de façonner le monde, les premiers chrétiens l'avaient bien comprise : lorsque l'empereur Théodose ordonne la fermeture des temples, il ne décide pas de murer les lieux ou d'en interdire l'accès, ni même de les détruire intégralement. Il fait marteler les inscriptions et décapiter les statues : tout un monde que l'on massacre.

AZAR KHALATBARI



SANDRO VANNI

1. Dans le système classique.
2. D'autres langues ont subi la même transformation. L'exemple le plus récent est le turc. Pendant plus de six siècles, sous l'Empire ottoman, entre 1299 et 1922, la langue turque s'écrivait avec l'alphabet arabe. En novembre 1928, Atatürk a imposé l'alphabet latin. Les Turcs d'aujourd'hui ne peuvent déchiffrer les documents du début du ^{xx} siècle.

L'autre vallée des merveilles

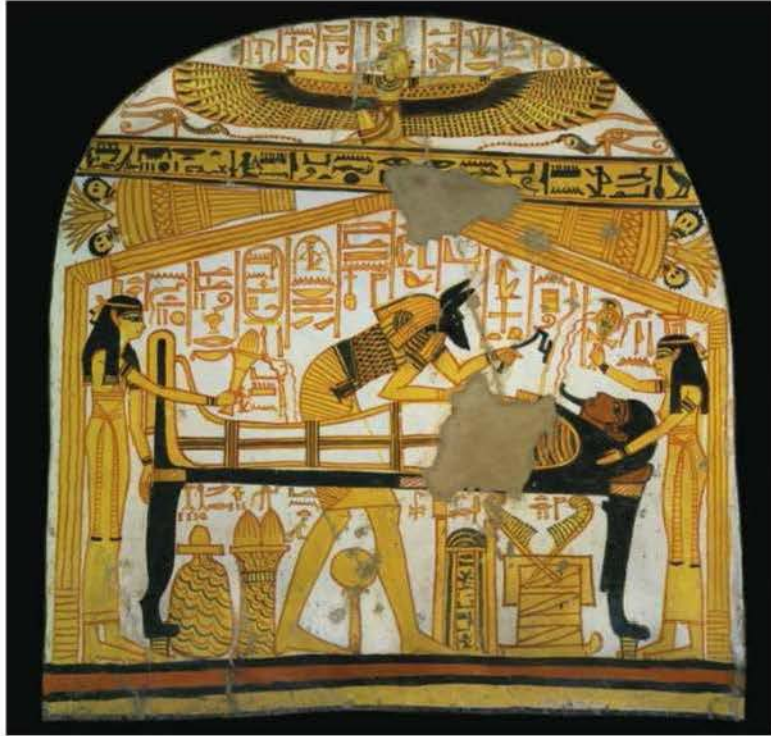
Dans l'ombre de la nécropole royale de Thèbes, des dizaines de tombes fermées au public recèlent des fresques méconnues. Visite, en toute intimité.



Ce sont des sépultures ignorées, parfois modestes, mais merveilleusement décorées. A l'est des hypogées pharaoniques de la Vallée des Rois, d'innombrables tombes ont été creusées pour les grands personnages de la cour, vizirs ou fonctionnaires, mais aussi pour des ouvriers et artisans.

Cet ouvrage s'intéresse à quatre-vingts d'entre elles, aménagées au Nouvel Empire, de 1550 à 1100 av. J.-C. Il vaut surtout pour les somptueuses photos de Sandro Vannini. Le photographe a pu longuement travailler dans des monuments fermés au public et restituer tous les détails de leurs fresques.

De magnifiques scènes de la vie quotidienne se déploient en panoramique sur quatre pages, montrant des Nubiens chargés d'or, de peaux, d'ivoire et d'animaux exotiques : elles ornent les murs de la tombe du vizir Rekhmirê, maître des cérémonies sous Thoutmosis III. Plus loin, dans la tombe de Menna, ce scribe des champs de la XVIII^e dynastie surveille les différentes phases du cycle agricole, comme le comptage et le stockage des grains. On aperçoit même deux petites filles glanant des grains de blé, ou un fonctionnaire battant un contrevenant. Tout un



SANDRO VANNINI

petit peuple, généralement plus discret dans les somptueuses tombes pharaoniques, revit ainsi. Pour combien de temps ? Car ces trésors sont menacés par le temps et les hommes, leurs couleurs s'estompant jusqu'à parfois disparaître.

S. B.

Les Tombes oubliées de Thèbes,

Zahi Hawass, Thames and Hudson, 287 p., 69 €

L'invention de l'égyptologie



Un livre-coffret qui se veut résolument ludique avec ses petites pochettes intercalées entre les pages, que le lecteur, aussi impatient qu'un enfant, se dépêche de fouiller. Il y découvre une des premières cartes d'Égypte, dessinée au début du XVIII^e siècle, un extrait de l'agenda de Howard Carter lorsqu'il ouvrit la tombe de Toutankhamon en 1922, ou encore une lettre écrite en 1822 par Champollion à M. Dacier, secrétaire perpétuel de l'Académie royale, qui marque le début du déchiffrement des hiéroglyphes. Classique, mais très bien illustré, le texte reprend les grandes étapes de l'histoire de l'égyptologie.

S. B.

Les Trésors de l'Égypte ancienne,

Jaromir Malek, National Geographic, 39,90 €

Carnets de fouilles



Professeur à l'université de Paris-Sorbonne, Dominique Valbelle a choisi ici de raconter sa vie de manière assez intime. Non, elle n'est pas tombée toute petite dans la marmite de l'égyptologie. Si son père était un amateur d'Égypte ancienne, elle n'a surtout pas voulu l'imiter, trouvant sa passion trop envahissante. Elle a suivi le cours d'archéologie égyptienne à l'Ecole du Louvre parce qu'elle n'avait pu s'inscrire à celui de peinture de la Renaissance. L'archéologue fut, sur le terrain, une des premières à révéler l'intérêt du Sinaï antique, à travers notamment ses fouilles à Tell el-Herr. Elle en décrit par le menu l'organisation – la paye des ouvriers, les accidents... –, racontant à travers toutes ces anecdotes la quête de la grande Histoire.

S. B.

Les Chemins d'Horus. Mémoires, Dominique Valbelle, Grasset, 398 p., 20 €

livres

ET AUSSI

Pharaons

Écrit par un membre de l'Institut d'archéologie de l'université de Londres, ce recueil décrit règne par règne l'histoire des souverains de l'Égypte ancienne. Pas vraiment novateur, mais efficace et pédagogue. S. B.
Peter A. Clayton,
Thames and Hudson,
224 p., 19,95 €

Le Mystère des hiéroglyphes. La clé de l'Égypte ancienne

Le romancier à succès renoue avec son métier d'égyptologue pour raconter deux siècles de découvertes autour des hiéroglyphes. Son interprétation très personnelle de certaines graphies, comme la croix *ankh*, à la lumière des dernières avancées de la physique, laisse parfois sceptique. Mais l'ensemble apporte une vision riche et colorée de l'Égypte ancienne. A. KH.
Christian Jacq,
Favre, 130 p.,
24,90 €

PAGES RÉALISÉES
PAR SYLVIE BRIET,
AZAR KHALATBARI ET
FLORENCE LEROY

Enquête sur un roi maudit



Du long cortège des pharaons égyptiens, Akhénaton est peut-être celui qui a le plus enflammé l'imagination des égyptologues comme des théologiens ou des philosophes. Au point que la légende bâtie autour de sa personnalité a souvent occulté sa véritable histoire. Dans cette « biographie archéologique », Dimitri Laboury, maître de recherche à l'Université de Liège, s'attache à distinguer certitudes, probabilités et hypothèses. S'appuyant sur les dernières découvertes archéologiques et les travaux les plus récents de ses collègues, il étudie la période amarnienne sous tous ses aspects, politique, artistique et culturel. L'enracinant dans l'histoire longue de l'Égypte, il montre qu'elle peut être considérée à la fois comme l'aboutissement d'une évolution de la fonction royale et de la théologie, et une rupture radicale opérée par un homme hors du commun. Rigoureux et passionnant. F. L.

Akhénaton, Dimitri Laboury, Pygmalion, 480 p., 23,90 €



SANDRO VANNINI

Le Louvre à livre ouvert



Un remède pour tuer un ver dans le corps ou une prière au dieu chien; un chant de harpiste, une formule pour garder sa tête outre-tombe ou un exercice d'écolier racontant, avec force approximations, une histoire de fantôme... Sur les stèles, papyrus mais aussi fragments de jarre, statues, bijoux, boîtes à jeux exposés au musée du Louvre, se racontent le quotidien, les croyances, les peurs et les espoirs des anciens Égyptiens. A condition, toutefois, de savoir déchiffrer les hiéroglyphes... Ce livre précieux accompagne et éclaire le visiteur pas à pas. Mais il peut aussi être parcouru depuis sa chambre, pour un voyage imaginaire au temps des pharaons. Paru il y a quelques années, il reste unique en son genre. A. KH.

La Voix des hiéroglyphes. Promenade au département des Antiquités égyptiennes du musée du Louvre,
Christophe Barbotin, Khéops, Musée du Louvre Editions, 239 p., 35 €

De Ramsès II à Oum Kalsoum



Ce livre original est une indispensable porte d'entrée pour l'Égypte pharaonique mais aussi, ce qui est beaucoup plus rare, l'Égypte contemporaine. Cinquante-quatre chercheurs y ont contribué. L'inventaire veut aider le lecteur à cerner les principaux traits de cette histoire millénaire : la période antique, mais aussi l'arrivée du christianisme, puis de l'islam, et l'éclosion d'une civilisation arabo-musulmane à travers les épopées des Fatimides, des Mamelouks et des Ottomans. Sans oublier les grands événements du *xx^e* siècle comme la construction du canal de Suez, l'avènement de Nasser... C'est un plaisir de voir, dans le chapitre consacré aux « Figures », Oum Kalsoum, « la cantatrice du peuple », précéder Ramsès II, le vainqueur des Hittites, lui-même côtoyant Taha Hussein, ce formidable écrivain, aveugle depuis l'âge de 6 ans, mort en 1973. Un dernier chapitre, consacré aux « Regards », reprend des textes d'écrivains qui racontent comment ils ont « vu » l'Égypte. Chateaubriand ne put s'approcher des pyramides, l'eau du Nil étant trop haute pour le cheval, trop basse pour le bateau. Désinvolte, il chargea un factotum d'aller inscrire son nom sur « ces grands tombeaux ». Gustave Flaubert, lui, lança son cheval au triple galop, et s'arrêta devant le Sphinx qui le regarda « d'une façon terrifiante ». S. B.

Inventaire de l'Égypte,
Guillemette Andreu-Lanoë (dir.),
Universalis, 580 p., 79 €

le nouvel
Observateur et CNRS EDITIONS

L'anthologie du savoir

Une collection inédite et exclusive dirigée par Jean Daniel



MYTHES et LÉGENDES

UN OUVRAGE À NE PAS MANQUER

Les plus
grands textes

Mésopotamie

Egypte

Inde

Chine

Scandinavie

Amérique du Nord

Amérique du Sud

Afrique

Océanie

Grèce



Préface de
**Jean-Claude
CARRIÈRE**

*« Et si les mythes
peuplaient, sous une
forme clandestine,
ce que nous appelons
avec fierté notre
« savoir » ?
S'ils soutenaient nos
structures secrètes ? »*

9€
90
SEULEMENT

chez votre marchand
de journaux



Toujours en vente :

avec
**PARIS
PREMIÈRE**



Voyez les
choses
sous un
autre angle



**EOS
60D**

Libérez votre créativité avec le nouvel EOS 60D. Avec son écran LCD orientable et les fonctions créatives avancées de son mode Basic+, vos images reflèteront parfaitement votre propre vision des choses.

canon.fr/EOS60D

Canon

you can[®]

Bien sûr, vous pouvez